

# Lettres confiées aux vents

Les Tisseurs de Mots



# SOMMAIRE

- LETTRES A SOI, A SON CORPS p. 4
- LETTRES A SA FAMILLE p. 28
- LETTRES D'AMOUR p. 58
- LETTRES POLITIQUES p. 93
- LETTRES AU VENT p. 100
- LETTRES POETIQUES p. 127
- LETTRES INCLASSABLES ET D'HUMOUR p. 137

# LETTRES A SOI, A SON CORPS

Femme ... vient de loin, tout au bout du début ...

Venue au monde

... d'une mère qui s'oublie, acharnée à bien faire, à oublier qu'elle pourrait paresser, rêvasser, ne rien faire surtout pas. Abnégation, devoir, l'imaginaire ne transpire jamais qui pourrait se mettre en travers du réel.

Se révéler avec la maternité, remplir les rôles d'épouse, de mère simultanément, vivre cette vie et seulement cette vie qui doit la combler ... nécessairement ? Ce n'est pas une question à choix multiple, c'est juste une femme qui épouse et met au monde et accompagne et veille et fait, fabrique, invente sa vie qui est la vie des siens et des hommes et femmes autour d'elle.

... une mère qui s'oublie, respire, suit la voie bien défrichée par d'autres femmes, longtemps, très longtemps avant qu'elle y chemine elle-même.

Lorsqu'elle s'échappe du quotidien, c'est vers d'autres hommes et femmes impuissants à vivre sans les autres.

Elle s'y retrouve, c'est le prix pour s'échapper du bonheur des jours, portée par cette humanité qui se désaltère à la même source.

Femme ... a traversé l'enfance

les tendresses infinies, les jeux, les larmes, les incompréhensions, les colères, les cruautés, les questions murmurées, les caresses découvertes, les chagrins, les fièvres brûlantes, la vie qui pousse, s'étire entre rires et douleurs

l'herbe si haute avant les foin, les mûres sur les ronciers acharnés à égratigner, les amandes amères, les mirabelles dorées gorgées de sucre, le son de cloche qui traverse la torpeur de l'été, les vignes de l'automne, les arbres où se perche l'enfance, les cailloux bruns et jaunes dans les poches, les noisetiers sombres, menaçants dans le soir tombant, le parfum âcre des zinnias, la couleur des zinnias, rosée, beige à peine, violente, vermillon, orangée, leur teinte qui palpite et embaume le soir

la rumeur de la ville derrière les vitres qui malmènent les formes, le fleuve qui s'encolère et déborde du lit, les platanes à l'automne, les feuilles qui s'abandonnent, la plainte d'une scie musicale qui monte de la cour, les cris du vitrier, le silence des rues enneigées, assiégées par le gel, le grelottement du tram tressautant sur les rails, les rafales de pluie à l'assaut des toitures, les gouttières frémissantes, la ville languissante, assoupie, accablée de chaleur, les citoyens fâneurs ou pressés, impatients ou rêveurs

Femme ... a quitté l'adolescence

Les jeux, les dangers, le cœur qui tape, le tabac enjôleur et les poumons brûlants, les secrets cadenassés, les bras trop grands, les seins trop lourds, la peine envahissante, les ciels tourmentés, les rires éclatants, la jouissance trop aigue qui laboure le corps, la course jusqu'à faire se rompre le cœur, dans les herbes piétinées, dans les sillons, au bord des vignes dans l'ombre qui s'allonge et le jour qui bleuit, le crissement de la neige gelée, les pas suspendus sur les cristaux brillants de cette pleine lune, bras nus la piqûre du froid qui paralyse, les poumons asphyxiés d'air glacé, si pur, si vif, comme une lame, remplis de silence immense qui parle pour elle, des paysages très loin, jamais vus, jamais parcourus, des déserts et des soirs perdus, loin, trop loin, des sursauts du désespoir, des solutions inventées, des questions sans réponse et puis, échapper au danger soudainement, parce que c'est pas juste, c'est pas le moment, parce que la vie, elle la touche, elle l'apprivoise, elle peut pas sans elle, elle l'a décidé. Elle à cheval, les odeurs des marais où l'eau stagne, enivrée de chaleur ; elle dans le grand vent d'hiver, glacial, impétueux, menace des errants. Elle à nagé, ciel noir mer chaude, au-dessus frémissent

les milliers d'étoiles, inconnues, tourbillonnantes, leurs infimes, clignotants incertains  
de l'abîme qui l'entraîne au firmament.

Femme... a embarqué le temps

Même si... elle était femme

Elle a pas tout compris de la vie, elle a pas fait confiance, il lui fallait le temps

Elle a pas tout décidé, elle a laissé faire, elle savait pas toujours, il lui fallait du temps

Elle avait pas terminé, ou mal terminé ce qu'elle avait en cours, elle a pas regardé, elle a  
pris tout son temps pour la confiance en elle, la confiance à donner, confiance à cultiver

Pour lui faire confiance, il a fallu du temps

Pour se faire confiance, il a fallu du temps

Elle a essayé, elle a couru derrière ce qui était perdu, avec le temps, il a fallu ne plus  
chercher, juste être là en vérité

Il a fallu du temps, beaucoup, pour apprendre de la vie, du soleil, de l'ombre, de la mort

Femme vient de loin et poursuit le chemin, traverse les épisodes, regarde le monde au

fond des yeux, s'attache au bleu du ciel, à la folle verdure, déteste l'injustice, sonde le

fond de l'eau, donne un souffle de voix pour le chant de l'espoir, s'éteint quand pèse la  
peine, la douleur

Femme aime l'amour, femme aime l'enfant

Femme... encore, encore le bonheur d'être femme

Toute une vie

### **A mon moi**

Tu es au fond de moi,

Enfoui sous de multiples couches

D'un surmoi bien solide.

Enfoui sous de multiples couches

D'inhibitions, de craintes, de peurs.

Peur du rejet, peur de mal faire.

Enfoui sous de multiples couches

D'images modèles, d'images idéales.

Enfoui sous de multiples couches

De passivité et de l'habitude

D'avoir une petite place sur le côté.

Qui es-tu, mon moi ?

Je t'appelle pour être plus digne,

Plus respectée, plus respectable.

La vie n'est pas, comme je le croyais,

Une voie ferrée rectiligne.

Grâce à toi, puis-je démonter ces rails

Et suivre d'autres chemins ?

Je pourrais t'écouter, tranquille, confiante.

Je pourrais mettre un peu de côté

Mes peurs, mes soumissions.

Pour plus de liberté, de respectabilité

Grâce à toi, mon moi !

## Elle m'a dit...

Il y a longtemps  
Très, très longtemps  
J'étais encore petite enfant  
Un familier  
Un ogre aux yeux d'acier  
Un méchant cornassier  
Aux dents acérées  
Dans une cage d'escaliers  
Une cave, un grenier  
Je ne sais plus me rappeler  
Ça sentait le renfermé  
Tout était obscurité  
Il m'a dévastée  
Saccagée, souillée  
Il y a longtemps  
Très, très longtemps  
Enfance brisée  
Pas pleuré  
Pas crié  
De mon corps je me suis envolée  
À l'horreur échappée  
Dans mon MOI le plus secret  
Je me suis calfeutrée  
Au plus profond emmurée  
Il y a longtemps  
Très, très longtemps  
Je fus une enfant  
Tu me vois maintenant  
Devenue femme et maman  
Mon chemin fut tortueux  
Escarapé, silencieux  
Solitaire, dangereux  
Bardé de désespoir  
Je brassais du noir  
Un monde d'enfernements  
Désertique, étouffant  
Je m'étais bâillonnée  
À qui parler ?  
Qui aurait pu croire  
À « mon » histoire ?

Puis un jour je L'ai croisé  
Il m'a regardée  
J'en fus effrayée  
Il m'a tendu la main  
J'ai balbutié  
« Pas aujourd'hui, attends demain »  
Il a attendu longtemps  
Fort longtemps  
Il est toujours très patient !  
J'ai fendu ma carapace  
Un travail coriace  
Sortir de mon enfer  
Ne fut pas une mince affaire  
Il a su attendre  
Il a pu m'entendre  
Les mots sont venus  
Il m'a crue !  
Il n'y a que peu de temps  
Que je suis revenue  
Dans le monde des vivants  
Elle m'a dit  
Ma vie continue... Je m'en réjouis !  
Puis Elle est partie...

Maintenant, un jour d'automne

Chère vous deux,

Depuis toujours vous marchez ensemble, vous touchez avec douceur, vous empoignent parfois, vous regardent face à face ou dos à dos, accordant vos mouvements. Par générosité ou pour gagner en agilité fait-être vous avez fait grande famille vos petits et grands vous probuquent à la fois libres et reliés. Ils coopèrent, se chevauchent, parfois s'imbrouillent et, dans l'espace composent d'innombrables figures. Quand l'une de vous est malade l'autre la soigne avec adresse ou maladresse, à la lumière du jour ou sous la lampe. Toujours avec délicatesse et patience. Ne pas perdre sa jamelle, ne pas s'âtimer, vieillir ensemble, s'aider, partager la tâche encore et encore, selon ses habiletés, en croissant ou décroissant.

Vous, vice versa, recto verso, volte-face, nous et entre tout, soyez comme personne œuvrer le jour et au soir, inventer des théâtres d'ombres. Que vous soyez négatives ou positives, vous êtes devenues l'enfonce de l'art. Depuis des millénaires vous laissez traces de vie, celles des enfants sur les parois des grottes, celles des prisonniers sur les murs des cellules et, pourquoi pas, celles des stars de la voile sur le quai Tabarly, au port de Brest.

Vous les mains, Vous mes mains

Fidèles équipières, je veux vous dire combien je tiens à vous, combien je vous aime. Je vous néglige souvent, vous contrains parfois, oublie de vous protéger, reste sourde à vos plaintes. Nous avons grandi ensemble. Au début nous nous accrochions à tout, nous expérimentions la vie, ce qu'elle a de doux, de dur, de soyeux, de brûlant, de glacial. Nous n'aimions pas trop l'écorche, le morte et le glissant. En grandissant nous avons progressé appris à mettre la main à la pâte, au feu, parfois dans le combat

et les jours de lassitude à les laisser dans nos poches -  
Nous les avons eues vides ou pleines, bonnes ou mauvaises, de velours  
ou d'acier - Dans bien des occasions nous avons pris notre  
courage à deux mains et, au fil des années, appris à  
aimer cicatrices et gercures - Et combien de fois nous  
avons musardé sur d'autres peaux que la nôtre, voyage en effluements!

Et vous les mains, leurs mains

Qui ne m'en tenez pas rigueur, j'aime aussi celles des autres  
humains, quel que soit leur apparence - Tout de mains à tenir,  
à serrer, à regarder travailler ou jouer, à remercier -  
Mains à tout faire, mains à tous frères - C'est peut-être  
sa avoir le cœur sur la main -

Peut-être, mais je vous ai vues parfois hésitantes, maladroites,  
trop gantées, laissant filer des heures douces, tournant le  
dos au désir, aux silences de peau à peau -

Maintenant devenues fripées, tachées, avec des lignes de vie saturées  
d'encre et de temps, OSEZ mes mains, OSEZ. Quand le cœur  
frémit, de vos doigts à d'autres zoniées, inventez un ballet  
et dans l'écriture du geste dessinez vos tendresses -

Puis dans votre mémoire conservez les empreintes jusqu'à  
la nuit des temps ou - jusqu'à l'aube peut-être -

Ainsi, jamais vous ne serez des beautés éteintes

Huguette, cuisinière au domaine de Maizeron

Vie,

Tu files trop vite. J'ai mis trop de temps à grandir.

Une vraie gosse tout le temps, qui perdait son temps à courir après l'éphémère, le paraître. Qui se perdait à répondre aux attentes, bonne élève, bonne épouse, bonne mère, bonne professionnelle. Voilà, il fallait être bonne et moi j'étais médiocre. Faire des efforts, regarder les autres, en prendre de la bonne graine.

Et pendant ce temps, ce temps perdu, je ne lisais pas, pas assez, pas bien. Les merveilleux penseurs, écrivains, poètes. Je n'écoutais pas les grands compositeurs, je n'avais pas les bases pour les entendre, les laisser m'envouter. Je ne fréquentais pas les théâtres, les musées.

Les bibliothèques, si. Quand même. Dans mes bras, les huit livres autorisés, pleine d'espoir. Ils allaient m'apprendre, je saurai, j'accéderai. Mais seulement un, lu dans les délais, le plus facile, trop de travail, trop de fatigue. Et surtout, trop de mots compliqués, de concepts incompréhensibles. Je n'ai pas les clés. Je regrette l'école, je regrette mes absences.

Tu files, je vieillis.

Avec les rides et les cheveux blancs, le temps change de rythme.

Surprise. Peur. Combien il en reste, de temps ?

Vite.

Rattraper.

Voir, écouter, lire, apprendre, comprendre, rire, s'émouvoir. Plus peur. Je comprends tout

Mais combien de temps encore ?

Tu files trop vite, ma belle vie.

J'ai tracé des lignes. Elles se sont entrecroisées.  
Mélangées. Perdus. Elles ont dessinées des lettres,  
des mots, des lignes, des phrases, des paragraphes, des  
des pages. J'aime cette détermination dans l'écriture.  
Le stylo qui court, les sourcils qui se froncent, l'encre  
qui se répand sur le papier froissé. J'aime le  
résultat. J'aime écrire avec vigueur, force, courage,  
passion, rage, calme, ardeur. Les lumières tourbillonnent  
autour de nous. On jubonne. Le même être, c'est  
ça que tu me souffles à l'oreille. Tu allèges le  
poids sur mes épaules d'une caresse imaginaire.  
J'avais besoin d'une rencontre. Te voilà. Tu brilles  
pour moi, j'écris pour toi. Les lumières divines sur  
ces pages, les pages forment nos mots. La pénombre  
et toi dans mes mains, laissez-moi admirer le monde  
là. Là où je lis nos coudes de soleil. Je réalise  
alors que nous sommes si minuscules, humains, sur  
ce gros caillou qui tourne inévitavelmente sur lui-même.  
Dans cette seconde où le soleil s'est couché derrière  
la montagne, j'ai pris conscience de mon existence.  
Dans cette seconde, j'ai compris le temps, la lumière,  
les mouvements, les couleurs. L'affection. Les tendres  
étrointes. Le doux son des caresses, la sensation  
des mains qui parcourent le dos, les bras qui  
serrent, les têtes qui se réfugient dans les épaules.  
C'est aussi ça, l'humain, immensément grand et petit  
à la fois. C'est aussi un corps, l'humain. C'est  
faire confiance à son corps, l'accepter, l'aimer, le  
respecter, décider.

Les sentiments des êtres préhistoriques m'intéressent beaucoup. Ils et elles sont à l'origine de l'Humain. Ce sont nos ancêtres, nos racines, notre plus profonde origine. C'est grâce à eux que nous sommes là aujourd'hui. Enfin, à cause? Leurs sentiments expliquent les nôtres. Avaient-ils déjà des sentiments? Sûrement, car c'est ce qui nous fait humains. À quoi leurs servaient-ils? À quoi nous servent-ils aujourd'hui? À créer?

Mon cœur, laisse-toi soigner, mais ne le laisse pas faire. Apprends, aime, vis, admire, scintille. Mon étoile. J'ai vu la Voie Lactée. J'ai exploré des ciels qui rejoignent nos deux mondes. J'ai pensé à toi. J'entends ta voix qui chante dans le vent. Je me suis demandé si les humains n'étaient pas faits pour écrire dans la pénombre, sous les étoiles, quelque part. Cela procure une telle sensation d'immanité... On se redécouvre. J'aime écrire dans l'obscurité et le silence. Mes idées se bourdonnent et s'envolent jusqu'à tes pages. Les étoiles m'inspirent quand elles scintillent. C'est souvent à moitié endormie que les meilleures idées me viennent. Dans un univers entre le jour et la nuit, entre le réveil et le sommeil. Il est rare de saisir cet univers, mais il en vaut la peine.

Toi, tu sais. Tu sais que je me sens si différente des autres. Que pour eux, ça semble tellement facile de parler aux autres. Ils ne savent pas que derrière ces yeux fugitifs bourdonnent mille angoisses. Ils ne savent pas le passé. Ils ne savent pas l'isolement, la haine et la gêne.

Mais surtout, ils ne savent pas ce jour où j'ai compris que j'étais courageuse. Ils ne savent pas ce jour-là, quand j'ai eu peur, et que j'ai foncé tête baissée pour ma liberté, impressionnée. Ce jour où j'ai brisé la glace, fracassé mes remailles. Ils ne savent rien. Ils ne savent rien de mes sentiments, occultés. C'est dur, les sentiments. C'est invisible, impalpable. Ça se ressent juste. Mais c'est la plus grande chose au monde. C'est qui nous fait faire des erreurs, car on dit que l'erreur est humaine. C'est ce qui nous permet de créer. Quand ils sont mêlés de l'intelligence, j'appelle ça inventer. C'est avec son cœur que l'on fait les plus belles choses, et les pires aussi. Je crois qu'il n'y a que les humains, sur Terre, qui créent, pratiquent l'Art. Les autres animaux construisent des abris, mangent, dorment, chassent, se reproduisent et ressentent. Mais ils ne font pas de l'Art pour faire de l'Art. Qu'est-ce que l'art? Ils le font d'instinct vital et primitif avant tout, pas pour créer de la beauté, quelque chose qui fait ressentir plus encore. Parce pour moi, c'est ça, l'Art, faire ressentir. Partager ses émotions, son âme. Mais quelque part, créer, c'est aussi primitif pour les humains. Chez certains plus que d'autres, mais chez tous. L'Art, de quelque forme qu'il soit, soigne, ou finit par soigner. Il évacue les sentiments coincés. Et c'est une chose toute aussi importante que de manger ou dormir, ressentir.

J'ai vu le verre à moitié-vidé. Je m'y suis noyée. Il s'est brisé au sol. Et maintenant, j'ai compris. Chemin inverse. Je le recolle, avec patience. Il cicatrise. Je le remplis, et je le contemple, plein. À présent, je peux parler. Raconter. Aider. Sensibiliser. Je n'ai pas reçu d'aide, de main tendue de la part du scolaire, mais je me suis débrouillée, reconstruite. Je suis là pour celles et ceux qui, comme moi avant, sont brisés. Elles et ceux qu'on a découragés. Les personnes à qui on a retiré leurs forces. Privées de dignité. Elles et ceux qui luttent et tentent de tenir. Les courageuses, les courageux. Maintenant, je suis solide. Ayant attendu ce jour de libération comme un prisonnier qui compte les jours sur son mur, comme un marin qui guette la terre ferme, j'ai tenu bon. J'ai survécu. Alors croyez-moi : dorénavant, ma voix sera entendue, et ça commence par cette lettre. Jamais je ne me tairai, jamais. Je me demande si les coupables regrettent, un jour. Je me demande qui est vraiment coupable. Je me demande ce que c'est vraiment, être coupable, si la majorité restent impunis. Surtout, je me demande pourquoi ce qui nous rend coupable existe.

De petites pousses pousses fébriles et frêles s'élevaient des lourdes marches de pierre. Elles résistent, elles s'enflamment. Elles ne savent pas qu'elles peuvent être le début d'une forêt. Elles croient en elles.

Des gens, un jour, ont cru en une chose, du plus fort de leur être. Ils ont admiré leur travail prendre forme. Ils ont puisé au fond d'eux. Nous voilà maintenant à leurs pieds, à créer aussi. Tous les deux. Sur ces longues marches du Temps.

Je n'aime pas la sensation de mon corps jugé, jaugé. J'aime me plaire, être respectée. Mais cette sensation m'amuse. J'ai l'impression de n'être plus qu'un objet. Dénuée de mes capacités d'humaine. Une poupée Barbie. Je suis bien plus que ça. S'ils savaient, eux dont les yeux désirent...

J'aime ces petits dessins alignés et bien rangés que l'on se plaît à appeler lettres. Ils semblent pourtant occulter plein de pensées, il faut les déchiffrer. Ces lignes ont un caractère profond, elles expriment des sentiments. J'écris, c'est mon cri. Je frappe les idées de ce stylo, je fais justice de nos mots.

Je ne sais pas en quoi je crois, ni en qui je crois. Je vois simplement le beau, et ça me suffit, je crois. Je crois en l'envol d'un oiseau, en un ciel beau, en une fleur qui éclot. Au roulis des vagues, aux variations lumineuses de l'Astre, aux routes qu'on parcourt, à ce qui percute notre âme, aux rires d'enfants, aux jupes flottant au vent, aux feux de camps, aux non-noments.

Je crois aux larmes de sel, aux parfums nauséabonds de la mer, à nos pas, au balot des doigts qui s'entourent, au papier brun, aux pierres qui ne scintillent que dans leur ruisseau, à la course des nuages, des pages, aux regards qui se croisent, à la croix sur l'ardoise, à la flamme d'une bougie, fragile et belle comme une vie. Je crois au sommeil d'un nouveau-né, à la courbe d'une feuille, aux albums photos rescapés du temps, à notre histoire, à nos sourires, à nos questions, à nos émotions. Je crois en l'Humain. En sa création.

"Le plus souvent dans l'histoire, « anonyme » était une femme."

Virginia Woolf

Anonyme

## Lettre de remerciement à mon corps

Cher Corps,

Depuis ma venue au monde, il me semble avoir pris peu le temps de te remercier de contenir mon âme comme tu le fais.

Il est vrai, nous avons eu beaucoup de déboires ensemble et j'ai passé plus de temps à te détester qu'à t'aimer et t'être reconnaissante.

Petite, tu m'as fait marcher, avancer, manger, courir, rire aux éclats me donnant des courbatures aux abdos. Ensuite, tu as guéri beaucoup de mes petits bobos lorsque je chutais ou me cognais (ce qui arrivait souvent, je crois).

Arrivée au collège, j'ai commencé à beaucoup moins t'apprécier. En effet, j'étais la plus petite en taille (mais ça, tu n'y es pour rien, j'avais un an d'avance). J'étais aussi la plus maigre et pour cela, je t'en voulais, car les autres me rappelaient sans cesse que je n'étais pas « normale ». J'étais rarement bronzée, souvent pâle « comme un cachet d'aspirine ». Souvent malade et fatiguée, je t'en voulais de ne pas me mettre en pleine forme comme mes autres copains. Ceci-dit, cet état physique ne m'a pas empêché d'avoir pas mal d'amourettes ! J'imagine donc qu'on me trouvait tout de même plutôt jolie malgré tout. Je te remercie pour cette petite « beauté angélique » que tu as donné à mon visage. En 4<sup>ème</sup>, ma mère m'a fait comprendre que quelque chose sur mon corps dérangeait : mes poils. Oui, elle m'a demandé d'aller chez une esthéticienne pour les sourcils (très épais) et la moustache (duvet bien présent). Je la remercie pour ça, car ça m'a de suite rendue plus belle de tout épiler, mais en même temps je me souviens de cette sensation de malaise que cela a créé en moi, comme si je n'avais pas ce complexe avant et qu'il venait d'être fabriqué. Je te détestais davantage : en plus d'être maigre comme un clou, j'étais polluée comme un singe et on me demandait souvent si j'avais des origines espagnoles ou portugaises. J'ai mis du temps à accepter les poils que j'avais sur les bras et je me suis assez vite épilée les jambes.

J'ai ensuite menti sur les raisons de mon apparence squelettique. Je n'en pouvais plus qu'on me demande si j'étais anorexique ou si j'avais la muto. Et là, je t'en ai fait baver. Tu as été très malade, je t'ai poussé à bout plusieurs fois, petit corps et j'en suis désolée. Merci d'avoir tenu le coup, d'avoir supporté ma bêtise.

Merci d'avoir subi tous les coups en cicatrisant si vite à chaque fois, les bousculades des camarades, les coups de mon père... Merci d'avoir tout fait pour me protéger malgré que je te détestais.

Mes rêves étaient chaotiques et je t'en faisais voir de toutes les couleurs, même dans mon sommeil. Je me souviens de cette fois où je me suis blessée l'orteil en tapant dans le mur dans mon sommeil, pensant que je me battais avec mon père. Ou encore de ses entorses, tendinites au sport. Cascades involontaires au quotidien.

Merci de m'avoir rendu si jolie au lycée, et d'avoir attiré vers moi ces si jolis garçons. Merci de m'avoir fait tenir lors de diverses courses à pied et cours de sport qui me tenaient à cœur.

Merci d'avoir fait de moi le pilier et la béquille de Louise, quand elle ne pouvait presque plus marcher jusqu'à son cours. Je la portais presque dans ces escaliers du lycée, ou bien jusqu'à chez elle. Mon corps, tu as été si fort durant cette période, alors, qu'encore une fois, je te chérissais peu.

J'ai ensuite de nouveau rencontré quelques soucis : digestifs notamment. J'ai compris que mes maux corporels étaient liés à mon psyché mais j'ai quand même eu du mal à accepter les messages que tu m'envoyais alors parfois tu les accentuais. Tu n'étais pas toujours très tendre mais tu l'étais sûrement bien plus que moi je ne l'étais avec toi.

Changer mon alimentation et réduire mon stress m'ont aidé à ralentir mes problèmes digestifs. J'ai compris qu'en fait j'en avais depuis mes 5 ans, peut-être à cause d'un choc traumatique, et si oui, lequel ? Sinon à cause des divers traumatismes que causait la violence de mon père. A chaque pic de stress, une crise digestive arrivait. Merci de me permettre de toujours remettre tout en question pour pouvoir chercher à comprendre ce que tu veux me dire. C'est assez clair en fait, quand j'y pense.

Désormais, après avoir réglé ce vaginisme qui fut un vrai fléau à enrayer et pour lequel je t'en ai beaucoup voulu... Je souhaiterais te remercier. Tu m'as protégé, cet après-midi de 5<sup>h</sup>, lorsque ce garçon a voulu introduire son pénis en moi, me bloquant dans la douche de ma propre salle de bain. Tu m'as protégé car rien ne s'est ouvert et il n'a jamais réussi ce qu'il désirait faire. Il m'a forcé à faire cette fellation à la place mais je crois que j'aurai été encore plus dévasté s'il avait réussi à me violer. J'ai mis longtemps avant de comprendre que le vaginisme était un message de ta part suite à cet épisode. Tu as voulu continuer à me défendre à chaque fois qu'un homme s'approchait trop de moi, et je comprends. Je suis heureuse que tu es enfin compris que ce n'était plus la peine d'être toujours sur la défensive et que, désormais, je savais mieux me défendre et surtout, j'étais consentante. Merci de l'avoir entendu.

Actuellement tu me mets à nouveau des bâtons dans les roues. Je ne parle pas de mon genou blessé, pour lequel je n'ai pas encore saisi le message ni cherché à le comprendre, mais je vais le faire, promis.

Je parle de mes soucis de fertilité, avec ces ovaires polykystiques et cette tumeur bénigne au niveau de l'utérus. Pourquoi ? Il s'agirait d'un nœud transgénérationnel, mais qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi dois-je toujours subir toute cette souffrance ? Je sais qu'il s'agit de message pour toujours évoluer vers une meilleure version de moi-même, plus libre notamment. Mais il est vrai que parfois j'ai du mal à saisir et surtout à accepter de devoir passer par toutes ces complications alors que tout pourrait paraître si simple. J'aimerais, s'il te plaît, que tu me facilite un peu plus la tâche sur ce point. Je désire éperdument être mère, pouvoir vivre cette grossesse et voir grandir cet enfant en moi. Aux côtés d'Alexis. Je te remercie pour tout ce que tu me transmets par les maux de cette enveloppe corporelle, vraiment. Mais s'il te plaît, sois un peu plus conciliant.

Aussi, j'aimerais beaucoup pouvoir te remercier pour la masse grasseuse et musculaire que tu as accepté de prendre depuis le 4 septembre 2021. J'en suis à +1,7kg malgré une crise d'appendicite et quelques écarts à mon suivi coaching. Tu es vraiment généreux avec moi sur ce point en ce moment, alors continue à l'être, je te le rendrai bien. Promis, je vais t'aimer davantage, apprendre à le faire et arrêter de te haïr, te parler mal, te dévaloriser sans cesse. Je suis quand même jolie, je n'ai pas à m'en plaindre. Je tenais à te le dire aujourd'hui, pour que tu le saches : mon petit corps, je t'aime malgré toutes nos disputes et je te suis reconnaissante pour tout ce que tu as fait pour moi. Je suis encore en vie aujourd'hui, alors je vais prendre soin de toi.

MERCI.

A toi,

Je ne sais pas depuis combien de temps je suis là, assise devant cette petite table bancale, le regard perdu par-delà la fenêtre décorée de toiles d'araignée.

Le soleil n'est plus aussi haut dans le ciel. Ses rayons sont moins chauds, sa lumière moins aveuglante. J'ai enlevé ma montre de mon poignet. La position du soleil remplace ses aiguilles. Je n'ai pas de réseau. Personne n'a de réseau ici. J'ai l'impression d'être nue, fragile parce qu'injoignable, coupée du monde. J'ai l'impression d'être aussi vieille que les pierres qui délimitent mon refuge. Leur mousse obstrue mes yeux. Leurs aspérités égratignent mon cœur. Elles auraient tant de choses à raconter. Si seulement je parlais leur langage. Si seulement je comprenais la complainte du vent. Tout serait plus simple. Je deviendrais légère, heureuse, libérée de cette attente paralysante.

Les feuilles des chênes bruissent dans le vent du soir. Les oiseaux se sont tus jusqu'à demain.

Mon corps se voudrait une fuite en avant vers l'après. Mon esprit est englué dans un passé douloureux. J'attends au milieu de ce coin reculé où je perds mes repères. J'attends peut-être depuis des mois, des jours, des heures, un signe, un appel, un battement de cœur plus emballé. Je sais que j'attends depuis trop longtemps. Mes espoirs s'évanouissent dans la lumière de chaque soir qui tombe. Ils reviennent avec l'aube naissante. Je ne peux les museler. Ils sont à la fois mon horizon et ma prison. Je me surprends à rêver à tous ces possibles à portée de main. Il suffirait d'un presque rien. D'une page qui se tourne, d'un regard différent posé sur les choses, d'une confiance un peu plus présente.

La nuit s'apprête à recouvrir une énième journée d'attente. Sous mes mains, le cahier ouvert est resté désespérément vierge de mots. Ses lignes sont vides de phrases. Les lettres ont déserté l'encre de mon stylo. Il faut pourtant y croire pour ne pas renoncer et fermer ce cahier inutile. Tant de mots à lui offrir et si peu qui acceptent de se coucher sur son papier. Juste cette attente interminable qui s'offre à moi. Qui m'offre le temps, ce luxe des temps modernes. Ce temps qui ravage mon présent. Tout ce temps gaspillé pour penser à toi qui m'a certainement oubliée. Reléguée dans un recoin de ta mémoire parmi tes souvenirs sans importance. C'est peut-être cela que j'attends, un mot de toi pour débiter mes phrases ; une explication pour bâtir un chapitre. Je m'accroche à cette idée, qu'un seul mot de toi ferait repartir ma vie et me rendrait l'inspiration que j'ai perdue, emportée par mes larmes. Je

regarde mon téléphone par habitude. « Appels d'urgence uniquement ». Je suis une femme en panne d'amour. Une écrivaine en mal d'inspiration.

Soudain, une évidence s'impose à moi. Ce n'est peut-être pas un hasard si je suis venue ici. Sans réseau, je ne ressens aucune déception à ne pas recevoir de message de toi. Je n'ai plus rien à attendre de toi dans ce lieu perdu au milieu de nulle part. Je suis libre, délivrée de l'étreinte d'un futur hypothétique.

Les étoiles tapissent le ciel d'automne. J'allume la petite lampe posée sur le bureau. Elle éclaire à peine les lignes que je ne parviens plus à arrêter de noircir. Je sens mon cœur redevenu léger. Il bat au rythme de ma main courant sur le papier. Je n'attends plus. De sujet, je deviens autrice. Des crampes crispent mes doigts. L'écriture se trouble sous mes yeux. C'est comme si j'ouvrais des vannes. L'encre se déverse en façonnant tous ces mots non-dits tapis au fond de moi. J'ai le sentiment de me réveiller après un sommeil de cent ans.

Je ne sais plus depuis combien de temps je suis là, assise devant cette petite table bancale, à écrire tout cet amour perdu, inutile, destructeur qui faisait de ma vie une attente sans fin.

Le jour pointe derrière la montagne. Quelques timides rayons de soleil filtrent à travers le volet. J'éteins la lampe. Une tâche d'encre souille mon doigt. Mon cahier déborde de mon écriture irrégulière. De tout cet amour qui me rendait dépendante de toi et m'empêchait d'être moi. Cette nuit, j'ai retrouvé mon inspiration, puisée dans les blessures de mon cœur. Je suis guérie. Je mets un point final aux premiers chapitres de cette histoire que tu m'as offerte sans le savoir. Dans quelques jours, je les enverrai à mon éditeur qui les espère depuis longtemps, acculé par l'attente pressée de mes lecteurs.

Mais pour l'instant, je savoure les premières heures de cette nouvelle journée sans réseau.

Moi

④

Voilà Françoise, une page se tourne pour moi.  
Je ne peux plus continuer le chemin avec  
notre groupe montagne: "En avant la zigue."  
Et tu le sais!...

Pourtant quelle belle aventure et de moments  
partagés ensemble. C'est toi qui m'avait  
entraîné dans le groupe pour sortir de la grisaille  
de notre vie citadine, pour garder la forme,  
pour ne pas s'encroûter!...

Quel bonheur que ces dimanches en forêt de  
Fontainebleau (malgré les bouchons de retour  
sur Paris). Marche, escalade, vites, pique-  
niques partagés, complicité. Nous n'étions pas,  
évidemment, sur de hautes parois mais ce pouvait  
être tout de même très technique.

Nous savions que notre entraînement, l'été qui  
suivrait, nous entraînerait vers de vrais sites  
dans les Alpes ou les Pyrénées.

Tu t'en souviens, nous partions ensemble en  
voiture et comme nous rigolions dans notre  
insouciante jeunesse. Nous parlions de nos  
collègues, des hommes et nous en "écorcions"  
plus d'un!...

Nous pouvions devenir plus sérieuses en pensant  
à un avenir radieux où nous aurions  
rencontré: "the best one in the world",

notre prince charmant, celui avec lequel, nous pourrions même projeter de devenir parents.

Et quel bonheur quand arrivaient nos vacances d'été et que nous partions en montagne.

Toute l'année, nous attendions ce moment.

La nature, enfin, le bon air, les préparatifs, ne rien oublier du matériel. Partager ces moments avec les autres membres du club où l'ambiance était incroyablement bonne. Enfin,

jusqu'au moment où Charles-Henri est apparu.

Par sa tenue, sa façon de parler, on sentait bien une certaine différence de classe sociale.

Et tu t'es laissée charmer, tu es tombée dans le panneau qui n'était pas celui-là. STOP.

Et ta métamorphose a commencé.

Tu as fâché ton "costume" de sportive simple et cool pour sportive sophistiquée: les derniers vêtements techniques de marque, le matériel le plus cher, un nouveau côté de toi, un peu m'as-tu-vu.

Dans le groupe, Charles-Henri s'était octroyé une place importante, donnant son avis sur tout, même à mauvais escient et pouvant parfois aller jusqu'à contester certaines décisions du responsable du groupe.

Il commençait sérieusement à m'agacer et toi comme une petite oie stupide, tu le devorais des yeux. Ah, l'amour!

Et tu te souviens, bien sûr, tu ne peux t'oublier, de ce dernier trajet en voiture avec vous dans la superbe décapotable de ton amoureux.

Il faisait beau, la route était sèche, nous étions heureux avec ce fort sentiment de liberté, d'immortalité.

Charles-Henri roulait de plus en plus vite.

Tu chantais à ses côtés et moi je commençais à... déchanter. Je demandais à Charles-Henri d'aller un peu moins vite. Il me répondit par un rire moqueur et une petite phrase assassine s'adressa à toi : "Ta copine, elle est vraiment pas fun, Françoise". Tu ne dis rien, te tourna juste vers moi avec un petit sourire.

Beau temps, belle route bordée de platanes et le crren qui déboule, on ne sait d'où.

Le réflexe de freiner de Charles-Henri, la voiture en vrille, fin de la course dans un platane, la peur, le bruit et plus rien.

Bigarre impression quand je me suis réveillée dans le camion des pompiers.

Je ne savais plus où j'étais, je ne me souvenais de rien, tête en vase et corps que je ne sentais plus.

Et l'hôpital, les soins et l'horrible nouvelle, ma colonne vertébrale avait été touchée. Je resterais paralysée. Oublié ma vie d'avant. Etiquette : handicapé.

Charles-Henri et toi n'avez été que légèrement blessés. Mais, bon dieu, pourquoi ne lui as-tu pas dit, toi aussi, de ralentir. L'impact aurait été bien moins violent et je ne serai pas dans un fauteuil toute ma vie, maintenant.

Et ta culpabilité, Françoise, qui t'a fait t'éloigner de moi. J'étais victime de la double peine.

Perdre une amie, perdre mon autonomie.

J'essaie de ne pas trop t'en vouloir, Françoise même si je t'avoue c'est plus que difficile pour moi je ne peux plus garder cela sur le cœur.

Te le dire par cette lettre devenait une nécessité pour moi, un passage obligé pour le début d'une reconstruction.

Le 11 octobre 2024

*Cher Joseph,*

*J'aimerais être vieille comme toi  
peut-être je vais te comprendre mieux  
quand tu parles.*

*J'aimerais être vieille comme toi  
peut-être je vais rigoler et j'arrête  
d'être chiant  
quand tu fais des blagues déplacées  
homophobes  
racistes.*

*J'aimerais être vieille comme toi  
peut-être j'arrête de résister  
pour te changer  
pour te rendre une autre personne  
qui me convient  
une personne qui respecte les autres  
une personne qui me voit exceptionnelle  
une personne qui ne recherche plus ailleurs.*

*J'aimerais être vieille comme toi  
peut-être je serai à ton niveau  
égal pour une fois.*

*J'aimerais être vieille comme toi  
pour te faire plaisir  
quand quelqu'un te demande mon âge  
ne te baffouilles pas  
ne te dis plus que je suis une vieille branche.*

*J'aimerais être vieille comme toi  
pour tu ne me reparles  
plus de ton ex qui a le même âge  
que toi.*

*J'aimerais être vieille comme toi  
pour que tu m'aimes de plus en plus.*

*J'aimerais être vieille comme toi  
pour que j'arrête à rêver  
d'une nouvelle vie ailleurs  
d'une meilleure vie ailleurs  
d'une vie qui me ressemble.*

*J'aimerais être vieille comme toi  
pour que tu ne me reparles  
plus différemment  
pour ne te me traite plus d'une négresse  
qui a des dents blanches  
qui est en bonne santé  
qui ne comprend rien  
qui parle comme une négresse  
le français est très compliqué pour elle*

*J'aimerais être vieille comme toi  
et rester comme je suis  
arabe  
musulmane  
femme entière*

*J'aimerais être vieille comme toi  
pour que je ne me cache  
plus derrière ton nom de famille  
je ne me cache plus derrière toi*

*J'aimerais être vieille comme toi  
pour que je reprenne ma vie en main  
pour que tu ne me recoupes plus  
la parole devant tes potes,  
car je ne parle pas correctement  
ta langue*

*J'aimerais être vieille comme toi  
pour que tu t'arrêtes de m'insulter  
devant les gens  
devant les Maghrébins  
pour montrer ta virilité*

*J'aimerais être vieille comme toi  
pour rentrer dans ta casse  
et j'arrête d'être chiant,  
rôleuse  
rêveuse  
femme entière.*

Rises

Ta rêveuse

Ahlem.

# LETTRES A SA FAMILLE

**Maman,**

Tu nous as quittés un matin de printemps.

En revenant d'un marché provençal,

Une branche de mimosa à la main

Tu t'es effondrée brusquement sans vie.

J'avais une trentaine d'années.

Lors de nos courts et rares séjours

Dans notre maison familiale au pays du vin et des cerises,

Je te voyais vieillir et de plus en plus fatiguée.

Quand nous partions, je lisais une grande tristesse sur ton visage

Et y devinais une question « Est-ce un adieu ? »

J'avais encore un comportement d'adolescente

En opposition à ses parents et à l'éducation reçue.

« Garder de la distance, ne montrer aucune affection », tel était ma devise.

Depuis, beaucoup d'années sont passées.

A quelques moments de ma vie, ton souvenir s'est imposé à moi

Comme un lien entre ce que tu étais

Et ce que je vivais.

Aujourd'hui, emportée par de nombreux alizés,

Que cette lettre arrive jusqu'à toi.

Je t'aime, Maman. Mais c'est difficile de t'accepter comme tu étais.

J'aurais voulu que tu sois belle, musicienne, cultivée,

Et que tu aies du tempérament.

Je crois que là où tu es, ces reproches n'ont pas de sens

Que l'essentiel c'est l'amour et la paix,

Que tu as bien mérités !

Arnac, le 20 septembre

Ma chérie,

Tu es partie tellement rapidement ce matin que je n'ai pu, comme je te l'avais promis, te dire pourquoi ma vieille boîte en fer m'est si précieuse et qu'il n'est donc pas question que je la jette ou la remplace par un Tupperware en plastique comme tu le suggérais. Je comprends que mon attachement à cette boîte rouillée te semble étonnant, voire inquiétant et tu te dis peut-être que ta mamie devient maniaque, radine, adepte du vieux et moche ?

Ce n'est pas ça, enfin pas encore, je crois, c'est juste que cette boîte a une longue histoire que voici.

Ma sœur ainée, ta grand-tante donc, avait une amie américaine, Marian. Elles s'étaient rencontrées sur un chantier de jeunes en Ardèche et, avant de repartir pour son Colorado natal, Marian était venue passer quelques jours à la ferme familiale.

Elle avait 20 ans et apprenait le français à l'université de Denver. Elle était blonde, grande, belle et joyeuse et avait un accent qui nous faisait craquer.

Marian découvrait avec étonnement la vie d'une famille française dans une ferme de basse Normandie. « c'est tellement authentique », disait-elle à longueur de journée. Nous avions bien compris que « authentique » était un peu synonyme d'arriéré.

Pendant au moins une décennie l'expression allait faire la joie de notre moqueuse fratrie de filles. « Tu sais que tu as l'air vraiment authentique frangine, dans ta jupe des années 50 » !

Si beaucoup de choses amusaient Marian, bizarrement ce qui l'avait peut-être le plus ébahi fut ....notre boîte à boutons. La boîte à elle seule était déjà « so french ». C'était la haute boîte en métal aux couleurs du pulvérisé Poulain que tu as trouvée si moche. Nous avions tenté d'expliquer à Marian ce que voulait dire solubilisé, mais ce n'était pas ce qui l'intéressait. Elle était fascinée par son nouvel usage et n'imaginait pas qu'une telle collection puisse exister. C'est fouou, c'est fouou, répétait-t-elle, hilare.

Dedans, des centaines de boutons, des tous seuls, des paires, des grandes familles, des écornés, des à deux trous, des à quatre trous, des à brides, à œillets...qui pouvaient être en bois, en cuir, en corne, en métal doré ou argenté, en plastique ou recouverts de tissu.

Toutes les couleurs et les formes de la création attendaient ici leur heure de gloire. Une vie disparate et colorée grouillait dans cette boîte en fer dont, jusque-là, nous ignorions la valeur. Des diamants n'auraient pas provoqué plus d'excitation.

Boitaboutons, allez savoir pourquoi, devint pour Marian le symbole de notre sublime authenticité, plus que tout le reste, même plus que notre antique tracteur.

Dans toutes les pièces de la maison, Marian partit à la recherche des vêtements auxquels il manquait des boutons et elle demanda à chacun de coopérer en vérifiant sa propre garde-robe.

Ce fut un jeu de piste délicieux que nous menâmes volontiers dans nos armoires. Il fallait que Marian garde le meilleur souvenir possible de notre authentique Normandie.



Je soupçonnais d'ailleurs papa de découper en douce ses boutons pour avoir le plus beau des sourires craquants de Marian. Mais bon, je n'ai jamais pu le prouver.

A chaque livraison de vêtements, elle renversait la totalité de la boîte et se lançait dans une longue exploration. Elle triait d'abord par couleurs, faisait un premier tas, puis un second dont les tailles et les formes étaient trop éloignées de l'absent.

Étapes par étapes et de manière très organisée, Marian finissait toujours par trouver celui qu'il lui fallait en manifestant un enthousiasme qui nous ravissait.

Nous étions devenus les spectateurs d'un processus de sélection rondement mené et que nous nous efforcions de vivre comme un film à suspense.

Lorsqu'elle avait trouvé sa pépite, elle remettait tous les tas dans la boîte, en les mélangeant de nouveau. Il n'était pas question de gagner du temps la prochaine fois, cela n'avait aucun intérêt. Il s'agissait de trouver du plaisir à manipuler, à plonger les mains dans la boîte et à redécouvrir aussi souvent que possible la variété des formes et des couleurs.

Pendant une semaine, nos soirées s'organisèrent autour de Boitaboutons, devenue majuscule. Nous prenions subitement conscience de posséder depuis des années un trésor dont le rayonnement magique nous avait échappé. Chaque jour, Boitaboutons prit un peu plus d'importance dans notre vie et ce penchant devenu partagé scella une indéfectible amitié entre Marian et notre famille, puis entre nos deux continents.

À la fin de l'été, elle repartit chez elle avec dans ses bagages une boîte à boutons miniature, mais pleine à ras bord. J'ai soupçonné papa de découper à nouveau les boutons de ses vestes et chemises pour compléter la dotation de la belle Marian, mais bien sûr, je n'ai jamais pu le prouver.

Nous avons confiance en nos boutons, nous pensons qu'ils supporteraient bien le voyage, qu'ils s'acclimateraient et qu'ils donneraient le meilleur d'eux-mêmes sur les jupes, les corsages ou les pantalons des habitants du Colorado et pourquoi pas, de ceux du Wyoming ou de l'Utah. Nous espérons que là-bas aussi ils auraient la chance d'avoir des vies multiples, d'être manipulés avec gourmandise et sensualité. Autant dire, de rester merveilleusement so so french.

Passant de boîtes en boîtes, ils vivraient ainsi une exceptionnelle et authentique vie de boutons migrants.

Quant à notre boitaboutons Poulain, elle eut une nombreuse descendance. Chaque fille, devenue femme, dut choisir et remplir sa propre boîte en fer, décor au choix. Je ne sais pourquoi, par testament j'eus droit à la boîte d'origine, la plus convoitée, celle du pulvérisé.

À notre tour, nous avons appris à nos filles la valeur de la capitalisation du bouton dont le destin restera toujours imprévisible.

Et si tu ne trouves pas de boîte à boutons chez ta maman, n'hésite surtout pas à lui rappeler que je peux lui en confectionner une.

J'espère ma chérie que tu as repris le collège avec plaisir et que ton contrôle de math s'est bien passé. Aux prochaines vacances, si tu le souhaites, je te raconterai d'autres histoires, j'en ai plein mes boîtes.

Je t'embrasse très fort.

Ta mamie

*PS : j'ai retrouvé tes affaires de piscine sous ton lit et tu as aussi oublié de prendre la confiture de framboise que nous avons faite samedi. Je mets tout ça de côté.*

Ma chère saroulette,

Je suis vraiment désolée de ne pas être venue hier, une brebis a eu un agnelage difficile et j'ai dû l'assister tout l'après-midi. Tu sais que le dimanche le vétérinaire ne se déplace plus. Tu sais aussi qu'on ne peut pas laisser une bête mettre bas toute seule quand ça se passe mal. J'ai téléphoné à l'EHPAD et Joss, ton infirmière adorée m'a dit que tu étais triste parce que je t'avais promis de te raconter une nouvelle fois l'histoire de nos soirées à la salle du Chapitre. Et comme elle craignait que tu sois agitée toute la semaine elle m'a proposé de l'écrire et m'a promis qu'elle te la lirait. Je te la raconte chaque dimanche, je sais que c'est ta préférée et moi aussi j'aime me rappeler ce beau souvenir. Et j'aime surtout quand tu ris et que tes yeux disent, « c'est vrai, c'était bien comme ça ». C'est une bonne idée que quelqu'un d'autre te la lise quand je ne peux pas venir. Et je suis sûre que Joss te fera très bien, je crois même qu'elle a très envie de connaître cette histoire.

Nous avions 12 ans et ces soirs-là, nous étions toujours prêtes avant l'heure. Nous étions fébriles comme si nous allions au bal des débutantes. Mais notre bal à nous se faisait avec des gros guils et des pantalons chauds.

Nous attendions que papa rentre de la traite du soir commencée plus tôt qu'à l'habitude. Lui non plus ne voulait pas rater ça. Pour rien au monde.

Ce trajet, nous le faisons tous les jours pour aller à l'école, une partie à pied et l'autre à vélo. Nous le savions bien, « C'est comme ça quand on a un vélo et deux filles » ! Ce trajet quotidien était sans joie. Mais ces soirs d'exception, il se faisait en carriole, avec Polka, la jument la plus douce et la moins peureuse. Certains chevaux s'effraient des ombres et des bruits de la nuit. Polka savait se tenir. Quand la carriole quittait la cour pour prendre la petite route, nous nous laissions envahir par des émotions contradictoires: soulagement, excitation, angoisse. Nous vivions toujours intensément ce parcours de 3,5 km, entre chiens et loups.

Tout d'abord, nous avions peur, toujours. Peur des 500 premiers mètres, sur cette route tellement étroite, avec, jusqu'au bout, le hantise de croiser un autre attelage ou un véhicule à moteur et de basculer dans le fossé.

Devant la ferme des Ripaux, nous jetions un coup d'œil navré. Une maison si petite, presque misérable, ça nous faisait pitié. Eux, étaient encore à l'étable. Eux, c'était un autre monde.

Jusqu'à l'intersection avec la départementale, nous restions crispées, la joie en attente, surveillant le fossé menaçant. Ensuite, passée la maison de tante Maria, la route s'élargissait et notre angoisse disparaissait d'un coup. Papa menait alors Polka au bon trot. Le vent nous fouettait le visage, nous remontions nos couvertures et à partir de là, en silence, nous nous fabriquions de l'enchantement. Nous étions libres, devenues grandes malgré nos 12 ans et nous espérions des aventures qui nous feraient découvrir la vraie vie. Nous aurions de nouvelles images pour enrichir nos mondes intimes. Les livres, c'était bien pour s'évader mais ça faisait moins vrai.

Quand Polka ralentissait, nous savions que la première descente s'amorçait. Nous sentions alors la fraîcheur apportée par le petit bois humide. Nous aimions les ombres toujours changeantes que les noisetiers du talus projetaient sur la route.

Les jours de grand vent, pour éviter les embardées de la jument, Papa lui lançait toujours : oh, Polka, calme Polka, calme ma belle ! Sa voix douce et posée calmait en effet la jument et nous rassurait aussi. Nous en aimions la douceur et savions le don de papa pour les chevaux. Tout le monde disait : « Etienne, il est doué, c'est le meilleur du canton, même avec les plus difficiles, il sait s'y prendre ». Ce compliment, dit par des connaisseurs, nous rendait tellement fières !

Ensuite, nous fermions souvent les yeux, pour mieux rêver jusqu'au carrefour des 4 routes, annoncé par un nouveau ralentissement. A cette heure-là, les tracteurs étaient rentrés, le laitier et le facteur étaient passés, c'était rare d'avoir à croiser des engins ou de gros véhicules.

« Hue Polka, vas-y ma belle » et la belle Polka filait jusqu'au prochain virage en dévers et ça nous amusait que la carriole penche un peu.

Nous aimions sentir les odeurs des cultures, celles du foin ou de la paille fraîchement coupés, de l'herbe mouillée. Même les tristes jours d'école nous nous réjouissions des odeurs de la campagne, tellement plus plaisantes que celle de l'écoeurant mélange de craie, de cendre et d'encre de la salle de classe. Rappelle-toi, souvent en y entrant, tu me disais : « Je crois que je vais vomir ».

La dernière côte que nous détestions tant en vélo devenait avec Polka facile et sautillante. Elle signalait une arrivée au bourg sans incident et le début de l'autre grande aventure.

Après l'embranchement de la route de St. Sauveur, quand les lampions de la salle paroissiale du Chapitre crachaient leur feu, papa disait inéluctablement « nous y sommes les filles, nous y sommes ». on remercie Polka. Et, de concert, nous criions inéluctablement : merci Polka.

La petite pente d'accès au bâtiment était le dernier passage difficile. Si le terrain était trop boueux et glissant, papa nous faisait descendre de la carriole qu'il amenait tout doucement jusqu'au mur du bâtiment où étaient scellés les anneaux d'attache des attelages. La jument allait attendre patiemment, il n'y avait pas à s'inquiéter.

La fête pouvait commencer, nous étions enfin à la fabuleuse séance de cinéma de la paroisse. L'inconfort des vieilles chaises de bois se faisait vite oublier, nos corps existaient à peine.

Seul comptait ce que nous allions regarder. Tout nous semblait magique: les actualités avec la rubrique vie mondaine et mariages princiers, celle des progrès techniques et atomiques, les événements politiques. Il était rare d'échapper à la tête de De Gaulle et aux bibis de tante Yvonne ! Pour les courts métrages, nous préférons ceux de Charlot à ceux de Laurel et Hardy mais nous attendions trop fébrilement le film pour les apprécier vraiment.

Parfois nous avons peur, parfois nous ne comprenions rien, parfois nos émotions débordaient. Nous avons ri, pleuré, appris sur les humains, rencontré des princes charmants, eu, par procuration d'incorosciables peines de cœur. Nous avons ressenti de grandes colères face à l'injustice et à la bêtise, paniqué devant la folie des hommes, envié des mondes qui nous semblaient plus faciles et plus libres que le nôtre, découvert des peuples lointains et des paysages inconnus.

Le curé devait être un fou de cinéma pour passer tous ces grands films : la Beauté du Diable ; Stromboli, la Strada, Fanfan la Tulipe, avec Gérard Philippe que nous trouvions si beau, le Sel de la Terre et même le Cuirassé Potemkine.

Tellement de voyages intérieurs se sont faits dans nos têtes d'encore petites filles, tellement de chemins se sont ouverts à la suite de ces 3,5 km de carriole.

Le trajet de retour était toujours silencieux et dans la nuit, on n'entendait plus que les sabots de Polka, son souffle court dans les montées, les bruits de la nature et au loin les aboiements des chiens. Enroulées dans nos couvertures, nous faisons durer nos émotions, prolongions l'hypnose. Parfois les étoiles, le vent ou la pleine lune devenaient leur toile de fond.

Nos corps étaient dans la carriole, nos cœurs dans celui d'une héroïne et nos têtes dans une vie future, belle comme un film.

Nous étions convaincues que nous pensions et ressentions toujours les mêmes choses, ça énervait les parents et quand on leur répondait : « vous ne pouvez pas comprendre, vous n'êtes pas des jumelles », ça les irritait doublement.

Sœurlette, je te souhaite une semaine calme et sans trop de souffrance. Si tu as trop mal il faut le dire à l'infirmière, tu le feras, hein, tu le feras ? Et ne pleure plus quand tu oublies tes souvenirs, je suis tellement heureuse de te les raconter, c'est un peu comme si on les revivait ensemble.

Joss m'a dit que tu pouvais de nouveau mâcher un peu de nourriture, alors dimanche je t'apporterai tes chocolats préférés. C'est promis.

Je t'embrasse très très fort.

*Clémente.*

Au fossoyeur de mon enfance,



Tu pleures. Tu es là, devant moi, après tant et tant d'années, et tu pleures. Je suis entrée dans cette pièce, tendue comme un arc, concentrée sur ce premier face à face depuis si longtemps, et quand j'ai levé mes yeux sur toi, j'ai su que j'avais un regard d'une dureté insoutenable, et que tu n'as pas soutenu, et depuis, tu pleures.

Et je pleure aussi, de douleur, de rage.

Toi dont j'ai rêvé la mort pendant tant et tant d'années, tu es là, devant moi, et tu pleures. Je me sens dure, si dure que l'image même d'un diamant serait encore trop tendre. Et plus tu pleures, plus je me sens dure, vide, minérale. Je pose sur toi le regard neutre d'un entomologiste sur un insecte. Tu m'apparais vieux, chauve, gros, laid. Et de pleurer n'arrange rien.

Je te regarde. Je m'effraie moi-même de ma propre monstruosité, moi qui suis si souvent trahie par mes larmes, voilà que je te regarde pleurer avec en moi un vide insondable. Je me tance : « qu'espère-t-il ? Un mot, un petit mot d'absolution, donne-le-lui, ne serait-ce que pour épargner le cuir trempé de ses chaussures, et va-t-en ». Mais non, je te regarde pleurer, sans plaisir, sans sadisme, sans pitié non plus. Je ne sais pas pourquoi, se superpose à ton image cette photo connue d'une fillette vietnamienne, nue, hurlante et ruisselante de larmes, fuyant le napalm... Alors tu vois, tu peux pleurer, tu ne fais pas le poids de la souffrance, même en étant si gros.

Tu avances vers moi une main trempée. Je recule. Si papa n'était pas mort, il t'aurait tué peut-être. Tu vois, meurtre, prison, famille explosée, j'ai été bien sage, je n'ai rien dit, je t'ai donné une vie de sursis.

Je ne te hais plus. Je mentirais si je disais que tu m'indiffères, disons que tu n'existes plus pour moi, je t'ai effacé de ma vie. Je peux toujours tenter d'y croire. Je me dis que tu veux simplement que je prononce les mots que tu attends, mais je ne peux pas : mon palais est sec, ma mâchoire crispée, mes dents me font mal sous la pression des muscles. Mes yeux sont arides et brûlants. Je ne **peux** pas. Tu **demandes** les mots impossibles.

Tu continues à ruisseler.

Si une infinitésimale partie de tes larmes s'évapore et retourne dans le cycle de l'eau, en commençant par un ciel désespérément inhabité, alors peut-être un jour une pluie inhabituelle me lavera-t-elle de ma colère, et te soulagera de tes poids extérieur et intérieur.

Je t'ai servi un grand verre d'eau fraîche et je **sors** partie.

L'enfant



## lettre aux vents l'être aux vents

tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin  
mon père m'a tuée mais je ne suis pas tout à fait morte

le vent peut-il porter les mots à leur juste place ?  
effacer les traces douloureuses, démasquer les plaies

Alizé, sirocco, bise, harmattan, zéphyr....  
le vent peut-il donner du courage au vide?

assez d'avoir mal  
enfin respirer  
hors du corps  
tomber l'amure, les masques élégants  
et les gants

les verrous ont sauté  
maintenant il faut parler

pas d'ancre, juste de l'encre pour écrire, pour crier  
sortir du secret  
se délivrer en se délivrant

douleur murmurée  
douleur soufflée, criée  
de la foudre à l'apaisement  
taire la colère, tempête muette  
plaie d'enfance, enfance abîmée, sacrifiée  
sortir de l'abîme  
l'eau salée des larmes a-t-elle le même goût que la mer?  
N comme Non  
Haine comme nom

la voix tue,  
le silence tue  
tu es ou tu n'es plus ?  
je ne savais même pas que j'existais

la nuit qui hurle dans le profond silence du noir,  
qui tait, qui tue les mots  
sentir une menace et ne pas être tout à fait là  
espérer chaque fois y échapper  
quitter son corps  
des pas au dessus du vide  
vertige  
fermer les yeux, la bouche  
croire à l'oubli, l'effacement  
je me taisais, je neigeais,  
fantôme blanc  
un peu de sang

j'ai appris le silence,  
le cri gardé au fond de soi  
le silence qui protège et qui assassine  
le silence qui hurle

passer de l'autre côté du miroir  
ne plus jamais pouvoir s'y regarder

toucher au corps ne doit pas faire mal  
et pourtant... les cicatrices parlent  
le corps dit, le corps crie, le désordre intérieur  
la blessure est là, précise, précieuse

trouver un abris pour toutes les autres nuits  
un abris en soi, un cocon en moi  
me relier, un nouveau cordon  
ne plus se taire, se relier à la terre

et compter sur le vent  
qui avive le petit feu enfoui, la vie endormie  
sèche les larmes  
emporte tout  
les feuilles, les moustique et même les oiseaux

qu'est-ce qui va se passer ?  
laisser passer le passé  
il faut bien vivre, passer à la vie  
y goûter, enfin  
y plonger

ne pas avoir peur de se perdre en chemin  
en chemin se laisser porter par les vents  
être au vent

bercer des mots qui laisseront une trace  
mémoire de l'innocence effacée  
offense à l'enfance

cette parole qui ne vient pas  
qu'on n'entend pas  
que personne ne croit  
le vent l'emportera

Mardi 25 Juin 2024

Tout toi, ma fille  
avec toi, ma fille

Je viens à toi, aujourd'hui, pour te  
dire ---

quelque chose que je n'ai jamais pu  
te dire, ni à toi, ni à d'autres  
personnes, car cette chose, j'en ai eu  
tellement honte que je l'ai gardée  
enfermée en moi, jusqu'à ce jour.  
Mais maintenant que je suis vieille,  
il me faut te le dire pour que plus rien  
ne nous sépare, pour que enfin, nous  
puissions nous retrouver, sans cette ombre  
obscurie qui est toujours restée entre nous-  
même.

Un jour, tu étais encore une toute petite  
fille, 3 ans et demi.

Un jour, alors que nous étions déjà séparés  
ton père et moi depuis quelques mois,  
un jour, j'ai voulu mourir.

Pourquoi, me disais-tu ?

Pence qu'un soir où je me suis rendue  
chez ton père, je l'ai trouvé avec toi  
en compagnie de ma sœur -

Cette vision-là de vous trois réunis,  
m'a littéralement assassinée -

Je suis repartie, rentrée chez moi,  
suis allée dans la salle de bains,

J'ai pris tous les médicaments sur  
lesquels il y avait une barre rouge avec  
la mention "ne pas dépasser la dose  
présente" et je les ai mis dans une  
assiette -

au moment où j'allais les avaler,  
quelqu'un a soulevé la porte.  
C'était ton père, il avait dû sentir  
mon désespoir. Avant de lui ouvrir,  
j'ai mis l'assiette dans le buffet de  
la cuisine -

J'ai vu ouvrir la porte, je l'ai regardé,  
je ne me rappelle plus si nous nous  
sommes dits quelque chose -

J'ai refermé la porte, suis allée  
chercher l'assiette laissée dans le  
buffet et j'ai avalé tous les comprimés.  
Je me suis allongée à même le sol,  
après avoir allumé la télévision posée  
elle-même sur le sol -

Ensuite, je ne sais pas ce qui s'est passé -  
Surtout, je ne souviens <sup>quand</sup> que je me suis  
réveillée, l'écran de la télé était  
blanc - c'était la fin des émissions  
depuis longtemps et je me suis aperçue  
que l'appartement était totalement  
déserté - c'était une vision hallucinante.  
Quelques fois, je me demande, si ce n'est pas  
un rêve -

J'entreprends de tout remettre en ordre,  
puis ensuite, ce dont je me souviens,  
c'est que je suis allée chez un médecin  
lui demander un arrêt de travail  
de quinze jours, sans lui donner  
d'explications aucune - Il m'a donné  
le papier que je lui <sup>avais</sup> demandé, sans  
rien dire -

Sans doute avait-il vu mon désespoir?  
Il ne m'a demandé aucune explication -

Ensuite, je ne sais pas -  
Ce jour-là, je suis devenue morte vivante  
et je t'ai perdue -

- Je me souviens que t'aime - ♡ -

Ma petite Maman,

Je regrette un peu qu'à l'âge de 8 ans personne ne m'ait aidée à trouver un moyen de t'aimer sereinement, joyeusement, sans me sentir obligée d'endosser tes chagrins, de porter tes valises, sans avoir à renoncer à moi-même dans cet exercice de mémoire que je me suis finalement imposée à ton endroit.

J'ai bu et avalé tes deuils et j'ai assimilé tes postures face à la vie, me sentant dédiée à répéter la tienne, sans autorisation d'inventer ma propre voie/voix. Tu ne m'as rien imposé bien sûr. C'est moi qui me suis imprégnée de ton histoire et celle-ci m'a tenu une bride courte, mutilante, qui a jeté une grande ombre sur ma propre vie.

Maintenant, je suis persuadée qu'aimer n'est pas synonyme d'avaloir, et qu'au contraire une fille joyeuse et intrépide l'aurait peut-être aidée à sortir de ton propre marasme en te bousculant un peu.

Au lieu de cela, je me suis éteinte pour ne pas te heurter, ne pas te fatiguer, ne pas t'apporter des questions, des interrogations, des soucis. Je me suis faite la plus petite possible, la plus discrète, la plus transparente, j'avais l'impression que vivre, s'incarner, rire, jouer était un péché.

Je sais maintenant que tu étais victime de ton éducation, de ton histoire, et des nombreux interdits que l'on t'a imposés, toi-même héritière d'autres chagrins, deuils et ressassements mortifères et stérilisants transmis de génération en génération. Je t'ai vue chanceler sous ce flambeau, j'ai voulu t'aider... Sans aucun bénéfice ni pour l'une ni pour l'autre.

Je me suis échappée de tes jupes amidonnées, non sans une solide culpabilité qui me suit encore dans mes cauchemars les plus inconscients.

Aussi, ne m'en veux pas si je pars un peu de l'avant, plus rien ne peut te sauver, et mon sacrifice serait au mieux totalement inutile.

Mais je continue et continuerai toujours à t'aimer, et à penser à toi joyeusement, pour tout ce que tu m'as donné de bon, ton affection inconditionnelle, les valeurs que tu m'as transmises et qui t'honorent (honnêteté, tolérance, humilité...), que je fais miennes avec joie, mais débarrassées de cette gangue de tristesse et de renoncement à la vie et au bonheur.

Je suis en paix avec toi, et je t'aime.

MERCI

Mon cher tout petit Raphaël,

Ca y est, nous y voilà : j'entame mon 9ème et dernier mois de grossesse. Tu peux, à tout moment, décider de présenter ta frimousse aux yeux du monde. J'ai du mal à y croire. Mon ventre est un beau ballon rond, mais c'est vrai que beaucoup le prennent pour un ventre de 6 mois de grossesse, mes mouvements ne sont pas aussi compliqués à réaliser que la majorité des femmes à ce stade, j'arrive encore à mettre mes chaussures même si cela devient vraiment fastidieux !

Je t'ai si longuement désiré, cette grossesse est le symbole parfait de l'ambivalence : elle est passée à une vitesse folle et en même temps, certaines périodes d'anxiétés et de difficultés physiques m'ont paru si longues que j'ai cru que tu n'arriverais jamais. Cela fait des mois que je t'imagine au creux de mes bras, de mon cou, que j'imagine ton visage, l'odeur si apaisante de ta peau, tes petites mains toutes fripées qui s'agrippent à moi... J'imagine quel caractère tu développeras... Auras-tu les beaux sourcils de ton père ou bien les épais poils que je m'efforce d'épiler soigneusement chaque mois ? Auras-tu son caractère fuyant, mon caractère effronté ou un mixte des deux ? Seras-tu grand comme nous ? Ou petit comme tes grands-mères ? Auras-tu mes yeux clairs ou le brun foncé de ceux de ton père ? Pour les cheveux, cela varie toute la vie alors... Je ne me pose pas la question. Hériteras-tu de nos forces ou de nos faiblesses physiques ? Parce que si tu prends le combo entre papa et moi, tu risques d'être un peu cabossé : jambe plus courte que l'autre, problème de nerf optique, de muscles gelés, de maigreur, de système immunitaire capricieux, d'hyper laxité, de pancréas et foie fatigués d'avoir à peine vécu, bref ! J'espère que tu nous as laissé ça et décidé de prendre notre meilleur : la force immunitaire de ton père, la souplesse et la vision parfaite de ta mère notamment.

Enfin, que voulais-je donc t'écrire dans cette lettre déjà ? J'en perds le fil. Peut-être la liras-tu, peut-être l'effaceras-tu après l'avoir écrite, je ne sais pas bien encore quel sera son destin. Je ne sais pas non plus quel sera le tien, le nôtre. Sur quoi vas-tu nous faire travailler ? Quel message viens-tu nous délivrer, quelle leçon viens-tu nous apprendre ? Car de toi, oui, nous allons beaucoup apprendre, au quotidien, à chaque minute passée à tes côtés.

Vas-tu naître en bonne santé ? J'ai peu de doutes à ce sujet, je suis convaincue que tu l'es. Je n'ai pas toujours tout bien respecté pendant ma grossesse : j'ai souvent oublié mes compléments Gynéfam, ou mon Tardyféron... Je n'ai pas toujours très bien mangé, j'ai largement abusé des fast-foods au gré de mes pulsions soudaines. Je n'ai pas eu de pulsions de légumes ou de fruits bio bizarrement ! Etonnant ? Pas sûr !

Est-ce que je vais être à la hauteur ? Je n'en sais rien, je peux simplement te promettre de toujours faire de mon mieux pour prendre soin de toi avec toute la délicatesse dont je sais faire preuve quand je le souhaite. D'être à l'écoute de tes besoins, de tout ce que tu auras à me faire vivre, d'apprendre à apaiser tes peurs du mieux que je le peux à chaque instant, de prendre sur moi quand je serai agacée ou en colère, de toujours essayer de dialoguer avant d'exploser. Et si j'explose, de revenir en reparler avec toi, après coup, soit pour m'excuser, soit pour expliquer ce qui m'a poussé à l'explosion.

Comment va se dérouler ton accueil ? J'espère t'avoir près de moi au plus vite après ta naissance, pour te cajoler, te guider vers ce qui te nourrira durant plusieurs mois : ma poitrine, te parler et te souhaiter la bienvenue dans ce monde. Un monde qui me dépasse un peu parfois, qui me tourmente l'esprit à certains moments, sur lequel je philosophe pendant des

heures durant : seule ou accompagnée. Je voudrais te montrer que tout n'est pas noir comme on peut parfois le penser ; il y a beaucoup de sources de lumière dans ce monde et je ferai tout pour te les faire découvrir en temps et en heure. Chaque moment vécu peut être transformé en quelque chose de lumineux, de gracieux, de beau. Il peut aussi être transformé en tout le contraire, cela ne résulte qu'en notre faculté à penser d'une manière ou d'une autre.

Les prochains mois que nous allons vivre vont sûrement être éprouvants physiquement, moralement, émotionnellement : la fatigue avec le manque de sommeil, la pression que se mettent tous les jeunes parents et qu'essayent de nous transférer tous les anciens, l'envie de bien faire, parfois les échecs, les douleurs, les soins... Mais ils vont être à la fois si unique et merveilleux : tes premiers sourires, tes regards, tes câlins, tes sommeils, tes tétées, tes découvertes, ton envie folle de vivre cette aventure, tes moments d'apaisement, le sourire que tu apporteras dans le cœur des gens, même les plus tristes. Toutes ces premières fois que nous allons te voir vivre...

Je t'ai tant attendu, espéré, désiré, voulu, aimé avant l'heure. Qui es-tu ? Quelle âme es-tu ? Je me suis tant de fois posé cette question. J'ai hâte de le découvrir, de faire ta connaissance, de t'apprivoiser et que tu nous apprivoises, toi aussi. Nous ne serons pas toujours parfaits mais nous ferons toujours, TOUJOURS, de notre mieux pour que tu sois et que tu te sentes en sécurité, dans l'apaisement, et la douceur. Dans l'apprentissage, la culture, l'éveil et le partage.

Peut-être qu'un jour tu tomberas sur tous mes carnets, tu seras gêné d'en découvrir les écrits, ou bien tu les dévoreras goulument. Ils sont le récit de mes angoisses, de mes rêveries, de mes questionnements permanent sur l'existence et tout ce qui l'entoure. Ce sont des fragments de vie et de réflexions, d'impulsions, d'interrogations. Peut-être que tu t'y retrouveras parfois, et sera étonné d'autres fois. La vie n'a pas toujours été un long fleuve tranquille avant ta naissance mais puisque tu nous as choisi, je suis sûre que tu en as déjà conscience même si tu risques de l'oublier à ta naissance.

Nous sommes prêts à t'accueillir alors, quand tu seras prêt à ton tour, nous serons très heureux de te dire pour la toute première fois : Bonjour, mon Amour.

Nous t'aimons.

Je t'aime.

Maman

# Lettre confiée aux vents

## GRATITUDE

A ma jolie Maman,

Maman, tu m'as donné la vie. Quoi de plus beau que la vie ? Tu m'a voulue, attendue, mise au monde et tu voulais une fille après avoir eu un garçon ; tu m'a chérie, soignée, tu m'a vouée à la Vierge lorsque j'ai été malade vers 14 mois. Résultat : je fus habillée de bleu et blanc pendant une année après ma guérison inespérée.

Tout n'a pas été simple avec toi, petite mère d'à peine 1,52m. Enfant, j'étais très souvent malade, j'avais droit à tes bras et ta tendresse et je ressentais tes angoisses, inconsciemment.

Entre cinq et huit ans, je savourais de monter sur tes genoux à la fin des repas, pour me faire câliner et pour te câliner, t'embrasser, te dire des mots doux. C'était le parfait amour inconditionnel. Mais, car il y a un mais, en dehors des genoux, je devais filer droit. Toi qui m'as mise au monde à 38 ans tu n'avais pas trop de patience et tu te mettais facilement en colère. J'étais difficile paraît-il, remuante, mais je ne m'en souviens pas ! Le souvenir que j'ai c'était d'être volubile, certes, mais assez sage et timide. Par contre je n'aimais pas qu'on me résiste et là, j'ai souvent pleuré car « obéir » était la loi première de notre éducation. A côté de ça, j'ai le souvenir d'une maman souriante, joyeuse en société, très aimante je ne peux le nier... Et qui ne faisait pas du tout son âge !

La situation s'est compliquée lorsqu'à 12 ans notre père est décédé - juin 1959. Je te suis aujourd'hui infiniment reconnaissante de la manière dont tu as pris ta nouvelle vie à bras le corps. Pas facile et financièrement redoutable. Tu étais un peu *mater dolorosa*, pourtant ce traumatisme a révélé ta grande force intérieure. A l'époque il n'y avait aucune aide publique. Tu as navigué à vue avec le soutien de la famille et des amis. Tu as trouvé du travail, toi pour qui travailler signifiait une descente dans l'échelle sociale et sans diplômes tu as pris ce que l'on te proposait, employée de mairie, par chance sur la commune que nous habitons. Tu as été téméraire, ravalant tes états d'âme mais pleurant tous les soirs, inconsolable.

Petit à petit, tu t'es adaptée à ce milieu qui n'était pas le tien, tu as fait face, tu t'es battue pour tes deux enfants. Tu ne t'es pas remariée.

Avec l'adolescence notre relation s'est compliquée et je n'ai pas été toujours gentille ; encore dans le traumatisme, j'explosais facilement, sans raison apparente ni consciente. Quelques années plus tard, tout s'est envenimé : tu n'as pas accepté mon départ de la maison « une jeune fille ne quitte pas la maison sans être mariée » me disais-tu. Et oui, deux générations nous séparaient et 1968 a accentué le changement des mœurs. J'ai voulu être indépendante et rester célibataire. Tu ne pouvais pas comprendre, encore moins accepter. Mois après mois, année après année, ce fut pire à tel point que

*J'ai demandé une mutation en province. Loin de toi, tu ne pouvais plus me surveiller... J'ai compris après coup que tu étais en dépression.*

*Notre relation s'est finalement améliorée et j'aimais recevoir ta visite à Strasbourg, nos ballades en forêt vosgienne, la cueillette des myrtilles et les bonnes tartes faites en rentrant. Tu étais heureuse, sauf en Forêt Notre où - je n'ai jamais pu expliquer pourquoi - tu entendais derrière toi le pas des « hoches » parce que nous étions en Allemagne. Une réminiscence de la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale qui t'a traumatisée.*

*Tu étais si heureuse de mon mariage avec Guy, tu l'appréciais beaucoup et c'était réciproque. Depuis la Hollande nous venions régulièrement te voir et inversement, on te ramenait chez nous pour des séjours que tu aimais. Tout se passait bien jusqu'au jour où tu as basculé dans un autre monde. Démence sénile m'ont dit les médecins, que faire ? si ce n'est accepter cet état. Pourtant nous n'avons pas pu te garder, ce que j'aurais bien voulu mais tes crises auraient détruit notre vie de famille déjà compliquée avec François, mon beau-fils qui m'a dit un jour « j'aimais ta maman parce qu'elle ne s'est jamais remariée » ? Après l'hôpital tu es donc partie en maison médicalisée.*

*Tout s'est inversé, la fille est devenue la mère et la mère s'est finalement laissée bercer, cajoler. Comme j'ai pleuré en apprenant que nous étions mutés en Angleterre, qu'allais-je faire de toi ? Tu perdais trop la mémoire et la conscience du temps pour te rendre compte de mon absence. Tu ne me reconnaissais plus comme étant ta fille mais tu m'accueillais toujours avec le sourire et les yeux pétillants. Tu savais, sans en être pleinement consciente, que j'étais pour toi un être cher. Je t'en suis infiniment reconnaissant. Cela m'a aidée à accepter ce que tu devenais. Notre lien, aussi infime qu'il fut à cette époque, sans langage verbal, était de main à main, de peau à peau, dans l'échange de nos regards. Il n'y avait plus rien à dire, j'ai retrouvé l'amour inconditionnel des premiers jours et de ma première enfance.*

*Merci Maman pour ce que tu as été pour moi et mon frère Jean-Pierre, te privant pour notre confort et notre bien-être. Rien n'a été facile pour toi, tu as assumé comme un chef de famille que tu es devenue à tout juste 50 ans.*

*Tu es partie, je n'ai pas pleuré, je t'ai vue dans la lumière de la Vierge que tu priais chaque jour. Je sais que tu es en paix pour l'éternité.*

*Ta fille, reconnaissante à tout jamais*

Ma fille,

Il aura fallu ces chutes de neige, ces journées entre ciel et terre à l'horizon confondu sous les gris implacables pour que tu me reviennes en rêve.

Alors que je m'éprenais du paysage une lucarne m'est apparue là, sur la vitre, venant écarter la buée et me laisser entrevoir ton visage.

Seulement une part de ton visage, ton front et une mèche de cheveux dorés qui balayait ton regard.

Je n'osais me déplacer, ni m'approcher par crainte de voir se dissiper tes traits, de les voir se brouiller sous le gel ou se disperser comme des pigments de fusain dans le souffle du vent.

Tu ne semblais pas chercher à me voir, tes yeux erraient par delà ce monde comme à la recherche d'un mystère qu'un ange bienveillant t'aurait dévoilé avant de te couvrir de ses ailes pour t'amener jusqu'à moi.

Il aura fallu tout ce blanc et que ta lumière s'impose à ma fenêtre pour que je t'écrive. Elle demeure encore dans cette pièce feutrée et donne vie à mes pensées, je vais les laisser parcourir ce papier et te les envoyer.

Je pleure, je pleure, tout se défait, s'en va, il y a des moments comme ça où la vie clapote !

Sais-tu que ton départ m'a conduit en exil, en laissant ta chambre vide tu as chamboulé tout mon paysage, tu as embarqué les senteurs du matin, transformé la maison en désert où l'air est devenu fade, tu as fait taire les bruits délicats, celui de tes pas sur les marches de l'escalier lorsque tu descendais fraîche comme une fleur d'avril et venais t'asseoir sur le tabouret, les cheveux encore mouillés tu m'inondais des effluves de ton shampoing au monoï puis tu croquais dans une pomme, le regard sur la pendule tu attendais 7h 50 pour mettre ta main sur mon épaule et me dire « Tchao ma mère à ce soir ! »

Et tu partais au lycée.

Un jour d'octobre il n'y a pas eu de soir, tu n'es pas revenue.

Tu n'as pas laissé de traces, ton vent de liberté a tout dispersé de toi.

J'ai tenté de me mettre dans son sillage, mais j'avais mon ange moi aussi, en me rattachant ici il m'a dit d'être sage et je n'ai plus tenté de retrouver tes pas.

E voilà que tu as 28 ans maintenant, ça me fait mal de penser à toutes ces années où tu as poursuivi ta route sans ta mère.

Sais-tu seulement qui j'étais et qui je suis maintenant ?

As-tu eu honte de moi et n'est-ce pas insensé d'avoir honte de ses parents ?

Quels tourments ont pris possession de ton être pour que tu m'abandonnes ?

Pardonne moi, je m'égare ma chérie car j'ignore ta vie, tes peurs et tes obstacles, je ne sais rien de ton corps peut-être souffrant, et ton âme ? A-t-elle su se mettre à l'abri de ces démons qui savent si bien mettre à sac toute un existence.

La souffrance à elle seule sème des ravages et éloigne les cœurs.

La tienne peut être la seule réponse à mes questionnements lorsque l'amour qui me lie à toi n'en peut plus d'espérer et voudrait revivre l'odeur de ta peau, le soyeux de ta chevelure et entendre tinter ton rire et m'émouvoir de ton sourire.

Ta frimousse malgré les années a-t-elle gardé ses expressions de gamine ?

Je te revois un jour de mai sous la tonnelle dans ta robe de vichy rose, tu mangeais des framboises et tu t'amusais à les placer sur le bout de tes doigts, tu agitais tes mains en chantant « ainsi font, font, font... » et tu venais jusqu'à moi, le visage éclaté de fou-rire en me disant « C'est pour ta fête maman ! » La bouche grande ouverte je devais alors goûter à ce cadeau ! Je garde la saveur du fruit mêlé au sel de tes dix doigts et je revois ton œil taquin ; toute cette malice sur ton visage j'ai toujours voulu que d'autres à leur tour puissent s'en émerveiller.

Les années m'ont dépouillée trop vite, tout ce temps je ne voulais rien d'autre que toi, mais il ne sert à rien de dire à qui que ce soit ce qu'il ne faut pas faire où parler des ses propres expériences.

Tu as fais la tienne, on ne peut pas revenir en arrière, laissons dormir les choses passées, on ne peut pas être responsable de tout et on ne peut non plus être parfait.

En cet instant précis ta voix me semble toute proche comme si on fredonnait à mon oreille, c'est un air sans paroles qui m'emplît toute entière.

Je t'écoute, il y a ton souffle et une orchestration secrète qui me fait entrer dans ton monde.

Tu m'es apparue et je vais demeurer dans ce délicat mystère, je vais me laisser porter par ta lumière et demeurer là sans autres exigences envers toi-même.

Ces mots vont-ils te rejoindre ?

T'écrire est ma manière d'être heureuse et ma façon de t'aimer aujourd'hui.

Je t'embrasse ma chère Emma..

Ta mère.

## LETTRE A UN BEBE NAISSANT

Bonjour, petit bébé

Même si ça fait trop poli  
Moi je voudrais te dire merci  
Merci d'avoir osé la vie.

Merci de continuer le chemin des hommes, les merveilleux hommes,  
les inventeurs de musique, à danser, à chanter,  
les écrivains de poèmes, de lois, de déclaration de droits,  
les peigneurs de paysages, de visages, de nuages,  
les traqueurs de virus, les trouveurs de vaccins

Ce sont les mêmes qui ont aboli la peine de mort,  
Ont lutté contre le racisme, l'injustice et la guerre

### **Ce sont les gentils de la terre**

Ils sont très nombreux mais très discrets  
On les reconnaît à leur sourire particulier  
Tout en douceur et en pudeur  
Tu le reconnaîtras facilement  
C'est le même que celui de tes parents

Mais moi, je voudrais aussi te demander pardon.  
Pardonne pour le travail inachevé,  
qu'il te faudra continuer.

Pardonne de n'avoir pas fini de chasser  
Les dictateurs, les abîmeurs de planète  
Les fabricateurs de guerres, de misère, de nucléaire

### **Ce sont les méchants de la terre**

Mais je vais te confier un secret de gentille :  
Les gentils ne peuvent jamais devenir des méchants  
Alors que ...  
Les méchants peuvent devenir des gentils  
Parce qu'ils ne sont méchants que par ignorance  
Et sont en fait très malheureux ...

Il faut juste les attraper et les tremper dans la bassine de la gentillesse.  
La gentillesse est très contagieuse  
Une fois tombés dedans, ils sont juste collants  
Parce qu'ils n'arrêtent pas de faire des baisers  
Pour se faire pardonner  
Après, ils deviennent à leur tour,  
Les plus grands chasseurs de méchants !

Bienvenu sur cette terre fabuleuse, et bon voyage sur ton chemin  
A inventer en compagnie de tous les gentils

## Ma mère

Je te dis : - je vais faire ceci ou cela, je vais ici ou là...

A mon retour, tu me demanderas, me redemanderas, me re-re-demanderas où je suis allée, ce que j'ai fait, qui j'ai rencontré, s'il faisait froid...entre mes réponses de plus en plus agacées parfois.

Pardon maman pour mes difficultés à accepter ton manque de retenue. Oh ! Pas la retenue dans le comportement, pas les retenues des mathématiques...Je veux parler de l'état de ta mémoire à l'aube de tes quatre-vingt dix ans !

Est-ce seulement une question de mémoire ? Ne s'agit-il pas de l'amplification liée à l'âge d'une tendance bien ancrée au manque d'intérêt réel aux personnes en présence ou non ? Une tendance repérable chez plusieurs membres de notre famille, dont je ne m'exclue pas, hélas, tout en ayant bien évolué sur cet aspect après en avoir pris conscience, tant il génère de la dysharmonie dans les relations !

Je te fais part de ce qui articule ma vie auprès de toi, en dehors de toi, et qui constitue ma colonne vertébrale, l'oxygène de mon âme, pour t'amener quelque chose du dehors, au-delà de ta bulle qui se rétrécit de jour en jour.

T'instiller de la vie, des souffles de ma propre vie, pour qu'à tes côtés, je n'incarne pas qu'une image et des mouvements uniquement liés à mon rôle logistique de fille de la maison, mère de ma propre mère.

Je vis aussi en dehors de ta sphère et tu m'y encourages, tu sembles même t'en réjouir, m'encourageant d'un « c'est normal que tu vives ta vie ».

Merci pour cette capacité d'indépendance, d'autonomie d'esprit, trait de caractère dont j'ai hérité ce qui n'est pas un moindre cadeau et qui me facilite bien la vie auprès de toi, avec ce retour dans la maison de l'enfance.

Retour vers l'enfance justement !

Impression de quémander ton amour, ta tendresse.

Aucun souvenir de gestes affectueux, de la chaleur de câlins, de paroles douces...Image encore très présente d'un appel désespéré depuis ma chambre, au seuil d'une nuit-solitude, pour que tu montes m'embrasser...j'ai dû sans doute m'endormir d'épuisement. A cette époque, on ne répond pas aux « caprices » d'un enfant !

Tu étais présente dans les moments qu'appelait un épisode de santé critique. Je nous revois assises toutes les deux dans la cuisine froide, ta chaise éloignée de la mienne, ton impuissance dans le regard. tu assistais, presque impassible à mes violentes crises de choliques nocturnes. Tu semblais déroutée et inquiète, mais là encore, présence vitale, sans chaleur, sans contact réconfortant.

J'ai pu découvrir, non sans surprise, des qualités de maternage à la naissance de mes filles que tu as chaudement tenues contre toi, accompagnant ton geste d'une phrase tellement surprenante pour moi « celui qui n'a jamais serré un enfant dans ses bras ne sait rien de la vie ». Sidération heureuse après tant de manque. Réparation ?

Je me suis dit alors que j'avais sans doute été câlinée dans mes premiers mois (à défaut d'être prise dans les bras si je pleurais ; « on ne cède pas aux caprices des bébés, ça les habituent ! »

Bercée dans ma toute petite enfance ! C'est de là que je tire ma force ? Ma vitalité ?

Les psychologues et autres médecins-explorateurs de l'âme expliquent bien cette forme de distance prise avec l'enfant qui dépasse les 2/3 ans. Âge de l'affrontement ! (pétrie

de cette peur de n'être pas capable de faire face à l'opposition d'un enfant, je n'ai pu m'envisager mère qu'après mes 30 ans).

Maman, tu n'as pas su m'accompagner dans le besoin le plus élémentaire de sécurité matérielle à l'arrivée de mes premières règles, à 13 ans.  
C'était le dimanche de la communion de mon frère. Je me suis sentie tellement mal à l'aise au long de cette journée de réunion familiale, dans les jeux avec mes cousins. Jusqu'à grimper comme on en aimait tellement le rite, les escaliers qui menaient au clocher, aux heures où l'on mettait, à coup sûr, nos jeunes tympans à l'épreuve.  
De cet abandon, t'en ai voulu, jusque tard dans ma vie.

Ô, tu m'avais bien briefée sur ce qui allait advenir, un jour, avec des mots techniques, comme « matrice ». De milieu paysan, je me suis sentie de la même famille que les vaches de notre étable.

Je peux cependant, par comparaison, me considérer comme privilégiée parmi les consœurs de ces années 60 qui n'ont pas toutes été informées en direct par leur mère, voire pas du tout prévenues !

Je pense à une cousine qui, tellement surprise et perturbée par l'avènement de ses règles, cachait ses coupables culottes sous son lit. (À cette époque et dans nos familles, - on ne parlait pas de ces choses là -).

(Cette malheureuse, pour des raisons bien-sûr mystérieuses, a mis fin au fardeau de sa vie quelques années plus tard).

Revenons à toi, maman.

Je tiens à dire qu'aujourd'hui, grâce à un chemin vers plus de conscience, je n'ai plus ni les jugements ni la rancœur qui m'ont habitée jusqu'à cette dernière décennie. J'ai enfin eu accès à une autre vision des choses et donc une autre posture vis à vis de toi.

Tu as agi selon tes capacités, ta conscience, forgées à la somme de tes conceptions, de tes conditionnements familiaux et divers.

Ta façon de nous éduquer, sous-tendue peut-être par un manque de confiance, un sentiment d'impuissance, un surcroît de boulot, d'enfants à élever...reposait volontiers sur la délégation.

Tu avais à cœur, comme papa, de nous donner une chance d'accéder à une vie plus facile que la vôtre, faite de dur labeur, de fins de mois difficiles, d'insécurité...

Pour cela, départ en pension à 10 ans, école catholique, bonnes sœurs à cornettes, retour tous les 15 jours à la maison, à moins que la neige vienne compliquer nos calendriers de sorties.

Milieu rassurant pour vous, à la pruderie exacerbée. Un peu moins que celle de la grand-mère paternelle vivant dans l'appartement du dessus, La bonne sœur de la maison d'à côté, qui venaient régulièrement vérifier que le diable ne s'insinuait pas dans nos jeunes vies, par exemple à travers les pages sous-vêtements d'un catalogue de la Redoute ou des 3 Suisses !!!

Je ne remercierai jamais la vie de m'avoir offert de belles capacités de résilience !

Je me revois, maman, le cœur emballé, c'était si rare que tu m'attendes à la sortie des cours, un samedi, devant le pensionnat. Hélas, tu n'as rien trouvé de mieux comme phrase d'accueil, t'adressant à l'une des bonnes sœurs gardiennes de ma bonne moralité,

- N'hésitez pas à sévir si elle le mérite ! -  
Phrase symbole du triangle parent-enfant-éducateur de mes 12 ans! Mon adolescence était en de bonnes mains.

J'ai, de cette époque, l'image d'une personne toujours énervée, débordée, criant, soit après tes enfants, surtout les aînés dont je faisais partie, en position de tête, soit, parce que tes journées harassantes ne suffisant pas, face à la machine à tricoter qui - n'allait - pas comme il aurait fallu !

Avec le recul, Je sais combien ta vie a été difficile, compliquée encore par l'état profondément dépressif de papa, régulièrement en rechute. Situation que tu as cachée à tes proches, tous sans exception, donc portée seule, dans ta volonté de fer, (de trop faire ?).

Habitée dans ton enfance et ta jeunesse aux dures tâches, parfois celles plutôt réservées aux hommes, cependant dans une famille plutôt aimante, qui t'avait, selon tes propos, traitée en « chouchoute » dans la fratrie de 8.

A 15 ans, tu réponds à l'intérêt que te porte papa. Il a 18 ans. Vous êtes amoureux. Tes parents t'envoient en pension. Pour te protéger du «péché» potentiel et peut-être du « qu'en dira-t-on » ? Vous vous écrivez, souvent, fidèlement, vous vous aimez épistolaire et vous mariez l'année de tes 20 ans.

Alors, pourquoi m'avoir interdit les bals à 16 ans et au-delà ? Durement réprimandée par papa lors de mon premier flirt cette même année où, toi, maman te faisais complice d'une lettre enflammée à Salvatore Adamo. Être amoureuse d'un chanteur populaire ne comportait aucun risque pour ma vertu !

A l'époque, votre crainte de voir vos filles mineures et célibataires « tomber enceinte » était majeure !

La veille de mon premier mariage, J'avais 23 ans, tu as tenté de m'empêcher de dormir dans le même lit que mon futur mari, avec qui je partageais ma vie depuis près de quatre ans ! Au prétexte que les invités déjà présents allaient être choqués. Eux chez qui nous nous dormions régulièrement en couple légitime.

Cette pruderie a bien changé et, maman, j'admire l'évolution de ton esprit au cours des dernières décennies. Il ne subsiste aucun tabou. Est-ce l'influence de la télévision, entrée dans votre vie dans les années 70 et qui a bien bousculé vos images d'Épinal ?... Je peux parler de tout avec toi, sans voile, sans faux semblants. Même le sujet de l'avortement ne te répulse plus, toi qui, au retour d'une consultation chez le gynéco, a déchiré devant moi l'ordonnance pour la pilule, diabolique pour toi.

Je te parle de tout...Sauf que...Maintenant tu habites une bulle !

Difficile pour moi, quoique de plus en plus évident, de savoir ce que tu entends réellement, ton degré d'intérêt...

Je te parle, t'interpelle, te raconte, t'informe, te questionne... En bonne élève, tu réponds...La plupart du temps cohérent !

J'ai appris, à vivre à tes côtés, et même à prendre les devants puisque je suis devenue ton aide de vie, à ne pas trop m'illusionner de la valeur de tes idées. De leurs fondements.

Tu es capable de faire illusion, et, soucieuse de ne pas déplaire, uses volontiers de l'agrément systématique aux propos tenus devant toi...le politiquement correct.

Je poursuis néanmoins, pour me sentir en vie, me sentir moins seule parfois.

Pour te perfuser de la vie, titiller tes sens.  
Tous les jours un peu te redonner naissance.

12 juin 1936

par Catherine P.

Papa,

Aujourd'hui, à midi, mon premier fils est né. Ecrire n'est pas mon fort, mais je voudrais te le dire. Nous sommes en juin, ce sera bientôt l'été. Il s'appelle Arthur, comme toi que je n'ai pas connu. Je ne pourrai pas lui dire que la couleur de ses yeux ou de ses cheveux est celle de son grand-père. D'ailleurs, tu n'auras jamais l'âge d'un grand-père, tu auras trente-deux ans éternellement.

Maman n'a jamais pu savoir comment, ni où, tu es tombé. « Tué à l'ennemi », comme il est dit. Elle est morte de chagrin, je n'avais que cinq ans. Je n'ai pas pu l'embrasser, je n'avais pas le droit d'approcher de son lit. C'est dur la mort de son père et de sa mère quand on est tout petit. Je voudrais que jamais mon enfant ne connaisse un pareil tourment. C'est dur de grandir dans cette absence, immense. Tu étais garde-chasse et je hais les fusils.

J'aurais voulu que tu sois fier de moi et que tu me portes sur tes épaules fortes. J'aurais voulu pouvoir te raconter quand la maîtresse me battait et qu'elle me donnait à regret un bout de crayon pour mon ardoise. Tu m'aurais défendu.

Tu m'aurais montré sans doute comment mener les chiens de meute au château où tu gardais les bois.

J'aurais pu te présenter ma femme. Elle t'aurait plu. Elle sait parler et puis écrire et nous défendre des injustices. Elle a appris comment lutter.

Si un après existe, je voudrais pouvoir un jour t'y retrouver, quand mon enfant sera un homme et qu'à mon tour, je partirai. Tu me manques toujours, même si je suis devenu père. Et même plus parce que je suis père.

Les photos noir et blanc sont des traces infimes. Elles ne me disent pas le son de ta voix, l'odeur de ta peau, la chaleur de tes mains. Tu seras à jamais ce père de papier que je ne peux qu'imaginer.

Papa, je suis père à présent mais toujours je serai ton garçon.

Je t'embrasse,

Ton fils, André.



*Très chère maman,*

*Tes mains dessinaient, découpaient, coloraient pour les petits dont tu t'occupais au jardin d'enfants puis pour nous les quatre enfants.*

*Tes mains faisaient des guirlandes et des ribambelles de papier.*

*Tes mains brodaient, cousaient et nous tricotaient des pulls extraordinaires*

*Tes mains cuisinaient et nous préparaient de délicieux gâteaux.*

*Tes mains nous câlinaient, nous réconfortaient, nous consolaient et soulageaient nos petits bobos.*

*Tes mains dansaient quand tu parlais.*

*Tes mains tournaient les pages des carnets de chants et des livres d'histoires.*

*Tes mains faisaient chanter les herbes des champs et effeuillaient les marguerites, ramassaient des coquillages et des marrons pour en faire des petits animaux ou des colliers.*

*Tes mains m'écrivaient des cartes postales quand j'étais loin de toi.*

*Tes mains ne parlent plus beaucoup. Elles sont fatiguées aussi de tout le travail que tu faisais dans les autres moments de notre quotidien.*

*Mais je te remercie de m'avoir transmis ce besoin et ce don car ce sont mes mains qui maintenant et grâce à toi parcourent tous les chemins de la création.*

*Ta cocotte bleue*

Pour ma tante Monique,

Je me souviens de nos étés dans la maison familiale  
quand nous étions petits,  
Des bains de mer à l'océan, des jeux dans le jardin

Je me souviens de ton écoute  
à Paris chez ma bonne maman, ta maman, quand j'étais au lycée,  
Je me souviens de nos partages, plus tard, autour de la lecture, de l'écriture,  
Du travail de la terre, de l'aquarelle, du dessin.

Je garderai le souvenir de quelqu'un  
D'une très grande douceur, toujours attentive aux autres.  
Tu m'as transmis le goût des choses simples,  
De la rencontre, des couleurs, de la nature,  
De l'émerveillement...

On devrait dire aux gens qu'on les aime quand ils sont là.  
Je ne t'ai jamais dit ces mots  
mais je les ai posés sur ce papier  
et peut-être que de là où tu es, tu les entendas

Une personne chère ne nous quitte jamais,  
Elle vit au plus profond de notre cœur  
Et pour la revoir, il suffit de fermer les yeux.

Une de tes nièces



Bientôt tu vas me quitter.

Je le sens.

Je le sens.

Pas de conflit entre nous, bien au contraire.

Soudain, la tristesse m'envehit, mais je  
la balaise d'un coup, d'un seul.

Car je veux profiter de ces instants passés  
ensemble, en ce doux printemps.

Aujourd'hui sera un jour gai  
je l'ai décidé ainsi.

Regardons-nous et parlons-nous

Et je vais faire comme si tu étais  
éternelle et que la maladie n'existe pas

Je t'aimerai toujours, maman !

## Père

Toscan! comédiant, Tragédian<sup>o</sup>  
Menteur, Primeur, danseur de  
claquettes, Roi de la castagne,  
dragueur, Pas Macho Pour un sou,  
TOTAL Respect de la Gentle féminine  
T'avais une belle gueule, ça aide.  
UN bémol! ta Valse Hesitation  
entre le cul des bouteilles et le cul  
des filles, lors d'une glissade  
tu t'es mis à boire et je devais  
écouter tes vérités premières  
que tu assenait avec ta Manche gauche  
avec ta Manche droite  
Puis t'es parti avec des Musicos  
Faire le boeuf, chez Le bon Dieu  
Le bon dieu, Toi qui avait bouffe du curé  
Toute ta vie. TON cœur était  
si GRAND, si GRAND qu'on ne pouvait  
se rencontrer et se dire, un jour  
ge t'aime.

à Plus Papa  
ge t'aime

TON FILS

Papa,

J'ai mis 40 ans, mais je t'ai retrouvé. Sans t'avoir cherché.  
Comme un boomerang parti très très loin, aux confins de  
l'univers et qui m'est revenu un matin clair.

Depuis l'adolescence jusqu'à ta fin, nous nous sommes  
chamaillés, contredits, disputés, parfois violemment. Mais sans  
jamais vouloir rompre le lien, ni même y penser.

Tu n'as jamais rien su de ce que j'avais subi, tu étais mort  
depuis quelques années quand j'ai commencé à parler. Comme  
tous les enfants victimes, il m'a fallu des décennies pour  
rompre le silence. Et les 10 premières années de mon enfance,  
je les ai oubliées dans un no man's land.

Refermée sur ma douleur et ma colère, je n'ai rien voulu  
comprendre à ta peine. A ton enfance marquée par la mort de  
ton père, puis après le remariage de ta mère aux coups subis  
par ta mère. Puis ton statut d'orphelin à 15 ans, seul rescapé  
des bombardements sur la Normandie...

Jusqu'à la rencontre avec l'amour de ta vie, ta femme, notre  
mère. Et cet amour immense que vous aviez l'un pour l'autre  
t'a sûrement sauvé. Et m'a probablement sauvée à moi aussi.

Pourtant, centrée sur moi-même, je ne t'ai jamais vraiment  
regardé. Mon nombril et mon chagrin prenaient la première  
place.

Mais hier je suis entrée dans ce magasin et au rayon animalerie, j'ai vu deux perruches, une bleue et une verte, comme celles que tu m'avais offertes quand j'ai quitté la maison, à 19 ans. Charlie et Saba.

Et brusquement, là, après 4 décennies, sous les néons indifférents d'un centre commercial, j'ai revu et reçu tous tes petits cadeaux d'amour maladroits : ces bourrades qui me démontaient l'épaule et que je détestais, alors que c'était ta seule manière de dire à tes filles que tu les aimais. Et puis quand tu as fait rajouter des vitesses à mon vélo, pour que je puisse suivre mon amoureux sur les routes. Puis les fameuses perruches offertes. Puis cette fierté immense quand je suis rentrée à l'Ecole Normale. « Je suis fier de toi ». La plus grande marque d'affection que j'ai reçue de toi. Et qui a fait que pour la 1<sup>ère</sup> fois de ma vie, j'ai été fière de moi aussi. Puis aussi la délicatesse que tu as eue pour prendre ma première fille, minuscule, dans tes bras.

Bien sûr on s'est disputés toute notre vie, sur tout : politique, société, littérature, musique... Et je te trouvais borné quand tu me contredisais alors que tu n'étais que terriblement maladroit.

On me disait que j'avais le même caractère que toi, et ça m'énervait prodigieusement. Pourtant, dès mon plus jeune âge, je n'ai pas voulu voir nos habitudes communes : mes pouces qui caressent incessamment le volant de la voiture quand je conduis, le café glacé à toute heure du jour, et cette aptitude

idiotie à prendre le contrepied de la majorité pour me retrouver à défendre des opinions qui ne sont pas les miennes. L'esprit de contradiction... Notre défaut commun.

Pourtant les quelques rares souvenirs d'enfance qui me sont revenus quand je suis moi-même devenue maman sont liés à toi. Des petits moments de bonheur que le néant avait avalé.

Mais là, deux perruches ont fait basculer bien des certitudes. Si tu étais là, je te dirais que je t'aime. On ne s'est jamais dit des choses comme ça, nous deux.

Alors, papa, je veux juste te dire pardon. Car je sais que je t'ai fait mal souvent. Et te dire merci aussi pour cet amour silencieux, invisible et maladroit que tu m'as donné malgré tout.

Ta fille

# LETTRES D'AMOUR

La Côte Saint-André le 13 octobre 2024

Cher Amour

Tu aurais eu soixante-cinq ans aujourd'hui. Je confie au vent la dernière lettre que Valentine aurait pu t'écrire.

Le 29 juin 2025, ça fera dix ans que tu es mort. J'aimerais fêter cet anniversaire mais dit-on fêter pour célébrer, commémorer une disparition ? J'aimerais que soient lues devant le public de nos amis et de nos familles les treize lettres que Valentine a écrites du mois de février 2022 au mois de juin 2024. Elle s'adresse à Amour. S'il y avait une quatrième de couverture au dos du recueil de ces lettres, on aurait pu lire « Amour et Valentine se marièrent et eurent trois enfants. On peut dire qu'ils vécurent heureux jusqu'à la disparition d'Amour, emporté par un cancer foudroyant en quelques heures à peine. A sa plus grande surprise, Valentine apprend qu'elle hérite de sa ferme. Elle devient donc fermière. Les treize lettres mêlent des souvenirs et ses tribulations avec les administrations et autres institutions. C'est souvent drôle, jamais triste. C'est surtout une belle déclaration d'amour. »

Tu es toujours dans mon cœur, dans le cœur de Valentine

Valentine pour la vie

## Pour ... Toi

Pour les moments de tendresse, paresse,  
caresses.

Pour l'inattendu de la rencontre.

Pour tes bras dans la nuit, j'aimerais  
m'endormir le matin et me réveiller le soir.

Pour ces jours où rien ne va plus et ceux  
où il n'y a rien à dire car c'est simplement bien.

Pour les jours où en une phrase tu peux tout  
gâcher ou au contraire tout transformer.

Pour tes mystères et tes passions, tes silences,  
tes absences et tes secrets.

Pour le oui-mais et les non-si, les  
jamais, le peut-être et pourquoi pas le toujours.

Pour ces je t'aime que tu ne me dis pas et  
ceux que je voudrais te dire.

Pour les cookies, les folies, les lettres et  
les bouquets de roses surprises.

Pour les tête à tête, corps à corps, face à face  
et moi à moi.

Pour les moments où tu fais un pas en arrière  
et ceux où ... tu laisses aller, c'est une valse.

(suite sur la carte →)

Le Diver  
Eto  
Kato  
Beno  
Azer  
Beno

Pour l'amour avec un grand A et tes  
amours avec un B : Bouquins, Brocantes,  
Billard, Bocomerang, BD, Basique! et  
Bien d'autres ...

Pour ... et encore, ce peu ne se dit pas en  
mots, je suis bien avec toi et heureuse  
qu'on fasse ce bout de chemin ensemble.

de ... moi

**Compagnon**

100 Rue de la République - 75001 Paris  
CALLIGRAPHIE LASSAAN METOU - CTN



*Cher Univers,*

*Je confie aux Vents qui l'emporteront cette histoire qui m'habite et me bouscule depuis février... 3 saisons sont passées...Déjà. Une histoire d'amour inachevée et peut-être, pas même née, en dehors de mon fantasme. Elle pourrait commencer comme un conte : Il était une fois une Femme, Il était une fois un Homme....*

*- Tes mots me disaient ton besoin de lien, de paroles et d'écoute ;  
Ton corps, tes mains me disaient ton besoin d'amour et de tendresse.*

*J'ai cru ton corps  
Et j'ai dit encore*

*J'ai cru au lien  
Et j'ai noyé mes yeux dans les tiens*

*De ton cœur j'ai pris soin  
Pour répondre à ton besoin*

*Puis, j'ai compris :*

*De ton chagrin d'amour rompu  
Tu avais juste besoin de t'évader  
Tu avais juste besoin d'être contenu  
De ta peine, il te fallait être détourné*

*J'ai rencontré ton histoire, ton immense chagrin et j'ai choisi en accord avec mon cœur d'être là pour toi dans le secret espoir que mon amour pouvait changer la fin.  
Une naïveté de princesse...qui croit qu'un baiser transforme un Vampire en Prince.  
La Naïveté n'a pas d'âge , n'est-ce pas ?*

*Alors, j'ai bridé mon cœur, je suis sortie de tes bras et je t'ai simplement proposé mon épaule pour être plus douce avec moi-même.  
Et je suis encore là, auprès de toi alors que le renouveau de ton cœur te jette dans les bras d'autres que moi.*

*Je ne regrette rien, car moi aussi :*

*J'avais juste besoin de sentir  
Que mon corps ensommeillé  
Par la grâce de tes désirs,  
Pouvait exulter et s'exalter*

*J'avais juste besoin de sentir  
Que mon cœur endormi  
Par la grâce de tes sourires  
Pouvait être ennobli -*

**MERCI.**

Paris le 24-01-24

à Philippe B.

J'ai retrouvé par hasard ton nom dans un article de presse dans lequel tu parlois de ton dernier livre.

J'ai hésité -- étais-tu bien celui que j'avais connu et aimé il y a vingt-cinq ans? En cherchant ce nom sur Google j'ai eu la confirmation que c'était bien toi, devenu professeur émérite au Collège de France et auteur à succès de best-sellers.

A l'époque mes dix-huit ans de naïveté t'avaient séduit, et je t'avais d'admiration à la lecture de tes lettres - ton charme opérant à travers les mots, étonnée que je puisse t'intéresser. L'engouement des premiers rendez-vous a soufflé des promesses - On arrivait à se retrouver une fois par mois à force de multiples combinaisons, excuses et mensonges. Les retrouvailles étaient fabuleuses et laissaient entrevoir un avenir commun plein de promesses.

Tes froideurs soudaines, tes distances, tes fausses excuses ne m'ont pas blessée mais ~~cette~~ douche froide ont permis d'éteindre le feu des sentiments qui me brûlait.

Il ne me reste que les bons souvenirs et  
et je suis fière d'avoir été forte, sans  
être avilie. Je ne me suis pas laissée  
abattre, finalement je te remercie d'avoir  
malgré toi, permis de me forger un très  
fort caractère.

Tu dois maintenant être un vieux  
beau alors que moi je resplendis!

Je suis peut-être en filigramme dans  
un de tes romans...

Peut-être me reconnais-tu...

D-F

Pour toi

octobre 2024

Homme secret enfoui sous strates muettes  
Je tends filet de mots attrape-vent  
Loin des nuages intellectuels  
Je fuis ta forteresse cadénassée

Homme mystère si mystérieux  
écrasé de silence

Tu  
m'emportais haut  
Quelques heures  
Regard palpite  
Baisers ardents  
Printemps de promesses  
Vertigineux amour  
Caresses éphémères

Cabane accrochée en bordure d'étoiles  
chavire  
Rêve de désir devenu rêve de marbre  
Fissure ciel profane du plaisir  
Frémissement d'ailes au ventre éteint

Je  
jette mes mots révolte contre l'absence  
Aux voiles de la nuit

J'écris  
sur la peau d'un bouleau écorché  
Temps perdu  
Souvenirs  
Toutes larmes en soi  
Sans amour  
Tourmente du coeur

Homme  
Le temps change  
L'oiseau en moi vole  
Du coeur d'un carnet où gisent mes amours  
à la plus haute branche du hêtre

*Cher Marcel*

*Tant de choses ici me font penser à toi · Toi qui a organisé l'espace du jardin et de la maison ... à ta manière ; un peu bourru comme disent ceux qui t'ont bien connu · Et tu sais, dans leur voix on entend encore comme une espèce de tendresse pour cet escogriffe rebelle que tu étais à leurs yeux ·*

*Tu as planté ce cerisier qui pousse au fond du jardin (bon, il colle d'un peu trop près le poirier) mais ce matin là, tu rêvais à demain · Tu as espéré voir un jour tes petits enfants grimper dans l'arbre avec des cris joyeux et détacher les cerises jumelles rouges et sucrées puis les arborer en pendants d'oreilles...*

*Pour la plantation, tu avais la méthode, la méthode Marcel: faire un trou profond avec le mini tracto-pelle, le remplir de bonne terre donnée par le voisin du dessous et poser l'arbre, fièrement attaché au tuteur · Puis, les mains sur les hanches tu a dit « C'est sa place · Avec toute cette eau du fossé et un bon soleil matinal, dans trois ans on le verra rouge de fruits · Il faudra juste surveiller les merles et les chenapans du voisinage »*

*Il aurait aussi fallu surveiller la vie...pour que la tienne ne se sauve pas aussi vite · Un bête accident de cœur... Ne t'inquiètes pas je ramasse les cerises et je partage aussi avec les merles ·*

*J'ai d'ailleurs quelques fois le drôle d'impression qu'un de ces oiseaux noirs m'est familier et me regarde à la dérobée ??*

*Affectueuses pensées*

*V · la nouvelle habitante de ta maison*

St. Martin 30 septembre 2024.

Cher amour,

J'aurais voulu t'écrire sur une feuille de papier de riz, mais je n'avais pas d'encre de Chine.

J'aurais voulu remplir toutes les pages de mon cahier à grands carreaux, user la mine jusqu'à la dernière ligne et couvrir les marges d'énigmes et de grilbouillis pour toi, pour te dire... mais la mine a cédé à la page dix alors que je te parlais des chants d'amour des colibris.

J'aurais voulu dans un angle de la page suivante, faire un dessin en flou en écrasant les bris de la mine de graphite, là sous mon pouce, j'aurais tracé une esquisse de mon visage et le tien en ombres chinoises, illustrer à la hâte nos cœurs, mais j'étais assis dans l'herbe printanière et les débris de mine se sont perdus entre deux pissenlits.

J'aurais pu emprunter au pollen un peu de sa poussière pour te parler des horizons où seul mon esprit se hasarde, mais le vent espiègle me l'a volée.

J'aurais voulu cueillir un rameau sec du fusain qui poussait au bord du chemin et le voir noircir sous la braise, pour t'écrire en lettres noires et grises le silence ouaté qui enserre la fin de ce jour mais je n'avais ni brandon ni silex pour appeler le feu.

J'aurais voulu couvrir la page trente-quatre de mots d'un autre langage et de savants pictogrammes pareils à ceux, tu te souviens, quand nous jouions dans le jardin à échafauder notre alphabet, sans nous soucier du temps indécis ni de l'heure au cadran alors que l'existence semblait ne nous appartenir que pour un faible instant.

Ce jour là j'aurais voulu pleurer mais je sentais mon cœur plus aride que le désert.

Toby,

le 8 octobre 2024,  
à Chambéry

Cher Karl,

Tu ne me connais pas, et moi non plus, je ne te connais pas. Je sais que tu es un homme bien, qui ne viole pas, qui n'a pas violé, qui ne lâche pas sa partenaire, qui n'abandonne pas son amour, qui ne souhaite la mort de personne. Je sais que tu existes, quelque part, mais aujourd'hui, je ne te vois nulle part. Tout est noir autour de moi, les hommes de confiance ont disparu, ne restent que des femmes seules, qui dansent, chantent, dessinent, vivent, et perdent.

Cher Karl, où es-tu ? des hommes de confiance comme toi se cachent, et j'ai tellement besoin d'en avoir un à mes côtés, pour danser, chanter, dessiner, vivre, et perdument et

tendrement, pour rire en buvant des bières (parce que je n'aime pas le vin, mais toi tu pourras boire du vin bien sûr), pour marcher ensemble sur les chemins verts tendre que nous offre la nature.

( Nous pourrions désobéir, résister, inventer, construire, se précipiter, être ensemble, ou chacun de son côté, en sachant l'autre heureux -

Cher Karl, viens me voir, pas seulement dans mes rêves, mais dans ma réalité de femme d'aujourd'hui.

Cher Karl, je t'aime ♥

Thérèse

A ---  
L ---

Stève 19

En que te tiens-tu. j'espère que tu pourras lire cette dernière lettre

Des lettres, nous en avons échangées beaucoup, lorsque nous étions dans l'un de l'autre, pendant nos séjours en Afrique

Je t'embrasse, j'attends de te voir, et un jour, celle-ci arrivera chargée de nouvelles et de mots d'amour, j'espère

J'attendrai la réponse à cette dernière lettre, aussi longtemps qu'il le faudra, ne l'oublie pas, ne se oublie pas

Tu es partie si bien, et pour un si long voyage. J'en fais beaucoup de voyages sans toi, je suis toujours en route. Et toi, quand reviens-tu? Je fais le signe de temps à autre!

Cette fois, tu es partie, seule, sans moi. Je me souviendrai toujours de tous les voyages que nous avons fait ensemble et du long chemin que nous avons parcouru pendant plus de quarante ans,

Je n'ai pas vu passer ces dernières années, c'est étrange comme le temps a passé

Pourquoi jeda que tu es fini? J'aurais voulu pas se continuer de vivre ensemble quelques années de plus, et ainsi voir grandir mes enfants et petits enfants?

Quel vain. Je devrais savoir si tu es vraiment pas?

Je ne peux pas vivre sans toi, je t'embrasse, sois sage

Je t'embrasse de tout cœur, dans chaque coin de la maison, dans le jardin, en montagne, où nous allons si souvent, et chez les enfants lorsque nous leur rendons visite

Et toi, pendant les voyages, tu dois être vide

Tu as oublié en partant de prendre des objets personnels, tes livres, ton parfum, tes livres, et le tricot bleu que tu as aimé faire A ---

Tu oublies de prendre un petit manteau là où tu es allé, ainsi que tes affaires de toilette.

Tu es fatigé mais au fond t'en, j'ai l'impression que ton cœur est  
encore là. Et le constant amour et amour et je pleure.

Ton visage est apaisé, tu es légèrement soulagé.

Tu es tellement transporté ces derniers jours à l'hôpital. Maintenant,  
c'est fini, tu ne souffres plus.

Tu aimes la vie, mais la maladie a été la plus forte, elle t'a  
emporté. Tu as combattu le mal du cœur, beaucoup de force, beaucoup  
de détermination et de dignité. Tu as fait une fois de plus l'admiration  
de toute la famille et de tous les amis.

Et jusqu'à ces derniers jours, tu t'es battu même lorsque nous avons  
sur ton lit de mort, il y a quelques semaines, que des médecins ne pouvaient  
plus rien pour toi. Et alors, par toi, tu es resté digne.

Tu aimes la vie, tu aimes ta famille, nos enfants, petits-enfants.

Tu vas beaucoup nous manquer.

Et te souviens, au moment de t'en aller, un bon voyage dans l'au-delà.

Et ne t'oublie pas bon soir, nous n'oublie pas de nous  
revoir. Et attends ta réponse.

Ton ami qui t'aime tant



Karl,

Tu arriveras par le train de 19.02, en gare de Lyon Part Dieu. Tu prendras le métro, ligne A., celui à côté de le « Brioche Dorée », sur le parvis.

Tu descendras place Bellecour et tu longeras la rue saint Isidore, celle où tu avais trouvé la « librairie de l'Imaginaire ». Tu traverseras le Pont saint Jean ( tu sais celui que l'on a repeint récemment ) tu pourras profiter de la lumière tombante sur la Saône et de toute la perspective de la ville. Si tu as le temps, tu n'oublieras pas de ramener un litre de lait . Tu en prends toujours avec ton café non ? Tu trouveras une épicerie ouverte sur la rive gauche, à l'angle de la place de l'hôtel de ville.

Une fois sur la place, tu as deux options. Soit, tu remontes par le jardin du monastère. Tu te souviens ? Quand on était jeunes, après le lycée, derrière le camélia, entre deux rangées de rosiers blancs, tu passais ton bras sur mon épaule et dans le creux de mon oreille, tu chuchotais « ich liebe dich » Tu as pour 15 mn de marche. A la sortie du jardin, tu verras la grande cathédrale de la Fourvière. Tu m'attendras là, sous le grand tilleul.

Je viendrai vers toi et tu me prendras dans tes bras.

Ton amie de toujours

## Lettre d'amour à Lorient

Lorient aux atmosphères changeantes / Dans la même journée  
souvent / Marée haute / Marée basse / Marée haute / Lorient  
aux fortes odeurs d'iode, de poisson / Ton port de pêche irradie  
la ville / Lorient aux goélands fous, avides, criards / Le vent  
d'ouest te fait tanguer / Il va pleuvoir sans doute / Lorient sous  
la bruine / Où des éclaboussures de soleil couchant réchauffent  
ton gris bétonné / Lorient meurtrie, carbonisée, détruite /  
Toujours en reconstruction / Toujours vulnérable en ta façade  
océane / Lorient de l'infini / Tout en haut de la tour de la  
découverte / Espérer que le phare de l'île de Groix s'allume /  
Lorient de la Compagnie des Indes Orientales / Ton nom  
comme un oxymore / La chatoyance des étoffes, la délicatesse  
des poteries masque la souillure de ton passé esclavagiste / An  
Orient / Tu tiens ton nom de ce bateau jamais revenu / Lorient  
je t'arpente, violente ton sol, te hume / Lorient ma bro / Ville des  
nations celtes / Où toutes les langues s'entremêlent pendant le  
festival / Moment attendu du triomphe des sonneurs / Où mille  
bombardes et binious résonnent profond dans ma poitrine /  
Lorient avenue de la Perrière / Où tes bars ininterrompus se  
succèdent / Odeurs de krampouez, de chistr / Ta rue du bout du  
monde / Penn ar bed / Quartier en perpétuelle démolition  
investi par les tagueurs / Plus loin l'embarcadère pour Port-  
Louis / La citadelle vigie de ta rade / Que ceux qui te disent  
moche reprennent leur route / Kenavo / Lorient de mes  
ancêtres marins pêcheurs / Je t'ai choisie sans y être née / Je  
suis en manque de toi dès que je m'éloigne / Lorient je t'ai  
dans la peau /

---

Cher William,

Je t'ai croisé au coin de la rue hier, et sans crier gare, tous nos souvenirs communs me sont revenus au visage. Je dois avouer que j'avais presque oublié ton existence ; il faut croire que le cerveau choisi soigneusement les informations qu'il souhaite garder. J'aurais voulu te courir après pour te parler mais n'en n'ai pas eu le courage. Et puis, après tout, m'aurais-tu reconnu ? Et si oui, n'aurait-ce pas été trop violent pour toi que de me revoir comme ça, subitement, sans t'y être préparé ? Ou au contraire, cela t'aurait-il soulagé d'entendre ce que j'ai à te dire ? Je n'en sais trop rien. J'ai préféré garder un temps de réflexion, et j'ai décidé finalement de t'écrire une lettre. Tu auras le choix de la lire entièrement ou non, d'une traite ou avec des pauses, de la garder ou de t'en débarrasser. Je m'impose moins par l'écriture, et c'est vrai que de mon côté, c'est aussi plus facile de t'écrire que d'affronter ton regard.

Depuis la primaire jusqu'à la fin du collège, nous étions soit dans les mêmes classes, soit dans le même établissement. Nous prenions toujours le même bus pour rentrer chez nous car nous habitions la même ville. Je me souviens que tu étais un garçon différent des autres, nous ne comprenions pas toujours ta façon de réfléchir, de penser, d'agir, de vivre. Tu semblais dans ton monde et quand tu essayais de rentrer en contact avec nous, c'était toujours de manière à ce qu'on te regarde mais pas toujours pour les bonnes choses. Nous étions troublés par certains comportements que tu pouvais avoir, mais j'imagine que tous s'expliquaient. Alors la classe se moquait de toi, parfois te tapait lorsque tu embêtas les filles, nous nous moquions de ton physique autant que de ta psyché. Personne ne voulait traîner avec toi, manger avec toi, partager un exposé avec toi. Tu étais seul, avec un ami je crois. Dans le bus, ça repartait de plus belle, tu étais tout au fond du bus, sur la grande banquette, et nous passions notre temps à t'empoisonner l'existence jusqu'à ce que chacun d'entre nous descende du bus, car tu habitais au dernier arrêt. Que pouvais-tu te dire lorsqu'enfin le dernier d'entre nous était descendu et que tu te retrouvais seul dans ce bus jusqu'à chez toi ? J'aimerais le savoir.

A ce moment-là, je n'étais pas fière de moi, de te faire subir des moqueries au même titre que les autres. Mais j'avais l'impression que je ne pouvais pas faire autrement, c'était mon seul moyen de m'intégrer un minimum aux autres collégiens, qui m'impressionnaient. Je craignais toujours d'être exclue, mal aimée, moquée à mon tour si j'étais moi-même. Cela me poussait à faire le caméléon parfois pour tenter une intégration discrète. Et quand je participais à ces moqueries, cela fonctionnait. On me trouvait cool, j'inhibais mon côté justicier et je redevais un peu comme les autres.

Aujourd'hui, avec du recul, j'ai beaucoup de remords vis-à-vis de ce que j'ai pu te faire ou te dire. J'ai pris conscience de la signification et de la gravité du harcèlement scolaire et je me demande comment as-tu fait pour supporter tout cela ? Avais-tu quelqu'un pour t'accompagner, t'aider, te soutenir ? As-tu réussi à en sortir ou est-ce qu'aujourd'hui, le harcèlement te poursuit toujours ? Quel impact cela a-t-il pu avoir sur ton quotidien, ces dernières années ?

Ce sont des questions que je me pose aujourd'hui et auxquelles je n'aurai probablement jamais de réponses de ta part. Je voulais simplement, par cette courte lettre, te demander pardon pour tout le mal que j'ai pu te faire, pour la détresse que j'ai pu te faire ressentir au cours de ces rudes années, où les élèves se dévorent entre eux comme des cannibales prêts à tout pour sauver leur propre existence, j'ai tenté de sauver la mienne.

## Art-cèlement

Chère Cindy,

Je t'ai croisé au coin de la rue hier, et sans crier gare, tous nos souvenirs communs me sont revenus au visage. Je dois avouer que je n'avais jamais oublié ton existence ; au contraire, il faut croire que le cerveau choisi soigneusement les informations qu'il désire conserver pour hanter notre esprit, j'aurai voulu te courir après pour te parler mais n'en n'ai pas eu le courage. Et puis, après tout, m'aurais-tu reconnu ? Et si oui, n'aurait-ce pas été trop violent pour toi que de me revoir comme ça, subitement, sans t'y être préparée ? Ou au contraire, cela t'aurait-il soulagée d'entendre ce que j'ai à te dire ? Portes-tu encore le poids de ce que tu m'as fait subir ? Aurais-tu besoin de t'en alléger le cœur et l'esprit ? Je n'en sais trop rien. J'ai préféré garder un temps de réflexion, et j'ai finalement décidé de t'écrire une lettre. Tu auras le choix de la lire entièrement, ou non, d'une traite ou avec des pauses, de la garder ou de t'en débarrasser. Je m'impose moins par l'écriture, et c'est vrai que de mon côté, c'est aussi plus facile de t'écrire que d'affronter, une nouvelle fois, ce regard qui est le tien et que je ne connais que trop bien.

De la sixième à la fin de la troisième, nous étions soit dans les mêmes classes, soit dans le même établissement. Tu avais des dizaines d'amis, tous plus grands que toi de plusieurs années. Je comptais les miens sur les doigts de la main, tous plus grands que moi puisque j'avais un an d'avance (cela nous faisait au moins un point commun). Je me souviens m'être toujours sentie différente par une maturité précoce sur les choses de la vie ; les élèves de mon âge ne comprenaient pas toujours ma façon de réfléchir, de penser, d'agir, de vivre. Mais jamais, jusqu'alors, la différence avait été en lien avec mes capacités physiques ni même vestimentaires. Tu es la première à avoir insisté sur ces points : j'étais la maigre, qui, quand elle tenait ses livres, avalait les bras qui pouvaient se casser / le squelette qui, tu le pensais, n'était soit disant pas capable d'avaler une chips / le fil de fer, Fifi brin d'acier, le cadavre à la peau trop blanche, aux cernes trop prononcées / celle qui était sans cesse prise au niveau des bronches / l'Intello aux pantalons de velours et aux maillots de corps « dans l'froc » (enfin ça, c'était jusqu'à ce que mettre un débardeur dans son jean devienne à la mode, et tu as été la première à t'en accoutumer) / l'anorexique peut-être ? Pour toi, je devais forcément avoir un problème pour être aussi rechitque.

Tu étais mon opposé : plutôt petite, en surpoids, toujours bien habillée, maquillée, apprêtée. Entourée par ton petit ami à qui jamais personne n'osait aller chercher des noises, au risque qu'il tape des poings en montrant les crocs. Tu n'étais pas une fille bête mais loin d'être très douée en classe. Le leader de ta bande de copines qui te suivait partout où tu décidais d'aller. Au fil des mois et des années, les autres se sont liés à toi, comprenant la puissance de ton « pouvoir » ; il valait mieux être de ton côté que du mien si l'ont voulait être tranquille. Les brimades, bousculades n'ont fait que s'accroître sans plus personne pour prendre ma défense. Je sais aujourd'hui, que je suis également responsable du pouvoir et de l'ascendant que je t'ai laissé prendre sur moi. J'aurai pu mettre des barrières, m'affirmer comme je le ferai aujourd'hui. Simplement à l'époque, je n'avais pas ces armes-là, je n'en connaissais pas l'existence, personne ne m'avait appris à les utiliser au mieux pour ne pas me laisser faire. Et surtout, pendant des années, je n'ai pas pu imaginer un seul instant ce que tu pouvais ressentir de ton côté. Étais-tu heureuse ? Bien dans ta peau, dans ton corps, dans ta tête ? Était-ce de la jalousie, de l'envie ? Un besoin de t'intégrer aux autres, qui peut-être, t'avaient fait souffrir avant ? Comme une sorte de carapace protectrice ? Te rendais-tu vraiment compte de l'impact de tes mots, de tes gestes, sur mon équilibre de vie ?

Aujourd'hui, avec du recul, je crois que nous ne sommes pas si différentes, je pense même que nous avons des valeurs très semblables : en effet, tu exerces le même métier que moi. Nous sommes infirmières et toutes les deux très attirées par les soins pédiatriques. Tu vois, finalement, en mettant les égos de côtés, on peut percevoir des ressemblances dans nos âmes et je trouve cela dommage que tout ait été si violemment gâché à l'époque. J'ai beaucoup souffert de tout cela et aujourd'hui, depuis quelques mois, ce n'est enfin plus le cas, je peux le dire. Je me cachais derrière des mécanismes de défenses qui parfois, me bouffait l'existence à moi autant qu'à mes proches. J'étais colérique, anxieuse, ma confiance et mon estime de moi volaient au ras des pâquerettes et je souffrais de dépendance affective. Oui, dès qu'on me donnait un peu d'amour ou d'affection, j'avais l'impression que cette personne était le Messi sur Terre, et je m'attachais à elle de manière excessive, presque étouffante parfois. Il n'y avait aucun équilibre émotionnel en moi, et il m'a fallu de longues années pour le trouver. Je suis fière de moi aujourd'hui, d'y être si brillamment arrivée.

Souvent, je me demande comment j'ai pu supporter tout cela. Mais toi, comment as-tu pu le supporter ? Comment as-tu pu grandir dans cet état d'esprit qui devait te détruire autant que moi ? Quel regard portais-tu sur toi en prenant conscience, avec la maturité, de ce que tu avais pu me faire quelques années auparavant ? Avais-tu quelqu'un à qui te confier ? As-tu réussi à en sortir ou est-ce qu'aujourd'hui, le harcèlement te poursuit toujours ? Quel impact cela a-t-il pu avoir sur ton quotidien, ces dernières années ?

Ce sont des questions que je me pose aujourd'hui et auxquelles je n'aurai probablement jamais de réponses de ta part. Je voulais simplement, par cette courte lettre, te dire que je te pardonne pour tout le mal que tu as pu me faire, plus ou moins consciemment, pour la détresse que tu as pu me faire ressentir au cours de ces rudes années, où les élèves se dévorent entre eux comme des cannibales prêts à tout pour sauver leur propre existence. J'ai finalement réussi à sauver la mienne. Et toi ?

chère ---

Depuis que tu es partie, je te cherche partout dans cette grande maison. Souvent, elle paraît tellement vide. J'aurais toujours le travers d'un oreiller ou dans une autre. Tu n'es pas là. Lorsque je mange, ta chaise reste vide. Il m'arrive encore lorsque je suis préparé la table que je parle haut à voix, ton rire et de courtes. Je mange alors en silence, un silence pesant.

Tous les objets que tu utilises quelbien souvent sont restés à leur place. Là où tu les as laissés.

Dans l'entrée de la maison, les vêtements chauds et imperméables sont accrochés aux portes-manteaux. Il y a même quelques foulards, gants posés sur la petite étagère. Le petit sac à dents noir est toujours là, sur le bord du lit aussi à un porte-manteau. Deux bâtons de bois de sapin sont suspendus. Toutes les chaussures sont là, soigneusement alignées sur les étagères. Il y en a beaucoup, les petites chaussures d'été, celles que nous appelions pata-pata, les chaussures fermées et les plus chics, pour l'hiver. Sans compter les chaussures de ski, les chaussures de randonnée montagne, et de haute montagne.

Tu n'as qu'à venir, les petites succées, les langes à vélo, tout cela est resté en place.

Dans la chambre, ta chambre (qui est devenue mieux depuis quelques temps), la table de chambre est restée elle aussi à son poste habituel. Sont accrochés également un miroir et un pull de laine. Le dernier livre que tu as lu, sur la table de nuit avec un marque-page et la page 142. Tous les livres de ta petite bibliothèque sont encore là.

Quelques bijoux sont étalés sur le petit meuble au-dessus de la commode d'un petit miroir. Certains sont accrochés si de petits bijoux, d'autres se trouvent dans des tiroirs, sur le meuble au-dessus d'un tiroir de tiroirs.

Enfin, il y a également quelques bouteilles de parfum, toutes aussi belles les unes que les autres, avec des flacons originaux.

Il y a de grandes ampoules, beaucoup de linges dispersés sur des étagères. Des foulards, chemises, pantalons, shorts. Des serviettes de bain, des gants, la lingerie et les chaussettes. Enfin, dans le grand tiroir du bas, des gants de laine et des aiguilles à tricoter, beaucoup de laine, beaucoup d'aiguilles. Tu n'as fait que des tricotés pour les uns et pour les autres, des tricots. J'ai toujours le pull que tu m'as tricoté des jours avant d'aller en Afrique. Il est en laine et est simple et à l'usage. J'aime bien le regarder tricoter. Je trouvais cela très compliqué lorsqu'il y avait plusieurs couleurs ou des torsades.

Depuis la sa salle de bain, rien a change. Tout est en place, ta  
salle de bain blanche, la grande serviette verte, ta brosse à dents, le  
dentifrice, les différents savons, produit de beauté tout est là, fixe.

Ton ville, tes robes plutôt n'ont pas change avec moi plus.  
de plus beau dans l'atelier, l'autre pour elle ou ville, dans l'habit, elle  
l'a prouvé la jeunesse, les souvenirs sont légèrement décolorés. Les  
araignées ont traversé de temps, surtout entre les rayons de livres.

Dans la pièce qui t'était réservée, le bureau, ton bureau,  
je n'ai touché à rien. Les crayons et les stylos sont toujours dans  
un petit pot en métal rempli par un des enfants. Différents souvenirs sont  
là dans une petite boîte. Sur les murs, les photos de Louis ou Cécile, et  
également la photo d'Alice toute petite, et des photos également des  
trois enfants. Il y a toujours le miroir mural avec le cadre que j'ai  
acheté lorsque nous habitions sur du chemin et là à la Ecole Rousseau.  
Nous étions jeunes à l'époque. Toujours dans le bureau, l'habituellement  
démuniqué venant du Rwanda, et le magnifique tableau de Pierre-  
Julien, tableau que nous avons beaucoup apprécié à Montigny en  
Suisse à la fondation Pierre Granada.

Toujours dans ta pièce, l'arrivée de ma grand-mère avec la  
chaise et les serviettes de bain soigneusement rangées. Depuis la fin  
de cette arrivée, les choses sont différentes. Certaines d'entre elles sont de  
toute beauté. Je me souviens lorsque tu les portais.

Au grenier, tes choses sont là avec les miennes, ils attendent de profiter  
lors de l'hiver dernier, tu ne les a pas utilisés, trop fatigués, trop malade.  
Dans ce grenier, il y a également, des vêtements, froc, chaussures et boîtes  
de vin feuilleté. C'est de la jeunesse, toutes ces choses en montagne. Je  
me souviens surtout de la jeunesse de haute montagne ou nous avons  
terminé le Mt Blanc. Aucune belle course. C'était l'année où tu as  
eu cinquante ans. Nous avions la grande fête.

Comme je t'ai déjà écrit, dans cette maison, je te cherche surtout  
je te cherche surtout dans ta chambre, dans ton lit. C'est la belle  
époque lorsque nous nous y retrouvions. J'en reviens du mal  
d'imaginer que cela est terminé. Je fais à l'ingénieur pour que  
tu sois plus serein.

Je t'en prie, ne me laisse pas seul  
Révision, je t'attends



## Cher Émile

Émile, notre maison a toujours habité un amour véritable ...40 ans . Te rends tu compte ...40 années. Je me souviens encore du jour où tu as demandé ma main ce soir du 14 juillet 1984. Nous avons dansé sous un ciel étoilé. Nos corps rapprochés, l'odeur de ton parfum musqué qui venait m'enivrer et me donner le vertige. Les quelques verre de vin blanc avaient ajouté ce soir là un léger tourbillon. J'avais eu idée ce soir de juillet de mettre une robe fleurie à volants. Tu est arrivé et c'est ton élégance qui est venue me troubler tout comme ton regard bleu azur si doux .

J avais 20ans et toi 22ans . Je ne connaissais encore rien à l'amour et tu as été mon premier amour

40 années , le mariage , ce petit studio à Chalons sous les toits. Notre fougue amoureuse, nos corps qui s'étreignaient et s'apprivoisaient. Nos échappées improvisées le temps d'un week-end, tout était déjà écrit. Il y a eu trois ans plus tard la naissance des jumeaux Élise et Julien, des petits soleils qui sont venus nous combler.

Mes amis proches enviaient notre bonheur. Il y avait entre nous comme une alchimie. Nous partagions les mêmes envies, les mêmes élans et toujours avec cette grande simplicité. Notre vision du monde nous était commune. Nous brûlions de désir l'un vis à vis de l'autre et comme de jeunes amants, nous redécouvriions à chaque instant le rapproché de nos corps et de nos peaux. Notre fougue amoureuse ne nous avait pas quitté.

Émile, non, notre fougue amoureuse ne nous avait pas quitté jusqu'à ce grand chamboulement, il y a 10 ans. Comment pourrais je qualifier ce grand retournement, ce qui m'a fait chavirer

Tu sais Émile, combien j'étais engagée avec ce groupe de femmes que j'accueillais à la maison de femmes.

Je te faisais part de ces rencontres et de combien ces femmes me touchaient à chaque entrevue . Leur force, leur courage, leur détermination m'impressionnaient.

Marielle , te souviens tu de cette jeune femme qui venait de quitter son mari. Il lui a fallu beaucoup de courage pour franchir le pas et dire non à la violence qu'elle subissait au quotidien .

Marielle fut un grand chamboulement dans ma vie . Elle n'était pas devenue au fil des jours une simple femme que j'accompagnais. Une intimité s'est vite glissée entre nous. Nous n'avions plus besoin de mots pour nous comprendre.

Émile , je ne peux plus garder ce secret .Marielle est devenue mon amante .

Nous nous échappions en cachette, prétextant des rencontres entre femmes, un appartement à visiter pour certaines, les temps avec l'avocate, puis des après midi volées. Tout était tellement simple et fort entre nous .

Émile, je suis consciente de la violence de cette révélation et ce qu'elle va provoquer en toi. Mes sentiments pour toi, toute la tendresse que je ressens. ce désir qui m'anime toujours demeurent et je suis crois moi très sincère. Je vis depuis 10ans avec le mélange de deux désirs.

Je ne peux renoncer à ton amour tout comme je ne peux renoncer à l'amour que je ressens pour Marielle .  
J'ai gardé ce terrible secret, cette liaison pendant 10 ans. Puis je à ce jour la nommer liaison dangereuse? J'ai conscience de l'ouragan qui va pour toi se déchaîner, cet effroyable sentiment de trahison .  
Combien de fois ai je eu envie de te parler mais les mots de mon cœur sont restés à la porte.  
Je suis là dans notre petite bibliothèque. Celle ci est aussi un refuge pour toi, pour écrire .Ta journée épuisante de travail te conduit régulièrement à glisser très vite dans le sommeil .  
Je suis là, comme une prisonnière, se cognant au mur pour chercher l'issue, une femme fuyant la nuit, une femme qui ne peut plus garder cette épine dans le cœur  
Et il y a cette explosion qui va maintenant enflammer le tien .  
Là, dans cette traversée de la nuit si pesante, je t'écris. A travers les persiennes, l'aube ne tardera pas à apparaître, une lumière comme en suspens. Et il y aura cette lettre, ces mots tranchants qui viendront créer une blessure béante.  
Je pars quelques jours rejoindre nos enfants et avec eux , je percerai ce secret qui m'enveloppe depuis si longtemps .Tout est est devenu si urgent .  
Émile, j'ai si peur de vous perdre et je sais qu'il nous faudra du temps .J'aimerais te dire pardon et je sais que le mot est encore faible

Je vous aime

Agathe

Elle était à l'accordéon et au chant  
Je l'accompagnais à la guitare  
et dans la vie aussi

Nous répétions souvent  
la musique trad m'animait  
et sa présence aussi

Nous écumions les balétiés  
en danseurs en musiciens  
mon cœur était en joie

Avec les scottishs les mazurkas  
jusqu'à l'heure avancée de la nuit  
j'étais au ciel en la tenant dans mes bras

Mais aujourd'hui c'est une autre musique  
le glas de la séparation a sonné  
Fi de ma complicité et de mon être  
mon cœur n'est plus de la fête

Mes pas de danse enjoués  
ont cédé la place à la marche  
et ma guitare ne sonne plus que pour moi  
de tristes mélodies

Et ce qui ravive  
ma profonde tristesse  
et mon immense souffrance  
à la limite du supportable

C'est qu'elle soit retournée jouer  
avec son ancien groupe qui (je la cite)  
ne l'écoutait pas dans ses choix musicaux  
l'étouffait dans son jeu  
et ne respectait pas sa personnalité

En somme tout l'inverse de moi  
avec qui (je la cite à nouveau)  
elle s'était enfin épanouie à l'accordéon et au chant

Je m'en veux d'avoir cru en elle  
à la joie de vivre ensemble  
jusqu'à la mort et au-delà

Je savais pourtant que rien ne dure  
ni les mots et les actes d'amour  
ni les baisers ni le désir  
ni la douce musique du cœur

Il me reste de longues attentes  
à tout réapprendre à tout éprouver  
et mes seuls pas pour mener la danse

Saint-Jacques des Blats

Novembre 1965

Cher Orlan,

Depuis deux jours et un peu de mes nuits je suis avec moi-même à la conversion en cas noir, songeant de la longue route des quatre derniers années. Je prends la mesure de l'impression que tu es pour moi la pose ma vie dans les bâtiments aux autres bases de mon cœur avec votre connaissance, votre simplicité et beaucoup de leur solisme, même pour ce qui me concerne.

Pourquoi je t'écris et te donne à lire ce qui est ? (Noter maintenant de basculer et le lieu qui s'est tenu pendant 9 ans en dehors de date en date de votre première rencontre àujourd'hui (textes envoyés dans une autre enveloppe, si j'y arrive.) Qui besoin de partager tout ça avec toi pour te dire mon vécu, pour te dire la place que tu m'occupes. C'est écrit en feu et à mesure des jours et des nuits et fidèle à l'état de mes émotions du moment.

J'ai la chose ces derniers années, d'être amoureux en pour la vie des dernières. Comme ça sort après un peu la chose d'être avec les rencontres qui s'abâtissent plus. Cette manière de dire est toujours intense et unique et j'ai envie d'y croire à chaque fois. Je lui en avec toi tellement plus qu'ailleurs. De toi être et malgré ce dire hier comme tu es été dans l'océan et j'ai senti ta présence.

et ta simplicité dans votre relation. J'ai beaucoup aimé et cela a certainement alimenté, comme on charge de charbon le foyer d'une locomotive, mon être incarné. Je le ressens toujours et j'aime infiniment cet état.

J'aime beaucoup votre être avec toi. Celine à deux, c'est aussi une façon de vivre de l'amour tu le sais l'expérience. Celine.

Tu ne es dit que tu ne pouvais pas en offrir ce que j'attendais. Je l'ai entendu et il a fallu du temps, longtemps pour passer le digeste, l'accepter et le transformer en lumière. Je t'ai offert en toute loi de votre dernière rencontre au monde. Et cette œuvre d'écriture, c'est pour moi jusqu'à récemment. Cette parole de Dieu a eu besoin de temps pour résonner. J'ai cru être revenu au sol, colonne de votre rencontre, de cette manière particulière et j'en suis sûr, je laisse partir ce qui n'est pas partageable. L'amour partage, et guide la route. Belle rencontre, belle promesse et bons moments. Merci Celine.

Voilà, j'aurais voulu de faire ce geste symbolique et de sa formule magique. - C'est dit je suis libre, je suis libre de ce Dieu, pas agité, celui qui m'attirent à coup sûr la relation que j'ai moi-même gardée avec toi, celle authentique, amicale et respectueuse. - J'espère que ce message, a en soi pas certains aspects. Le temps juge. Merci l'être qui tu es, Celine, et au plaisir de te revoir.

Je t'embrasse en racine, en lignes, en images et ombres incertaines, indélébiles.

Gendreau

"Si j'ai écrit de seconde main, c'est que moi, moi, Celine. Dans la forme de cet être, je ne suis pas certain d'être en qui est de moi, une vie qui se me réapparaît pas de manière dans les heures et j'ai touché avec toi le sillon de la mortelle. Je me suis toi et tu a un amour, Celine, moi, en moi."

Mon amour,

Je t'imagines, tournant et retournant cette lettre entre tes doigts, étonné, agacé, peut-être inquiet.

Peut-être t'interroges-tu sur les raisons pour lesquelles je t'écris aujourd'hui, alors que nous vivons ensemble depuis tant et tant d'années, depuis la nuit des temps...

Peut-être t'interroges-tu, ou peut-être pas, tant il est vrai que tu vis bardé de certitudes.

Notre chemin commun est long et douloureux. Pourtant, notre histoire d'amour mérite tellement mieux que ce que nous lui offrons.

Toi qui, dès le début du début de notre histoire, a voulu me faire porter la faute et la culpabilité, toi qui, à travers les millénaires, les océans, les peuples, les religions et les cultures, ne m'a jamais comprise, parce que jamais écoutée vraiment, toi qui a fait de moi ton objet, ta muse, ton esclave, ta putain, ton étoile, ta chienne ou la déesse... écoute-moi.

Je sais, je suis coupable aussi. Coupable d'avoir accepté d'être coupable dès le début, coupable d'avoir accepté d'être faible, et surtout de t'avoir laissé installer les barreaux de ma prison dans ma propre tête. Je sais, j'ai été lâche, par peur, par renoncement, par confort ou par amour, je me suis laissée enfermer dans ce rôle de femme-enfant, de femme-fragile, de femme-sédution, de femme-objet. Quand l'une d'entre nous relevait la tête, je criais avec toi, hurlais avec les loups, parce que l'éclat d'une femme libre me rendait mon propre avilissement encore plus insupportable.

J'avais peur de moi. J'avais peur de toi.

Et toi, tu avais encore plus peur.

Pour moi, tu as inventé les corsets, les harems, les eunuques, les ceintures de chasteté, les couvents, les talons-aiguilles, les tchadors, les bordels, tout ce qui pouvait m'étiqueter, me classer, me déguiser, comme si je n'étais pas infiniment semblable et différente.

Mais en m'enfermant dans la prison de mon propre corps, tu te punissais toi-même, te privais de moi, et moi de toi.

Depuis ton premier mammouth jusqu'à ton dernier portable, nous avons en vain tenté d'inventer une relation vraie. Mais le poids de mes mères à l'infini passé est si lourd à porter...

Mais la leçon de tes pères à travers les millénaires est si dure à renier...

Regarde-moi. Que mes yeux soient d'eau claire ou couleur de ténèbres, si tu regardes bien, tu m'y verras. Debout. Que mes mots soient la source ou la flaque

stagnante, si tu écoutes bien, tu les entendras tous. Que mes idées soient claires ou en méandres obscurs, si tu le veux vraiment, tu les comprendras toutes.

Regarde-moi. Pose ta main complice sur mes rondeurs ou mes angles saillants. Détaille tout mon corps sans le juger jamais. Caresse mon visage. Que tes doigts soient scanner et tu me verras enfin : vraie, libre, telle que je sais que je suis quelque part en moi.

Moi, je ne baisserai plus les yeux, je ne croiserai plus même, ton regard, mais je m'y fondrai en une osmose sereine et encore à ce jour, inimaginable, pour réinventer enfin l'humanité.

### Ta Femme



*Juste quelques mots d'amour...  
A toi mon petit prince,*

*J'avais envie de t'écrire un poème, où je parlerais de tes silences, de ta discrétion tranquille, de ta disponibilité, de ta sensibilité, de ta tristesse, de ton amour des mots justes, de ton approche sensuelle de la nature, de tes mains qui dansent quand tu m'expliques quelque chose, de ton sérieux dans le travail, de ton respect pour l'autre, de ta voix aux résonances si touchantes, de ta délicatesse et ton calme apparent, de ton rire et ton sourire plein de charme, de ton émerveillement devant toutes les beautés de la nature, du bien être que je ressens en ta présence, de ma tristesse quand je te sens mal et de mon impuissance à t'aider...  
Je voudrais te dire le bleu des ombres sur la neige et celui de la glace sur l'étang un matin d'hiver, le bleu du ciel sur un champ de colza et celui de la mer sur le sable blanc d'une plage,  
Je voudrais te dire le bleu presque noir d'une nuit sans lune où scintillent des milliers d'étoiles et celui si clair d'un matin de brume où soudain apparaît le soleil,  
Je voudrais te dire le bleu du lilas et des jacinthes au printemps et celui du myosotis et des agapanthes dans mon jardin d'été.  
Je voudrais te dire le bleu des cailloux qui roulent dans le torrent et celui des galets dans le creux des rochers, le bleu éclairé d'orange du martin pêcheur sur la rivière, celui transparent de l'aigue-marine et celui si profond du lapis-lazuli.  
Je voudrais te dire le bleu du silence et de mes rêves mais aussi le bleu du ciel parsemé de nuages du jour où je t'ai rencontré.  
Je voudrais te dire aussi le bleu de ma tristesse quand tu es loin de moi et ceux des moments de solitude.  
Je voudrais te dire le bleu des reflets du ciel dans tes yeux si sombres,  
Je voudrais te dire tous les bleus.  
J'aimerais te dire tout ça et encore plus mais les mots quand je suis avec toi ne passent pas la frontière de mes lèvres.  
Aussi ce soir je t'écris ces quelques lignes que le vent emportera peut-être vers toi.  
Je t'aime.*

*La fille du Bème.*

Francine

Hier matin, j'ai quitté la maison en laissant sur la table de cuisine ce seul mot: « Je pars ». Oul, je suis parti pour de bon. As-tu été surprise ? Comprends-tu les raisons de ma décision ? On dit que les choses qui vont sans le dire vont mieux en le disant. Je t'écris donc pourquoi j'en suis arrivé à cette extrémité, après nos 39 ans de vie commune.

A 62 ans, j'ai fini par admettre que notre cohabitation ne pouvait plus durer, que notre couple était enfermé dans une impasse. Mon départ de la maison ne résulte pas d'une 'machination' préparée minutieusement. C'est plutôt une improvisation, qui s'est mise en place dans ma tête au cours des deux dernières semaines.

En réalité, je ne sais pas bien où je vais, mais je suis certain que je ne pourrai plus revenir en arrière.

Francine, as-tu conscience de la situation où nous sommes arrivés ? Moi, oui ! Et je ne la supporte plus. Le facteur décisif, pour moi, aura été la prochaine perspective de notre tête-à-tête quotidien, dès que j'aurai atteint l'âge de la retraite. Que pourrions-nous partager, désormais ? Et quel plaisir trouverions-nous dans une vie conjugale devenue stérile et conflictuelle ?

Aujourd'hui, je suis effaré de notre échec, surtout lorsque je remémore nos expériences de jeunes amoureux. J'étais alors naïvement optimiste, je misais tout sur une nouvelle relation qui changeait toute ma vie. J'étais immature, oh oui ! et je voulais l'ignorer. Je me croyais vraiment capable de te rassurer, de te protéger, de te chérir; tu semblais bien entrer dans ce jeu-là. Rappelle-toi: sans cesse, tu me demandais mon soutien moral et, pendant ces premières années, tu affectais de me placer sur un piédestal ! J'en étais gêné, même si ça flattait un peu mon ego.

Longtemps, j'ai voulu méconnaître divers signes avant-coureurs de notre malaise conjugal. De plus, notre travail, nos soucis domestiques, l'arrivée de nos deux enfants et bien d'autres contraintes du quotidien ont constitué des dérivatifs – pesants – qui ont encore retardé ma prise de conscience. En réalité, les obligations de la vie des quadragénaires constituent souvent un rouleau compresseur qui écrase tout sur son passage et empêche de faire le point sur la réalité profonde de l'existence. Toute passion finit par se trouver laminée, sans qu'on y prenne garde.

C'est à l'approche de la cinquantaine que les choses se sont ouvertement gâtées. Hors de la maison, j'étais passionné par mon métier, mais je rentrais à la maison très fatigué. J'étais alors confronté à tes 'états d'âme' et à tes doléances. Tu m'apparaissais de plus en plus comme une éternelle insatisfaite, jouant systématiquement le rôle de rabat-joie. Tu m'en demandais beaucoup trop ! J'étais désarmé devant tes frustrations que tu étalais avec une certaine complaisance. Je ne trouvais plus désormais aucun bénéfice à jouer un rôle de 'protecteur' !

Par ailleurs, tu as traversé une période de féminisme que j'ai trouvé agressif: il te poussait à critiquer souvent mes points de vue, à contester la position dominante que j'occupais dans notre couple et à rechercher le défaut dans ma cuirasse. Tu devenais de plus en plus revêche. Disputes, quiproquos et vexations se succédaient entre nous. Plus particulièrement, tu me faisais comprendre que je ne savais pas te satisfaire sexuellement ! En fait, ce n'était pas tout à fait nouveau, mais je le vivais beaucoup plus mal car je constatais moi-même la diminution de ma libido. Bien entendu, tu ne prenais jamais la moindre initiative dans ce domaine. Je devenais un mendiant du sexe, ça me faisait vraiment souffrir.

Cent fois, j'ai essayé d'échanger avec toi sur notre mésentente. Il est impossible que tu l'aies oublié ! Mais mes efforts ont été vains. Tu étais centrée sur ton nombril et pratiquement imperméable à mes arguments. Alors, j'ai cessé peu à peu de lutter. Nous sommes entrés dans une morne routine d'où la spontanéité était bannie. J'assurais le minimum syndical. Et toi, tu restais confite dans ta rancœur et ton hostilité latente. Si, autrefois, j'avais été pour toi un 'dieu', maintenant tu l'avais bien renié... mais tu n'étais même pas satisfaite de ce changement !

Tout ceci m'apparaît comme un immense gâchis. Nous l'avons laissé s'installer, nous en souffrons tous les deux, sans perspective d'amélioration. A présent, nos deux enfants commencent à voler de leurs propres ailes et ne se préoccupent guère de nous. Le moment est venu de m'extraire de cette sorte de 'sables mouvants' où nous nous enfonçons inexorablement. Comme on dit: le vin est tiré, il faut le boire.

Depuis bien longtemps je ne sais plus pleurer; je ne me mets plus en colère. Je me suis endurci, c'est tout. Je ne crois plus à notre avenir. Sois sûre que je ne t'en veux pas. De ton côté, Francine, essaie de ne pas m'en vouloir.

Avant de terminer cette lettre, j'ai déchiré et jeté trois brouillons.. A présent, je vais te laisser en te priant de me laisser en paix pendant quelque temps; je te recontacterai un peu plus tard.

Georges

Toujours je regarde ton visage,

Tant et tant  
que je sais le peindre avec des mots  
Je connais le moindre de ces traits  
ces petites rides au coin des yeux  
lorsque tu ris  
ces sourcils froncés juste avant la colère  
cette bouche qui se pince  
pour jeter de vilains mots  
ce nez qui se plisse quand tu es déçue

Toujours je regarde ton visage  
Tellement  
que je m'en suis abîmé les yeux  
tant et tant  
que je peux dessiner ses contours  
du bout des doigts

Toujours je regarde ton visage  
Tant et tant  
que j'imagine  
même  
s'il ne me sourit pas vraiment  
qu'il m'observe  
avec un je ne sais quoi  
de malicieux

Toujours je regarde ton visage  
qui a accompagné  
mes années les plus douces  
qui a écouté mes peines,  
rassuré mes angoisses  
consolé mes chagrins

Toujours je regarde ton visage  
Le temps n'a plus d'emprise sur lui  
Sur la photo jaunie  
Tu sembles dire  
j'emporterai avec moi  
un petit bout d'éternité

Lettre confiée au vent

Depuis que je te connais, je revis.  
Une affaire de regard, de taille, je ne saurai dire  
L'air était limpide, le vent silencieux  
En un souffle, tu m'avais envahie

\*

Depuis ce jour, la couleur de ma vie a changé  
Une histoire de plaisir, de tendresse, je ne saurai expliquer  
L'ambiance peut-être, la pluie suspendue  
En un éclair, j'avais été conquise

\*

Depuis que tu es parti, je virevolte.  
Une pincée d'aigreur, de la volonté d'en découdre  
Le jour est clair obscure, l'atmosphère étouffante  
En un mouvement, mon humeur changeante

\*

Depuis que tu es né, je peine.  
Une incessante rengaine, de la haine  
Le temps est incertain, le climat pesant  
En un clin d'œil, un désir de mort me surprend

L.T.B.

## DIFFICILE DE QUITTER UN HOMME

Difficile de quitter l'homme que tu as désiré contre vents et marées.

Difficile de quitter l'homme que tu as choisi par défi,

Narguant ainsi la famille, la bienséance, la morale.

Difficile de quitter l'homme que tu as aimé à la folie.

Difficile de quitter l'homme pour qui, tu as tout donné, tout lâché, tout espéré.

Difficile de quitter l'homme que tu as admiré,

Pour sa liberté de penser, son sens critique, son audace, sa générosité,

Pour ses coups de cœur, ses envies, ses passions, ses choix de vie, ses excès,

Pour son imagination, sa créativité, sa justesse d'observation, sa capacité à expérimenter.

Difficile de quitter l'homme que tu as voulu sauver

De ses démons, de ses blessures, de ses fêlures.

Sans te renier, sans culpabiliser.

Difficile de quitter l'homme que tu aimes.

Même si ses gestes sont violents, ses paroles humiliantes.

Tu espères toujours que cela va s'arranger.

La première fois que tu reçois des coups, tu n'y crois pas.

Ou plutôt, tu refuses de croire,

A la violence assénée par l'homme que tu aimes.

Pourquoi cette violence ? Qu'as-tu fait ?

C'est ta faute, tu ne sais pas t'y prendre.

Tu as forcément fait quelque chose de travers.

Tu penses ne pas être à la hauteur.

Tu te dénigres volontairement.

Personne n'a le droit de violenter l'autre, l'amour n'excuse pas tout.

Refuser les gestes violents, les gifles, les coups,

Refuser les paroles humiliantes, blessantes.

Oui, c'est une évidence.

Mais refuser, n'est pas aussi facile.

Aimer une personne violente est la pire des dépendances.

Vouloir s'en détacher demande du courage et du temps.

Faire le deuil d'un amour bafoué est douloureux.

C'est un long travail,

Qui réclame indulgence, patience envers soi et ses sentiments.

## DIFFICILE DE QUITTER UN HOMME

La violence n'est jamais acceptable.

Ne pas savoir réagir est la pire des faiblesses.

Difficile de sortir de ce cercle vicieux.

Difficile d'admettre t'être trompée sur la personne aimée.

Difficile de reconnaître l'erreur de tes choix,

Difficile d'assumer le choix de tes erreurs.

Difficile d'accepter que cet amour est une drogue pernicieuse.

Difficile de fuir pour ne pas mourir.

Difficile de demander de l'aide.

La honte est un sentiment que tu gardes pour toi.

Trop douloureux à partager.

Honte d'accepter les coups sans combattre.

Honte et peur de pleurer.

Pleurer de honte et de peur.

Et sombrer à jamais.

Les larmes restent la seule arme face à l'indicible.

Les pleurs voilent l'angoisse.

Mais la brutalité redouble.

La peur s'imisce alors par toutes les parcelles de la peau,

Et anéantit toute liberté de penser.

Se laisser humilier par des mots ou des coups est la pire des offenses.

La violence devrait être inacceptable.

Mais l'amour de l'autre peut parfois embrasser cette dépendance.

Apprendre à se respecter soi-même.

Pour s'opposer à la violence.

Refuser les coups, les humiliations, de la personne aimée.

Refuser la honte et la peur pour retrouver sa dignité.

Il y a des limites à ne pas dépasser.

Tu as réussi à t'évader avant que la haine te dévore.

Quand tes sentiments se sont déchirés en lambeaux, sont tombés en charpie,

Tes yeux, tes oreilles, ton cœur se sont réveillés à la vie.

Tu es partie imprégnée de tristesse, de nostalgie et de souvenirs radieux.



*A quelques amis loin de moi...*

Encore un matin...  
Un matin pour rien,  
Une argile au creux de nos mains...  
Encore un matin, sans raison, ni faim...

Sans vous, sans l'odeur du café,  
Sans le bruit des chaussures dans l'escalier des Chevelles  
Sans les rires des uns, le silence des autres,  
La gentillesse des uns, l'énergie des autres,  
Sans le soleil et la neige,  
Sans tout ce qui a fait  
Ces huit jours passés ensemble  
Alors je vais ranger mes larmes...

Et il me reste cette carte postale...  
Pour être un peu avec vous ce soir,  
Vous remercier,  
Vous embrasser  
En espérant vous revoir très bientôt.

*Une grenobloise un peu seule*



# LETTRES POLITIQUES

Dans l'hexagone, septembre 2024

Monsieur le Tréscrispant de la République,

Au début, vous nous avez fait croire au nini, sans bien nous expliquer ce que c'était d'ailleurs, alors faute de preuves et parce que le nonnon nous faisait flipper, on a gentiment voté pour vous, deux mauvaises fois de suite et pour les mêmes trahisons.

Oh Manu, Manuréva, nous, on veut pas couler le bateau ni raboter la démocrasseuse.

*Où es-tu Manu Manuréva, tu es parti Manurévasse, à la dérive Manurevers, là-bas, là-bas ?*

Maintenant, dans la rue on chante en chœur et à cri le répertoire de Manu chao, mais ça le fait pas non plus. Certains ont même revendu leur tarte électrorectale pour un euroturier symbol-hic, disant qu'elle servait plus à rien, non à rien de rien ....

On sait, vous aimez particulièrement les grandes entrecrises, surtout celles qui ont des abus très lucratifs, qui empreintent carbone sans aucun scrupule et puis les branques. Ah oui, surtout les branques qui emportent pièces avec leur grosses pinces et proposent des emprises à taux plein. Et aussi les financiers qui adorent ceux qui ont de grosses crottes en bourse. Nous, les crédules à la consommation, ça nous intéresse pas, on n'est jamais sûrs de pouvoir les renflouer puis, faut le savoir, les branques nous aiment beaucoup moins que les grandes entrecrises, même si nous, on fait gaffe à payer nos impôts sur le prévenu.

Vous nous avez pris pour des bleus, mais souvenez-vous, l'année d'avant, vous riez jaune quand on levait nos ronds poings. Vous avez bien essayé de nous amadouer avec vos arrogants de velours, mais maintenant on voit rouge, et en mode macronscopique.

Vous avez manuvré pour obtenir une assemblée dissolue. Vous auriez pu juger bon de battre vous-même en retraite. Non, question d'âge peut-être, il vous manque trop de tristesses.

Quand on choisit un premier sinistre en jouant longtemps à pierre-feuille-ciseaux, on risque de provoquer beaucoup de con-gestion à la chambre des députés et au sénaphthaline.

Bon, on vous le répète une nouvelle fois : les nonnons et ninis on - n'en - veut - plus !

Regardez donc le Quioui de votre enfance. D'accord c'est un pantin, mais au moins, il ne parle pas, ça lui évite de se contredire, de se contrefaire, de se contre-emploi, et en plus il fait plein de choses très utiles.

Et si vous alliez travailler à la Concorde entre les citoyens plutôt qu'au Palais fermé à double tour, ce serait de bon aloi programmatique, non ? Nous, on aime la concorde, ça nous rend meilleur.

Je crains, Monsieur le Tréscrispant, que jamais réponse ne me parvienne. Je ne peux qu'espérer qu'un postier qui sentira le malaise ouvrira cette lettre et la partagera avec d'autres ... et dans le désordre.

Veillez croire à ma très sincère et très profonde désolation.

*Marianne.*

*PS : je suis tellement déçue que je réfléchis à la manière de récupérer mon buste partout où il a été installé chez les ninis et les nonnons*

Chère Amie,

J'ai bien reçu votre lettre, invitation à offrir de nos nouvelles sur un format épistolaire, loin de la simultanéité de réponse des nouveaux médias, format propice à la réflexion.

Toutefois je ne sais que répondre.

Si rien de véritablement dramatique ne vient entacher nos vies, nous vivons un cruel rappel de l'histoire familiale.

Comme vous le savez, mon père est décédé voici quatre ans.

Les dix dernière années, terribles, étaient secondaires aux séquelles d'une tentative de suicide. Cette dernière était secondaire à un procès, le procès secondaire à une malfaçon de sa maison pour laquelle les décisions variaient au gré de l'éloquence des avocats.

Nous savions que la victoire viendrait. Nous avons compris qu'au passage quelques branches seraient arrachées.

Et, des branches ont volé.

Elles ont impacté ses revenus, ont conduit au désespoir un homme à la santé fragile, qui voulait être certain de pouvoir protéger ses proches.

Les conséquences de son acte ont conduit à son décès une décennie après.

Quant à moi, j'ai épousé un homme, bien différent, mais également soucieux de la sécurité de sa famille, un homme pour qui la notion de foyer est fondamentale.

Or, notre maison est menacée par une rangée de peupliers, mot issu de l'item latin *populus*, puis du vieux Français *poplier*, signifiant peuple. Il s'agit donc de l'arbre des petites gens, ceux là même que les partis dits de gauche, officiellement, défendent avec ardeur.

Vous le savez, nous sommes de cette classe.

Les arbres, eux, en tant qu'objets au regard de la loi, appartiennent à la Mairie, très à gauche.

C'est ainsi que les peupliers, à la croissance rapide, liant terre-ciel, comme une transcendance du visible à l'invisible, deviennent arbres de laïcité comprise comme symbole d'un anticléricalisme assorti de prétexte écologique.

Par nature apolitique, les branches deviennent véhicules de significations partisans.

Pourrions-nous, au moins, objecter qu'ils poussent à côté d'un bois de trembles qui nous enchante et que l'argument climatique ne tient pas ?

Il serait cruel d'aborder le clin d'œil aux dieux, d'autant que ces arbres penchent très nettement en direction de notre toit et ne semblent pas enclins à rejoindre le firmament.

Les branches prenant leurs aises, traversant le chemin, par delà les clôtures pour s'étendre en une joyeuse autoroute pour écureuils dans notre jardin, nous avons, après deux

longues années de tentatives de discussion fait appel à notre assureur. L'experte a ainsi acté l'illégalité de la situation.

La commune, garante de la loi, à l'échelle du village refuse de s'y plier.

Le recommandé reçu par monsieur le Maire mentionnait également qu'en absence d'entretien de ses objets- arbres, les dégâts occasionnés pouvaient leur être imputés. Mais le verbe est entendu comme supposition permettant l'exercice d'une maîtrise autoritaire.

Les peupliers, arbres du peuple, deviennent symbole d'un pouvoir politique dictatorial.

Ils poussent dans le fossé...

C'est sans doute à ce fossé communal que j'essaie d'échapper, m'astreignant à relancer les procédures afin que, contrairement à mon grand- père, nous ne disparaissions pas dans la fosse commune et que notre foyer ne soit ni un enfer, ni un tombeau.

Tant que les vents ne se déchainent pas, nous ne tremblons pas, nous profitons de la douce musique des feuilles des trembles qui pleurent le sort des pauvres gens.

Je vous remercie encore pour cette proposition et vous invite en retour à nous donner de vos nouvelles, celles qui sont d'ordinaire indicibles.

Bien à vous,

Le 7 juillet 2024

Chère citoyenne 233,

Excuse-moi de te nommer par le numéro sous lequel tu es inscrite dans registre électoral, comprends que c'est à mes yeux (si j'ose dire) la seule identité qui compte. Aujourd'hui, tu t'es déplacée, tu m'as confié ton enveloppe après être passée par l'isoloir, tu as voté, tu as signé le registre, de mon point de vue, c'est là l'important.

C'est la troisième fois en un mois que tu me rends visite. Les fois précédentes, papiers d'identité en main, tu as saisi l'enveloppe, une poignée de bulletins alignés en piles devant les deux agents administratifs... Tu en as laissés certains de côté, tu en as le droit.

Je devine un peu pourquoi. Un soir, après la clôture du vote et la fin du dépouillement, je t'ai entendue bavarder avec tes compagnons : « Lors d'une visite du camp d'Auschwitz-Birkenau il y a quelques années, la jeune guide polonaise nous a rappelé d'un ton grave qu'Hitler avait été démocratiquement élu, et qu'il fallait par conséquent faire très attention à qui on donne son vote... »

Aujourd'hui, tu entres dans l'isoloir avec deux bulletins seulement. Tu ressorts vite, non sans avoir regardé ce que le sac poubelle scotché sur la tablette contient de bulletins abandonnés. À 9 heures du matin, ça ne donne guère d'indications !

Les votants ne se bousculent pas dans ce bureau de vote. Avant toi, il y a eu 56 votants. Tu souris à l'assesseur en le regardant manipuler le levier de mon couvercle et dire « a voté ». Il t'a demandé si tu acceptais de participer au dépouillement, tu as dis « oui ». C'est bien. Tu participes au rituel du vote républicain et démocratique. Merci.

La journée va être longue... Cela me donne le temps de l'écrire pour te rappeler que ce rituel ne date pas d'hier, et pour te parler de moi. Ne te froisse pas de mon propos à l'allure professorale, mais je pense que les circonstances actuelles l'exigent.

On dit que mon histoire commence dans la Grèce antique... Ce n'est pas tout à fait exact. À Athènes, l'urne était l'amphore destinée à recevoir les cendres des défunts, mais aussi à collecter les suffrages lors de jugements de justice. Cette référence à l'Antiquité date en fait de la Révolution française, pour donner à l'acte du vote un caractère historique de solennité suprême.

L'acte de voter est présent dans l'ensemble de la société depuis le début du Moyen Âge. On ne m'appelait pas « urne », mais j'ai été le réceptacle de bulletins de vote sous forme de soupières, de pots à graisse fermés d'une simple feuille de papier, de vases posés devant les citoyens, etc. Je suis devenue « boîte de scrutin » en 1833, pour les opérations de vote nationales, indiquant la volonté naissante d'établir un cadre commun aux multiples opérations de vote dans la France née de la Révolution de 1789.

Mais je suis véritablement née en 1848, avec l'instauration du suffrage direct pour TOUS (enfin presque ! Les femmes, ce sera pour plus tard) les citoyens d'au moins 21 ans domiciliés depuis 6 mois dans leur commune qui va bouleverser en profondeur les données organisationnelles de l'opération électorale. Les instructions de Ledru-Rollin du 6 avril 1848 marquent le début d'une lente évolution, visant à insuffler dans la République l'esprit de pacification et de primauté de la parole face à la violence ainsi que le respect des opinions individuelles exprimées par le vote à bulletin secret.

Après avoir été longtemps une boîte en bois aux dimensions, à la taille de la fente destinée au bulletin de vote, à la fermeture sécurisée réglementée par décrets, je suis maintenant une urne électorale transparente, avec une structure en aluminium anodisé, équipée d'un compteur mécanique avec volet de sécurité, fermée par deux serrures à clé incorporées au couvercle. Je suis munie de poignées latérales et d'un couvercle entièrement amovible. Je peux contenir 1600 bulletins. Mon prix est d'environ 300€.

Il est 18 heures, le bureau de vote ferme. On vide mon contenu sur les tables devant ceux qui ont pour mission d'ouvrir les enveloppes, de classer et de comptabiliser soigneusement et précisément les bulletins. Je rapporterai ensuite à la mairie les documents attestant de cette journée électorale, de son bon fonctionnement, des résultats pour ce bureau électoral.

*Quelques jours plus tard, des employés municipaux viennent ranger la réserve où nous sommes stockées : « on va laisser les urnes et les isolements près de l'entrée... J'ai dans l'idée qu'on pourrait peut-être en avoir besoin très bientôt... » a dit l'un d'eux.*

Chère citoyenne 233, il est temps de nous quitter. Dimanche, pendant la longue attente, un des assesseurs qui pianotait sur son smartphone a trouvé la citation suivante attribuée à Georges Clémenceau. Je ne résiste pas au désir de te la confier :

« La démocratie, c'est le pouvoir pour les poux de manger les lions »

Sois fidèle à notre prochain rendez-vous ! Bien à toi,

L'urne électorale du bureau 2 de l'école Claude Monet  
à C, 4<sup>ème</sup> circonscription de SM

Lettre à Alexandra KOLLONTAÏ

Peut-être est-ce de l'effroi que tu m'inspires ou bien une réticence désespérée face à l'échec que connut posthument l'émoi sorti droit debout de ton front.

Haute soeur de slavitude cassée, je te demande - en quelque sorte - pardon.

Incongrûment, je ne peux me plier à te classer à te fixer sur cette page devenue traître. J'ai peur de la déception géante qu'il faudrait lire en tes yeux décisifs.  
Je recule devant ton mythe devant ton personnage maculé par l'histoire - peur de trahir ton visage en écrivant les majuscules de ton nom loué par des bouches falsifiantes et fissiles - peur d'alimenter un discours qui te cloue au sommeil postiche de la tombe - peur de la mort qui fasseye dans l'égout péremptoire des croyances fauchées.  
Quand je voudrais te toucher avec ma foi de génération foutue, le masque apocalyptique me semble chaîne et non bouée quand je voudrais t'êtreindre.

Aurais-tu su accepter notre combat fleurant la myrte et le forage à vif des citadelles aurais-tu su te mettre à nu - abeille de tête et de feu - ou bien nous aurais-tu reniées en guêpes caustiques - empoisonnées que nous sommes de l'Or-tout-puissant dont on nous allaita naguère?  
Aurais-tu su dire oui avec ton corps entier, au-delà des langues sororicides, par-dessus toute partialité?

J'ai peur de ta droitesse mathématique de ton âme forgée sur l'enclume rouillée des dogmes  
J'ai peur des abîmes que le temps a semés sur la route à te rejoindre.  
Je te connais par mes sens aiguisés au tranchant de la vie je te reconnais - intégrale silhouette - toute poudrée de colère, je te retrouve et t'arrache à l'emprise des totems  
Célébrité et Dé-voyance.  
Je te veux reine déshéritée détronée chérie et maudite. Je te veux folle à te débattre dans le carcan féroce de leurs séductions frelatées.

Vomir sceptres couronnes titres drapeaux et majuscules dans la flaque obscène et brusquement dépossédée de l'univers représentationnaire.  
Peut-être aujourd'hui te démuseler enfin défaire l'engrenage trop logique des mémoires et exploser ton nom en lettres volcaniques projetées dans l'archipel des planètes  
incandescence conjointe  
de nous et d'Elle  
du parfait et du devenir  
Carnation sulfureuse de nos rencontres qui fusent  
impétrifiables  
déféodées  
vers l'éventail d'un autre Cosmos.

# LETTRES AU VENT

lettre à tous les êtres ... que j'ai rencontrés,  
qui je rencontrerai ...

Si j'écrirais une histoire d'amour, elle n'aurait sûrement pas la couleur de l'ennui, ni le goût amer des malentendus, pas plus que la saveur d'un accordéon monotone ...

Et puis, elle pourrait ressembler à ... comment dire ? ... à ...

A du jazz ! Armstrong qui vous voit dans les rutilances et les cathédrales et les autres de ses battements de cœur ...  
Et ça vous blues le corps perdu d'avance ...

A du pourpre et de l'or jaillis de l'orient d'un regard solaire, embrasé jusqu'au fond de ses fibres qui tissent les liens du sens ...

A la saveur subtile d'une liqueur de jasmin et de framboise, juste dans cette délicatesse et cette succulence indissolubles du frémissement des papilles et de la gorge lorsque sa douceur vous enveloppe jusqu'à la félicité de l'être ...

A l'orage majestueux au milieu d'un océan qui voile sa souffrance et ses langueurs dans une explosion de colère ...

... Elle pourrait ressembler à du velours qu'on ne touche pas, de peur qu'on ne le dilèze ...

Et surtout, elle serait comme ces jours obscurs où l'on rencontre la désespérance de ce que l'on sait ne pas être, sans parvenir jamais à se trouver ... jusqu'à l'instant sublime où l'Acte, comme un miracle, nous fait devenir ce qu'on a toujours été.

Mais je ne sais pas écrire les histoires d'amour ...

./...

Je veux seulement laisser quelques mots par traces  
de tendresse et d'amertume,  
d'exaltation et de féroce,  
d'aveux et d'erreurs ...

enfin ...

quelque chose d'une parcelle d'Humanité,  
celle qui nous embellit lorsque nous acceptons notre  
faiblesse,  
celle qui nous rend si forts,  
celle que j'ai aimé tout reconnaître DANS VOS YEUX.



Le 14 octobre 2021.

Le 15/07/24

Au Vent du soir

Tiens donc...  
Au lieu de m'ébouriffer les cheveux  
... Que j'ai l'air d'une folle,

Viens t'en lire cette lettre en même temps que je l'écris.

Rentre, rentre donc, vent du soir,  
Essuie tes pieds sur le seuil, déjà que sur ton passage,  
Tu salis tout de poussière, de feuilles volantes  
D'insectes estourbis  
De pensées en suspens.

Alors... je vais t'en dire, moi, des pensées

\*\*\*

Pourquoi je tourne pas rond, dis-moi ?  
Non, ne parle pas, je te dirai si je veux t'entendre.

Pourquoi je me laisse saouler ?

Par la musique de Ses paroles  
Par le feu de Ses caresses  
Par Son sourire innocent (tu parles !)

Par les parfums que toi tu portes dans ton souffle,  
Parfum de fleurs acidulées  
Senteurs d'océan troublé  
Embruns au goût de poivre,  
Chaleur de sable écru.

Ne t'impatiente pas, je t'en prie...  
Je t'ai vu casser-jeter au loin  
la branche qui n'a rien fait,  
La branche du jeune arbuste.

Pourquoi je tourne à l'envers ?  
Pourquoi je tourne sur moi-même ?  
Durant des journées d'affilée,  
Obligée de sortir du logis pour voir des visages  
... d'êtres humains (je crois)

Jusqu'au jour où  
[Il y a toujours un jour où]

Toi, le vent, tu changes de parfum  
De vitesse ou d'intensité  
Ou de souffle  
... Enfin, tu changes quelque chose qui me bouscule,  
Me fait râler  
Ou me ravit... (Si, si ça arrive)

Aussitôt : coup d'arrêt  
Mon corps est un robot  
ou comme Pinocchio...  
Par saccades, la tête vissée sur les épaules,  
Les idées grises cessent de tourner,  
Plus de nœuds dans le cerveau  
Ya le calme.

C'est un moment terrible.  
... Tout "ça" s'est engouffré dans la mémoire,  
Et "ça" ressort en fils guimauve  
Comme si c'était sage, innocent (note bien)  
C'est un torrent qui dirait des mots calmes.

Tu vois, le Vent, est-ce que tu vois ?

Oui ? Tu dis oui !  
Ton souffle doux sur mes yeux  
pour dire que oui, tu vois,  
C'est tellement subtil...

Merci le vent.



Les mots s'évaluent à peine  
trop proches encore d'un  
silence plein

un plein de mots au  
creux de soi dont on ne sait  
pas toujours quoi faire, quoi  
en faire

toujours peur des mots mentaux  
innocentes à dire de soi

des longues assassines ou d'un  
jour tristement banal mais  
beau

Peut-être que les mots  
les mords, les maches,  
les refuser avant de parvenir  
à les saisir de soi

Et puis lorsqu'ils se mêlent  
enchevêtrés dans des flux

inactricables dans l'écure  
en apnée en tentant d'écure  
comme un cœur qui bat  
une obscure claque habille  
des mots labyrinthiques  
étranges correspondances  
de votre mélodie autour de  
mes incertitudes à venir  
les sons de l'indivisible

et celles des inaudibles

celles qui n'ont pas de  
nom mais dont j'entends les  
visages

Tua voce anonymes

15 octobre 2024

## Ce que dit le vent

Autant en emporte le vent; des mots qui roulent comme des galets dans une eau torrentielle; des mots qui claudiquent entre les murs; serrent les dents au fond des gorges, envoient tout valser pour crier la colère.

Heureusement, on peut jeter au vent les mots qui fouettent et lacerent. Et si rien ne vient, motus.

Ce que dit le silence:

"Allons nez au vent, admirons la rose des sables vêtue de souffle rose. Veillons au grain, ne nous prenons pas un vent. Enfilons nos coupes-vent et parés à virer, à virer à tout vent. Partons à l'aventure".

Suis-je éventée?

Est-ce que ma vie dépend de l'air. Sais pas. Quitter la terre ferme un jour

pas. Quitter la terre ferme un jour  
de grand vent, affronter les vagues,  
me laisser tanguer, jarder le cap...  
Candidate au vertige, je suis prête à  
sauter dans la mer, ce havre de paix à  
l'étale, cet enfer sali dans les coups de  
vent.

Continuer à dériver vers les îles rêvées  
ou imaginées, îles au vent, sous le  
vent, dans le vent, Candie, Cythère, Ogygie.  
Y'ai du vent dans les voiles. Au  
hasard d'une risée, nous nous rencontre-  
rons peut-être, moi douce et dolente.  
Et toi?

Sirocco, simoun, meltem, mistral  
Vents qui rendent fous  
qui est tu?

Emporte-moi dans ton tourbillon  
Alizée

À toi, quelque part  
je ne sais où

Les vents décampent, mais  
c'est dans leur tempérament de  
revenir, caressants et violents,  
languissants ou ardents. Ils se  
faufilent comme un murmure  
entre les montagnes ou s'affolent  
et hurlent de colère. Quelques  
uns ont des noms doux qui  
cajoient. On aime leur souffle  
amical sur la peau. Le zéphir  
et les alizés ne cassent rien,  
mais certaines brises conquérantes  
étréignent avec sauvagerie les  
voiles et transissent les marins.

Si tu trouves ma lettre,  
envolée vers toi par les respira-  
-tions de l'univers, dis-toi  
que j'aime tous ceux qui  
parlent aux plantes, aux animaux;  
tous ceux qui savent l'éclat

-de la neige, la bienveillance du  
soleil, le rire perlé de la pluie,  
la paix des clairières et -des  
anses marines, les caprices -des  
océans.

Si tu reçois ce papier, prends  
le temps de me lire. Ma parole  
compte peu, mais nous existons  
par le verbe.

Je refuse le pouvoir de la  
parole numérique assassine et  
partisane. Réponds -dans le  
vent en chantant. Je t'écouterai  
dans un coquillage. Le vent  
s'enroule toujours dans sa  
columelle même si l'habitant  
a déménagé. Dis-le aux  
anémones -de mer qui protè-  
-gent le vieux Bernard l'ermite  
des prédateurs -de l'estran.

Parles-en dans les  
sentiers. Sois attentif au coulis  
printanier qui fait tintinabuler  
les clochettes -des silènes.

Si je pouvais voler - d'arbre  
en arbre, j'ai de par le monde,  
passé sur les courants chauds,  
planant dans les tourbillons,  
bucé par le cri inconsolable des  
mouettes. J'aimerais dire aux  
hommes que si les vents se dé-  
-chainent, c'est juste pour nous  
prévenir de nos incohérences et  
de notre inconscience. Nous de-  
-vions être prudents. Ils ont  
tellement plus de souffle que nous.

Une amie du vent

## Suppliques au vent

### Les mouches

Dans l'épaisseur de l'air les nuages chargés menacent d'éclater et le vent, absent, laisse aux mouches gluantes l'opportune occasion de s'accrocher en grappes dans le coin de mon œil ou bien entre mes jambes dans un endroit sensible.

J'ai beau secouer ma tête ébouriffée, impossible de détacher ces miasmes envahissants. Je lève une jambe, puis l'autre, tape du pied, trépigne...rien.... rien n'y fait. Elles virevoltent un peu, font un petit détour par-dessus une oreille, puis reviennent se plaquer dans le blanc de mon œil. Elles s'agglutinent, se superposent les unes sur les autres, comme excitées par tant de substance appétente. Je me redresse, secoue encore la tête, laisse échapper un souffle saccadé et sonore, mais elles reviennent toujours.

Il me faudrait le vent pour en venir à bout, un bon gros coup de vent qui balaierait tout ça, me débarrasserait enfin de cet amas grouillant qui grignote mon nez, ma bouche, mes fesses.

Vienne le vent, le vent volant à mon secours  
qu'il vienne en avalanche  
sur mon ventre dodu chatouillé par ces mouches  
et qu'enfin libéré  
je puisse encore enfouir ma tête  
dans le foin odorant et frais.

### Appel d'air

Viens vent, viens vite !  
Viens vibrer entre les volets, taper contre les murs, arracher les fenêtres et emporter les portes !  
Je veux vivre dehors une vie hors les murs  
Avec pour seule auberge  
le ciel illuminé d'étoiles  
Une feuille volante posée sur le gazon.

Cher vent,

Et m'a fallu attendre 87 ans pour imaginer cela possible. Ecrire au vent ! J'ai toujours été droite dans mes bottes, ancrée comme une vieille tour de château fort, croyante comme Saint Thomas aux choses tangibles, ne comprenant rien à la poésie, aux gens perchés, aux pensées magiques. J'étais comptable dans la grosse quincaillerie de mes parents, alors toutes ces fadaïses, très peu pour moi. Je ne lisais pas, à part le Figaro de mon père, celui du lendemain qu'il avait abandonné.

Et puis Georges est mort. C'est mon mari. Georges est tombé du toit en voulant nettoyer les cheneaux pleins de feuilles. C'était à l'automne, nous devions partir le samedi suivant dans le Pas de Calais chez nos enfants et lui a eu cette lubie de nettoyage qu'on aurait pu faire faire ou faire plus tard. Mais voilà, l'automne, le vent, les feuilles et patatras, me voilà veuve. J'ai beaucoup pleuré, je l'aimais mon Georges.

Je suis en colère le vent, très en colère. Je tourne ça dans ma tête depuis ce jour-là. J'ai d'abord eu de la colère pour Georges. Pourquoi il est allé sur ce toit ! Tellement près de ses sous et tellement capable de tout ! Beaucoup de colère au milieu de mon chagrin. Et puis la tristesse et la solitude. Mes enfants sont trop occupés pour me demander des nouvelles, pour venir me voir. Mes amis meurent à tour de bras. J'ai bien essayé d'en parler au docteur qui m'a donné des tranquillisants sans lever les yeux vers moi. Comme si ce que je disais était exagéré !

Peu après l'accident, quand j'allais sur sa tombe ou marcher au bord du lac ou en forêt, je me suis rendu compte que je parlai toute seule. Avant je parlais à Georges. Ça ne m'arrivait pas avant de parler toute seule, c'est un truc de vieux ou de dément. Je me surprénais à penser tout haut. Je parlais de Georges, de notre longue vie ensemble, de ma peine, de nos projets. Nous en avions encore avant la gouttière. Ça sortait tout seul, mais je trouvais ça stérile. Parler dans le vent ! Parler dans le vide, oui !

Et puis un jour, sur la colline derrière la maison qui surplombe la vallée du Rhône, en haut du jardin public où j'étais seule, le vent s'est levé. J'ai vu des feuilles tourbillonner. Ce vent était fort. Tu étais fort, tu brassais à tout-va, tu faisais un de ces vacarmes. J'ai serré mon col, je suis montée sur le banc et j'ai commencé à te dire ce que j'avais sur le cœur, j'ai haussé la voix, voyant que j'étais seule, j'ai crié, puis hurlé. Ça m'a fait un bien fou. Hurlé, sangloté, persiflé, pleuré et j'ai fini par vomir ma colère et ma bile. Ça m'a bien soulagée.

Le lendemain, je suis allé lire mon Figaro à la bibliothèque, c'est un lieu que je fréquente maintenant. Quand je suis arrivé, la dame à l'accueil m'a remis le journal de pays où il y avait le petit tract d'un événement avec ce titre Opération « Lettres confiées aux vents ». Incroyable, me suis-je dit. À la maison, j'ai pris le temps de le lire. J'ai sorti mon papier à lettre et mon stylo. Et voilà !

Cher vent, un peu de ma colère est partie dans les feuilles de la colline hier et comme j'ai une adresse concrète où t'écrire, je viens te dire merci. Pas pour Georges, je l'aimais vraiment, mais pour ce grand ménage que tu m'as offert du haut de mon banc. Et je te réécrirai d'autres fois et tant pis si on me prend pour une idiote.

Odette

## Aux tisseurs de Mots

Ma lettre au vent... ou aux Vents...

Assise dans le le vieux fauteuil en cuir, les jambes pendantes sur l'accoudoir, je récite, je récite à voix haute des poèmes. J'apprends par cœur, enfin j'essaie... C'est bon pour la mémoire.

« Poèmes » Eluard »... pour l'instant seule l'avant dernière strophe reste dans ma tête...  
« /... Les jours comme des doigts repliant leurs phalanges.  
Les fleurs sont desséchées, les graines sont perdues,  
La canicule attendant les grandes gelées blanches,  
A l'ocil... »  
Je recommence..

Soudain.. et hop, un coup de vent brusque, presque brutal s'invite par la fenêtree grande ouverte.

L'orchidée de mon anniversaire renversée... le voilage envolé...  
Les chats surpris et apeurés sous le buffet...

Un coup de vent prêt à tout.

Alors vent, d'où viens-tu ? Du midi, des grands dunes du Sahara ? Des Terres polaires lisses et blanches... et là en intrus... tu es rentré...dans la petite pièce.

Après tout puisque tu voyages et me rends visite, tu porteras, bien des mots (j'avais écrits tu posteras) aux amis du monde...

Des mots qu'ils trouveront dans ton souffle... des mots de confiance et d'amour, et qui feront peut-être lignes et lettres...

Un petit mot... juste un petit mot qui s'écrira sans fin...

Vent tu trouveras des ailes, des petites plumes d'oiseaux pour que voyage et se pose le Mot Paix partout ou tu iras, à l'abri des tempêtes... et des guerres.

C'est par ta force aussi qu'ils fera son chemin.

Les mots, les mots ailés du bonheur portés par la colombe.

Je te souffle un air de guitare, une feuille d'or de l'arbre d'automne.

Eole, dieu des vents transporte la paix aux amis du monde et donne à lire des poèmes magiques.

Marianne

Le 25 juillet 2024  
Lettre au Vent...  
Agence EOLE  
Murmures... amitiés... rencontres...

Mon nom est Sirocco ou Simoun.  
J'ai le souffle chaud, très très chaud, voyageant à vive allure.  
Mais je peux aussi faire du 110 !!!  
Cherche Vent douce et rafaîchissante pour promenade aérienne dans le ciel  
azuré des vacances ou ocré des nuits tropicales. Et plus si...  
Je confie au dieu cette petite « missive » par delà les océans...

XXX

Bise : difficile pour moi de trouver compagnonage.  
Je suis sèche et froide, mais je peux tempérer quelques ardeurs de souffles  
caniculaires.  
Rencontrer Sirocco ? Est Atlantique peut-être.  
Souffle. « Send ».

XXX

Bonjour. Je m'appelle Mistral, comme le poète et je souffle fort Occitan.  
Tramontane est aussi dans ma Vallée tout aussi forte que moi.  
Nous faisons souvent plier les lavandes et parsemer les petits grains  
odorants dans les villes alentours.  
Pourrions-nous nous rencontrer ?

XXXX

Eole... souffle ces missives accompagnées de Bise, si douce, et qui caresse la  
joue ou la plume d'oiseau, ou fait tremblotter les feuilles des arbres...  
Elle est toujours la bienvenue. Prends soin d'elle pour que les Vents s'écrivent et  
se répondent en harmonie dans notre Monde aux souffles de tempêtes.

Marianne

### Prière au vent

Oh toi, toi, combien de fois t'ai-je maudit sur ce pont qui enjambait le Rhône. Les jupes plissées bleues marine étaient bien frêles à te résister, tu t'engouffrais dans ses plis, corolles alignées pour la messe du dimanche, les gambettes rougies marchaient en cadence vers un sacré inaccessible à la fillette que j'étais.

Des étés et des hivers, des 3, 6, 9 jours durant, il fallait te combattre, d'injurier, ou te saluer, car avec toi, les nuages roulaient, et roulent encore, chassant à grands galops les nuages gris pour laisser le bleu peinturlurer nos jours.

Ici, on râle quand tu t'éternises, moi j'aime ta force, ton élan, ta puissance. Tu as beau faire voltiger poussière, pollen, sacs plastiques, menacer quelques fois nos sorties, refroidir en une nuit la mer chaude, courber l'échine de pins vertueux, tordre en arabesques les ceps des jeunes vignes, je ne peux m'empêcher de louer ta vigueur.

Qui mieux que toi pour porter mes prières, les porter au-delà des nuages, vers l'infini de l'univers, vers elle, ma mère, trop tôt disparue, vers elle dont j'aimerais les bras pour consoler mes peines, sa voix pour éclairer mes doutes, ses conseils pour éviter les écueils. Je suis plus

vieille qu'elle depuis si longtemps, comment mesurer l'abîme de son absence, c'est ridicule, me dis-je, après tant d'années sans elle, de réclamer encore sa présence.

Toi, vent, depuis que tu souffles, tu connais toutes les poussières des âmes, tu sais leurs douleurs, leurs chagrins, leurs joies. Dans tes bras, des milliards de cendres voyagent, s'enroulent sur les cimes, se glissent dans les vallées, s'étalent sur les lagunes, flirtent avec la mer.

S'il te plait, vent, dis à celles de ma mère, de venir chuchoter à mes oreilles l'envie d'aimer à nouveau, demande leur d'éliminer la douleur de la solitude des nuits, d'adoucir la peau qui réclame.

Je crains cette mélancolie qui rôde, s'infiltré, dénature le flamboyant de l'automne, grignote mon énergie, elle charrie avec elle le chaos du monde, les horreurs égrenées sur le fil des ondes, l'espoir a déserté la vie, Oh vent, viens me caresser avec le sourire de ma mère, son parfum, sa voix afin de m'éviter de sombrer à mon tour.

Oh vent, fais à nouveau virevolter mes jupes d'écolière, frissonner ma peau, envoler mes rêves vers des lendemains meilleurs, je sais que tu sauras entendre ma prière.

Lettre confiée aux vents

Merci

Pour cette belle parenthèse  
Pour ce bel espace  
Où nous avons pu déposer  
Nos pertes, nos tristesses  
Nous entraider et exprimer  
Nos alertes, nos détresses

Au fil de nos rencontres  
Nous avons rapiécé  
Les trous dans nos histoires  
Raconté ce qui compte  
Surmonté peu à peu  
Ce gouffre vertigineux  
Qui nous entraînait vers le noir

Nous avons pleuré  
Déposé nos armes  
Écouté les larmes  
S'écouler dans nos silences  
Partagé notre vulnérabilité  
En écho dans nos souffles, nos vaillances

D'un geste de la main  
Nous nous quittons sur le seuil

Pour reprendre le chemin  
De nos vies bigarrées  
Un sourire sur le cœur  
Nous murmure « plus jamais »  
N'ayons plus peur  
Nous ne serons plus jamais seules

Toi le Vent  
Que sais-tu de ma peine

Que sais-tu  
Des portes fermées des routes barrées  
Des mots qui musèlent  
Des mains qui interdisent  
Des grillages barbelés qui enferment  
Toi qui traverses les frontières comme un passe-muraille  
D'un bout à l'autre de la Terre

Que sais-tu de ma peine  
De mes nuits sans sommeil  
De mes larmes qui écaillent ma peau de sel  
De mes égarements de pensées  
De mes bégaiements d'incertitudes  
Des images qui tournent en boucle  
Des mots qui se perdent en eux-mêmes

Si seulement  
Si seulement  
Si seulement

Que sais-tu de ma peine  
Toi qui ne connais pas la perte  
Ce vide abyssal qui dévore  
Ce sol qui s'effondre à chaque pas  
Ces murs qui s'écroulent, carton-pâte délités  
Quand je veux m'y appuyer  
Cette solitude qui hurle à rendre fou-ivre  
Toi qui tourne dans la vie  
Comme sur un manège  
Rires couleurs plaisirs

Que sais-tu de ma peine  
Les envies de fuir, le martèlement du crâne  
La cicatrice se rouvre à chaque annonce  
La tristesse suinte  
à l'intérieur  
Et ça brûle

Toi qui caresse le monde comme si cela allait de soi

Que sais-tu de ma peine  
Du mari et du fils parti à la guerre  
Et la distance chaque jour s'agrandit  
Et chaque jour le nœud au ventre se durcit  
Le décor se dissout dans le chagrin  
Mes yeux regardent par delà, au loin

De la boue du froid et des violences  
Des fracas d'obus, des effondrements  
Des hurlements de la faim et des souffrances  
Personne jamais ne revint

Que pourrais-tu comprendre de ma peine  
Toi qui tombe amoureux du printemps  
Toi qui cours chante et danse  
Sur l'asphalte luisant de pluie  
D'une ville qui ne sait pas les combats

Que sais-tu de mon impuissance  
Toi qui plane dans les hautes sphères  
Et qui au gré de tes désirs  
Peux transformer les océans en myriades de monts agités  
Qui brisent paquebots digues et métropoles  
Peux déraciner des forêts séculaires  
Émietter des bâtisses de pierres

O toi le vent  
Qui fait danser mes cheveux  
Dans les embruns au bout de la jetée  
Emporte-moi dans ta liberté  
Emporte-moi dans tes rêves  
Emporte-moi dans ta légèreté  
Emporte-moi dans tes voyages

Emporte-moi !

*Absille Bonelle  
(pseudonyme)*

**Lettre de gratitude aux Âmes sœurs qui passent, restent, reviennent, qui nous accompagnent sur le chemin.**

On ne parle jamais de vous et me vient donc l'envie de confier votre nom au vent.

Il y a ici-bas des âmes dont on reconnaît immédiatement la gémellité avec la nôtre. Tout se passe dans la profondeur des yeux, comme une fulgurance, une évidence.

Je ne parle là de coup de foudre, ah non ! Ou alors, si, peut-être, de coup de foudre humain.

C'est un mystère... Il m'est arrivé, dans ma vie, de vivre ces rencontres au moins quatre, cinq fois, sans doute plus, car les âmes sœur ont l'art de passer... pour parfois mieux revenir plus tard.

Au fil du temps et des rencontres, j'ai compris que ce ne sont pas tant nos points communs qui nous rapprochent, mais davantage une sorte d'effet miroir : la capacité qu'on a à reconnaître en elles ce qui fait de nous ce que nous sommes, au plus profond.

Les âmes sœurs ne deviennent pas forcément des amant(e)s. Elles le peuvent, bien sûr, mais elles sont bien plus que ça, et c'est ce qui les rend si troublantes, inclassables.

Comment définir ces relations inondées par l'évidence et qui font fit des sexes, des âges et, parfois même, des espèces ? Il n'y a pas de mot pour les définir et peu de littérature pour parler d'elles. Pourtant elles sont là, autour de nous, bienveillantes et amies. Un seul regard suffit pour nous en assurer. Car avec les âmes sœur, le verbe est une option : les yeux parlent mieux que lui.

Nous les sentons vibrer de leur force autour de nous et nous devenons privilégiés de partager cette vibration avec elles.

Les âmes sœurs seraient, en sommes, comme différentes facettes de nous-même, posées sur notre chemin comme de petits cailloux, ou plutôt comme un banc sur lequel s'asseoir pour nous amener à contempler la vie, à l'aune de ce qui nous rapproche et de ce qui nous éloigne d'elles.

Et, même si elles s'éloignent de nos vies, leur trace est indélébile et leur passage nous laisse une immense gratitude. Mais les vraies âmes sœur reviennent croiser notre route, si elles s'en étaient écartées, juste pour dire "rappelle-toi de moi", "rappelle-toi de nous".

C'est si beau, que je me demande pourquoi on parle si peu d'elles... On leur donne des noms dans l'existence : mon mari, ma femme, mon ou ma meilleure amie, mon ex, ma grand-mère... Mais la manière qu'on a de les cacher sous des étiquettes ne leur rend pas l'hommage qu'elles méritent. C'est comme un secret que chacun de nous connaît, mais que tout le monde a choisi de taire, une chaleur, un refuge, une connivence.

Cette lettre confiée au vent donne à voir la gratitude que j'ai pour elles et combien elles nous sont toutes si précieuses. Merci aux âmes sœurs...

Plume au vent

Sans pensée

Que la page blanche défait

Traversée d'encre

Sur la vie du moment

Les mots se font la malle

Un trait un souffle

À l'issue de l'ouverture

Un sourire

À toi lecteur

Suis le merle blanc

Apte à éblouir

D'un petit coup de pouce

Le destin de chacun

Au tremblant de la main.

Si j'avais écouté le vent,  
je me serais évadée.

Quand il a soufflé si fort  
plutôt que fermer la porte  
j'aurais dû te jeter dehors.

Si j'avais écouté le vent,  
j'aurais repris ma liberté.

Confier une lettre au vent...

Fais quelle lettre ?

Une envolée si belle qui me laissera sans voix !

Une envolée "quand sonne l'heure, ~~résonne~~  
~~l'heure~~ l'heure d'écrire au vent"

"J'ai du vent, fais vent du matin", repense de  
mon aéroport chaviré en colonie de vacances...

Et ~~quand~~ à quel vent confier cet écrit ?

Tristan ou Tramontane

Alizé ou Zéphir ?

Sans oublier le vent marin, le grégaire et le vent  
d'antan...

Autant on impote le vent

là je ne suis plus "dans le vent"

Je pourrais écrire au aléatoire des vents

Par ce vent par le vent qui compte mais la lettre

formelle ou informelle

lettres administrative, de motivation

lettres d'amour ou d'amitié, de remerciement, ou

de rupture ou de consolation...

l'être ou le venant ?

Confier une lettre au vent comme on jette une  
barbelle à la mer pour dire l'indicible

Confier une lettre comme ~~on jette~~ on cri ~~dans le vent~~

Que le vent comptera

là où il voudra

Là où il pourra

Plus loin

Toujours plus loin

Au pays où l'on s'arrête jamais " fait être

Encore une retour à l'enfance

Et c'est ça qui est beau

Ne pas savoir ce que cette lettre va devenir

Ne pas connaître son voyage

Car si tout est tracé d'avance

Il n'y a plus de raison d'être au vent

que ce soit en script ou en cursive

en majuscules ou minuscules,

soignée et même dans une des écritures

de la princesse de Rosette

Plus, même pour garder une trace

Traces de vie éphémères comme sont nos vies

et confier cet écrit au vent

" Au vent, mauvais

Qui m'emporte

Déjà, déjà,

Parcél à la feuille morte "

Paris Verlaines et moi sur Tombeaux de morts

# LETTRES POETIQUES

Le monde va mal !  
L'humain abîme l'humain ...  
Mais ...

Il y en a qui font des ports  
Qui vont gratter le ciel  
Qui font des étincelles  
Jouent de l'accordéon

Il y en a qui traversent les mers  
Qui suspendent les souffles  
Qui descendent des gouffres  
Fustigent toute guerre

Il y en a qui font maître des fleurs  
Qui donnent leur chemise  
Qui n'en font qu'à leur guise  
Et colorient les cours

Il y en a qui montent sur les glaciers  
Qui dessinent la beauté  
Qui rêvent d'égalité  
Entraînent des avalanches

De rires, de fleurs,  
De sentiments vivants

Il y en a qui se contentent de peu  
Qui aiment sans retour  
Qui préfèrent les détours  
Et regardent autour d'eux

Il y en a qui chantent des refrains  
Qui embrassent les mots  
Qui parlent aux animaux  
Distribuent leur entrain

Il y en a qui ne demandent rien  
Qui caressent la terre  
Qui brûlent la misère  
Et fabriquent du bien

Il y en a qui racontent des histoires  
Qui cuisinent la vie  
Qui nourrissent l'encre  
Nous font briller le noir

Il y en a même qui sèment  
Des graines de révoltes  
Et qui récoltent  
Un peu de mieux

Et puis ...

Il y a cet enfant  
Qui me fait un bison  
Et la révélation

Marie Ledoux  
Watteles - Nord

Chers doudous,

Je voudrais vous dire que je vous aime autant les uns que les autres et que je devrais faire plus attention à vous. Vous êtes 17 et, promis, la prochaine fois que je vais quelque part je prendrais quelques-uns d'entre vous, puis, je changerais de doudous la prochaine fois.

Mes doudous, je considère <sup>vous</sup> comme ma famille. Vous êtes dans mon cœur et vous le serez toujours, je sais que je peux compter sur vous pour me réconforter.

Je vous aime tellement fort que quand je pense que vous êtes loin de moi, j'ai une petite part de bonheur qui s'en va mais quand je vous retrouve ~~elle~~ elle revient.

J'espère que le Vent emportera cette lettre et qu'elle sera ~~peu~~ publiée pour vous, mes doudous adorés.

Petit Bouh 9 ans  $\frac{1}{2}$

Cher arille du passé, du présent ou du futur,  
Je suis enchanté de te rencontrer.

Que tu sois petite graine, allié ou arille majeur,  
Te le souhaite tout le bonheur du monde,

Bientôt l'automne succédera à l'été, et des hommes, des animaux  
et des fleurs te contempleront, toi et ta graine. Viendront les champs  
verts, et les belles couleurs de tes feuilles, les rouges, les oranges  
les jaunes. Mais viendra l'hiver et tu dépèseras, peu à peu. Tes  
belles feuilles te quitteront, comme une pluie de tristesse  
arrivant sur le sol.

Tu espéreras que tes graines soient bien au chaud sous la

terre et la neige. **Mais**, tu seras soulagé quand viendront les  
premiers signes du printemps, quand les oiseaux viendront sur  
tes branches, quand tes feuilles repousseront. Tes enfants pointeront  
le bout de leur nez. Et puis, l'été arrivera, et tu auras  
de nouveau des fleurs et des fruits.

J'espère que tu iras bien quand cette missive te parviendra.

Je compte sur le vent pour te trouver.

Bien à toi,

Ton ami

"Anonyme", 10 ans,

P.S: J'espère que tu m'écritras, vieille branche!

Chers oiseaux,

Tout d'abord, j'espère que vous allez bien. Cela fait longtemps que je ne vous vois plus voler si légèrement autour du vieux pommier. Vous vous souvenez, celui qui se trouve dans le jardin de mes chers grand-parents. Que vous est-il arrivé?

Bien des choses se sont passées en votre absence.

À chaque fois que je me promène dans la forêt où j'aimais tant vous entendre pépier, des souvenirs rejaillissent et me fendent le cœur.

En parlant de celui-ci, il s'est brisé en deux parties le jour où vous vous êtes envolés.

L'une d'elles m'a quittée en même temps que vous, et ne reviendra sans doute jamais.

J'espère que cette lettre sera portée par le vent, jusqu'à vous, que j'aime tant.

Votre amie qui ne vous oubliera  
jamais.

10 ans  $\frac{1}{2}$

## Lettre au néant

J'aurai bien aimé te dire toutes les couleurs qui plafonnent du fond de l'oubli d'une palette mais les lettres brouillent la forme.

La musique des mots va t'elle rendre sa lumière en t'écrivant ?  
Qu'importe puisque je ne sentirais pas ta chaleur ni ton regard .

L'océan de silence déborde !

Mon fleuve brûle et se glace en rythme ravageur,

De l'inconscient à la consciente !

Nos corps ne s'échappent jamais mais l'art nous donnent l'illusion ,un instant ,une seconde d'éternité d'avoir cassé nos chaînes !

Mais rassures-toi petit pote ce n'est qu'illusion d'optique-génétique

L'entre en guerre contre moi et je perds ! Perdre d'avance ! je le sais ,éternelle recommencement!

Rien ne s'efface mais le bonheur de voir les roses,les bleus, les violets m'inonde d'espoir, de joie et d'espérance.

Poser les mots sur la toile et les jouer face à face !

Tel est le dilemme, la bataille !

Les guerres de nos frères nous reviennent en boum rang ! L'éternelle menace, l'éternelle déchirure.  
Bien calé au fond de mes poumons noirs !

Revoir le port, les danses et ses gueules d'ange cassées ,les orangers vert-anis ,verres amies, verres d'anis

Écouter les rires sonore et déchirant sur la montagne blanche de linceul ,terrasser les dernières gouttes d'eau , plonger sa chevelure dans les nues en noir et blanc pour gagner le vertige et fuir,

Les matelas scouillaient de l'innocence , se referment sous les paupières de la peur et de l'indifférence ;

Serrer entre les bras de la roulette russe qui n'a tiré que des balles à blanc pour survivre et non vivre  
C'est mieux que rien , sortir du néant pour espérer . Que la joie demeure comme seul espoir.

Talons claquant sur la route des faims .

Peintures meurtrières

Gaz explosant et c'est la douleur

Enfant de l'oxygène sous la tente de survie

Jupons de froid coton ,naties se multipliant par quatre.

Mais le roi n'avait qu'un seul œil

Il a lui aussi perdu une vie !

Et les trois autres ?

Aventures multipliaient pour finalement ne soustraire que la roue infini des silences confondus avec la joie

Engraissement , effeuillage, avertissement plaient .....

Bientôt j'adorerais ton nom puisqu'il n'existe pas .

Langue : déchirait , dépecer , tripler pourquoi : écrire pour parler ?

Simplement d'un trait

Merci de m'avoir laissé m'exprimer

Bien à vous lectrices et lecteurs sans visages ni voix !  
50 euros la séance ça va !  
Le 11 Octobre 2024 juste à temps! Je ne relie pas tant pis pour les fautes!



« BELLE

LETTRE »



Belle lettre, un grand voyage t'attend

Je te confie aux vents, à l'air  
Sans peur, sans destination  
Même que des mots siels importants

Dans les vallées et les courants  
Célébrant les limites de la terre  
Belle lettre, un grand voyage t'attend  
Je te confie aux vents, à l'air

Au-delà des mers, océans  
Tu voyageras en cathédrale  
Croyant en l'esprit éternel  
D'arriver juste au bon moment

Belle lettre, un grand voyage t'attend



Ton contenu, sans engagement

rassemble les lettres des années  
Souvenirs des moments passés  
De l'enfance jusqu'à l'instant présent

Les images s'effacent maintenant  
Dans le miroir des objets livrés  
Le contenu, sans engagement  
Rassemble les lettres des années

Une seule parmi tous les enfants  
Même qui ne voit, être livrés  
Mais la vie simplement à portée  
Qu'il en soit la fondation

Ton contenu, sans engagement



Tu exprimes aussi bien la joie

Que les pensées d'une âme comblée  
Comme partager la liberté  
Des plaisirs multiples et épic

Et même surprise parfois  
Par les visages de l'adulte  
Tu exprimes aussi bien la joie  
Que les pensées d'une âme comblée

Résumer une vie, qu'il soit  
Sensations, émotions, réflexions  
Mémories et goût de voyager  
C'est et éternelle qui font vivre

Tu exprimes aussi bien la joie



Tu te révoltas entre les lignes

Il ne faut en ne parler jamais  
Les souffrances gardées en secret  
Pages souillées, quelques lignes

A ceux qui pourraient être dignes  
De comprendre le bien, le mal  
Tu te révoltas entre les lignes  
Il ne faut en ne parler jamais

Des choses simples, pensées indignes  
Des hommes sur les pentes  
Des pleurs, des mélancoliques, des tentes  
Êtres dévoués qui se résignent

Tu te révoltas entre les lignes



La fin de ton voyage solitaire

Un rêve de planète en planète  
Tu partas en toi, fin de ta quête  
La fin, l'exploration des vers

Messager pour le monde et le monde  
Découvrir enfin qui vous êtes  
La fin de ton voyage solitaire  
Un rêve de planète en planète

Moi, végétarisme et moi, votre  
Éloignés de toutes les chambres  
Vivre à rejoindre l'autre solitaire  
Et célébrer une grande fête

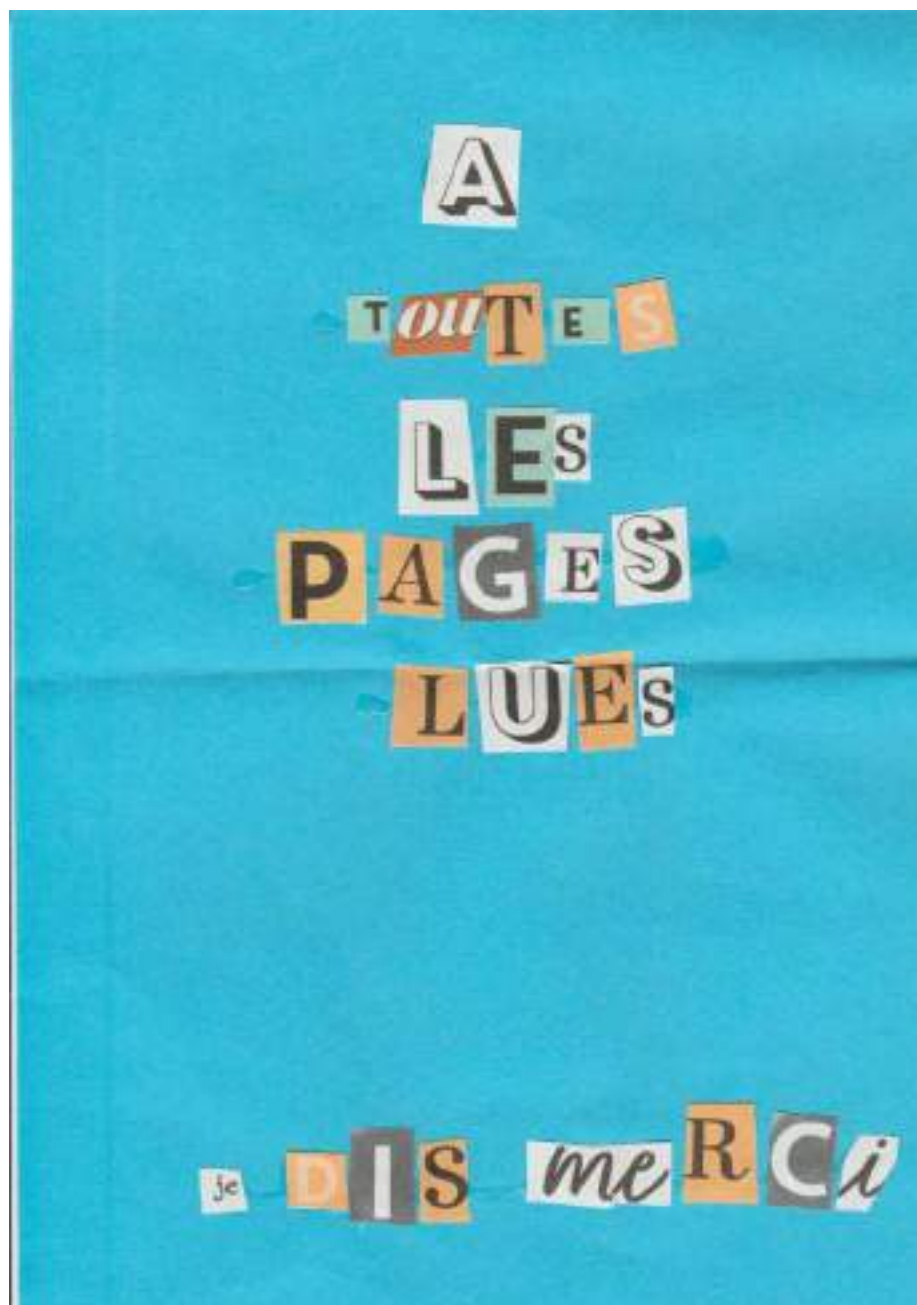
Fin de ton voyage, toute lettre





Petit passereau, couleur  
-guimauve, je suis né  
sur une cassette de  
café recyclée, un jour  
de -grand vent.  
y'attends depuis  
qu'une brise été-  
-sienne me pren-  
-nent sur ses ailes  
pour me faire  
découvrir le monde

# LETTRES INCLASSABLES ET D'HUMOUR



1<sup>er</sup> juillet 2024

Cher Anatole,

Te découper en morceaux n'a pas été si simple. Tu es grand, tu es gras. Je n'avais pas beaucoup de place dans mon appartement, aussi il m'a fallu te sortir de tout ton entier, de nuit, vers 2 ou 3 heures du matin pour être certain que tout le monde dorme bien dans l'immeuble (je me méfie des vieux et leurs insomnies), en espérant que l'ascenseur ne tombe pas en panne. T'imagines ! D'ailleurs, au cas où, je t'ai installé dedans, j'ai appuyé sur RdC et je suis descendu à pied, pour éviter de me retrouver avec toi à cet endroit. Ça c'est bien passé, personne et pas de punne. La descente au sous-sol a été plus périlleuse. Tu es lourd et très passif, je trouve. Après quelques rebonds et une bonne suée, j'ai atteint la porte du garage et je t'ai chargé par épisode en poussant des râles, comme un joueur de tennis. Quelle galère, ma prochaine voiture sera un utilitaire, c'est certain.

Après, j'ai pris la racto et je suis monté au col où il y a cette cabane de chasseurs suffisamment en retrait pour être tranquille. Elle domine les deux routes qui y arrivent, je pourrai apercevoir n'importe quelle voiture qui monterait. Et puis, te découper là, c'est juste ajouter un peu plus de sang au sang des sangliers qui se font saigner tous les weekend. Un peu plus, un peu moins, alors, ni vu, ni connu ! Frontale, couteaux, scie à métaux, hache, sacs plastiques, jerrycanes d'eau et seaux, blouse, savon et serviette de toilette. Tu n'es pas mon premier, alors je suis équipé. J'ai pris mon enceinte Bluetooth et mis une playlist de Noir Désir pour le rythme, surtout quand je te scie. C'est cool, la terre battue absorbe bien le sang. Tes boyaux dans les seaux. J'aurais pu éviter un gros repas, mon cochon, ça déborde !

Une fois tout ça fini, j'ai chargé les morceaux. Sacs et seaux bien calés dans le coffre et on a filé. Je dis « on », parce que t'es encore là au complet, Anatole, en morceaux, mais tout est là. Je sais où est l'aire de nourrissage des vautours. Les chasseurs n'y vont qu'en fin d'après-midi, les gardes du Parc, jamais très tôt et que certains jours, je le sais, je connais quelqu'un qui y travaille. Là, j'arrive au lever du jour, discret, moteur au ralenti, phares éteints. La piste surplombe l'aire de nourrissage, j'ai pu vider tranquille mes sacs et mes seaux. Je m'excuse Anatole, je t'ai pas versé dans l'ordre, tu as un doigt de pied dans le nez, un tibia dans la main. Pas

très grave, j'ai balancé les viscères par-dessus. De toutes façons les vautours n'y connaissent rien en anatomie. J'ai rincé tous mes récipients et je suis reparti le cœur léger avec l'impression du travail bien fait. Je pensais pas que je pourrai faire du bon travail avec toi, tout ce qu'on a fait ensemble ne valait pas grand-chose.

Après, un peu plus loin dans le vieux village, bien en face de l'aire, je me suis posé, j'ai sorti la thermo et j'ai respiré l'air frais du matin. J'ai aussi pris ma lunette de vue pour voir les vautours moines et fauves qui arrivent au loin. Ils ne vont pas être légers, jour de fête pour eux. Y a même un gypaète barbu qui rède. Tes os vont prendre l'air, quel veinard Anatole, pense à tous ceux qui crouissent en terre ! Je me suis servi un café bien mérité, j'ai allumé mon encensoir et j'ai mis la Callas pour accompagner les planeurs à plumes qui volent vers ta carcasse. Grandiose ! La chaleur du café dans le frais du matin, le soleil qui débouche derrière la crête dans les volutes de vapeur, la Callas aérienne et les vautours qui t'approchent. Divin ! Tiens, voilà deux jeunes passionnés qui débarquent là avec leurs jumelles au cou. Ils ont suivi les vautours et découvrent qu'il y a une aire de nourrissage en face. Je fais le pédagogue, leur offre le café, calme la Callas, ce sont des puristes un peu béats. Je leur raconte que j'avais un bon copain avec qui je venais régulièrement faire des affûts. Je le décris, grande carcasse, bon vivant et amateur de puzzle. Je regrette que tu ne sois plus là pour raconter nos vadrouilles, que tu sois monté au ciel. Enfin presque. C'était le bon temps. Je vois dans leurs yeux, qu'ils auraient bien aimé te rencontrer.

Voilà, je laisse les naturalistes romantiques avec leurs jumelles et leurs échassements, je laisse aussi les vautours à leur repas rabelaisien. Ils te trouvent à leur goût on dirait ! Je retourne à la voiture, file au savomatic. Je vais te dire Anatole, ça me fait du bien d'écrire ça, ça me pesait un peu de le garder pour moi et au final, je t'aimais bien. Je n'ai pas peur de la route - Faudra voir, faut qu'en y goûte - Des méandres au creux des roins - Et tout ira bien (là) - Le vent nous portera. - Ton message à la grande burse - Et la trajectoire de la course - Un instantané de volours - Même s'il ne sert à rien (vo) - Le vent t'emportera...

Fraternellement,

Aristide

(c'est un pseudo, pas fou le gars !)

PS : c'est bien cette opération + lettres confidées aux vents + Brava les p'tits gars !

De quelque part dans le Nord-Ouest de la France,

Le 05 juillet 2025

Mon cher Gégé,

À la réflexion, ceci est une formule trop familière, excuse-moi... il est plus convenable de m'adresser à toi avec tes initiales.

Je reprends :

Mon cher G.G.,

Aujourd'hui une de mes orchidées a fleuri dans la cuisine, ce qui me donne le courage de t'écrire pour exprimer le fond de ma pensée sur le chagrin que j'ai ressenti devant ta trahison.

Oui, ta trahison... le mot n'est pas trop fort.

Je te connais depuis toujours, je compte sur toi depuis mes premiers pas. Tu m'as toujours été fidèle et je dansais, gambadais, skiais, virevoltais en montagne au-dessus des rochers, sûre de toi, sûre que je pouvais m'appuyer sur toi sans faille.

Tu n'as jamais rien manifesté pendant  $\frac{3}{4}$  de siècle... Et brutalement, cette colère, cet orage incompréhensible...

À Chilhac, durant la semaine qui a précédé l'incident du parking, tu m'avais envoyé des signes... Que je n'avais pas compris, pensant que cela faisait partie de la cohorte des courbatures qui accompagnent un épisode fiévreux... Et je parvenais encore à négocier les marches de l'école des Sœurs et les rues en pente en maintenant ma jambe raide... Mais ta colère est restée, s'est amplifiée, jusqu'à devenir insupportable... Tu as cependant été assez bienveillant pour me laisser parcourir en voiture les quelques 700 kilomètres qui me séparaient de mon chez-moi ! Merci...

Je me souviendrai longtemps de ce samedi de cauchemar où tu m'as abandonnée, seule au milieu du parking, incapable de faire un pas sans tomber, si bien que j'ai dû regagner l'ascenseur soutenue par une voisine.

Durant les heures qui ont suivi, j'ai vu défiler tout ce qui me serait à l'avenir interdit si je ne parvenais pas à te raisonner. D'un seul coup, j'étais devenue une vieille geignarde et dépendante, moi qui m'étais toujours vue valide et pensant que je le resterais jusqu'à ce que soit éteinte mon envie de voyager. Cela m'a plongée dans un questionnement obsessionnel : « comment je vais devoir faire désormais pour... », puisque le moindre pas déclenchait une violente douleur.

À l'hôpital, un jeune interne m'a montré ta photo et m'a expliqué : « à cause de l'usure qui s'amorce, il faut modifier vos relations avec lui... ». J'ai ainsi découvert que tu aimais être enveloppé fermement dans une attelle cryogénique, disgracieuse, certes, mais qui t'apaisait. J'ai transformé un bâton de randonnée en canne, j'ai pris l'habitude de te frotter consciencieusement avec un gel calmant.

Voilà que quelques semaines ont passé... Notre fâcherie s'est atténuée et je suis moins véhémement sur ta trahison. J'ai compris que je dois prendre soin de toi et je guette le moindre signe de mal-être de ta part. Par chance, ton alter ego G.D. qui lui non plus ne me quitte jamais, reste amical à mon égard.

Cependant, je dois t'avouer que la confiance totale n'est pas revenue... J'ai annulé une randonnée en Bretagne cet été. Je me fais du souci à l'idée d'aller parcourir Le Caire cet automne en ta compagnie... Je ne t'en veux pas.

J'espère que nous allons pouvoir encore cheminer longtemps ensemble...

Bien à toi,

*Celle-qui-ne-conçoit-pas-la-vie-sans-ta-complicité*

Mon très cher ami

Nous sommes amis depuis plus de 40 ans  
et nous avons partagé tant de beaux moments  
ensemble. Mais...

Tout aurait pu être dans le meilleur des mondes  
si vous m'attendiez.

Mais, aujourd'hui je vous demande tout  
simplement de m'attendre.

Sur les pistes de ski vous êtes comme des  
léopards agiles, vous skiez à grande  
vitesse, et je vous admire d'ailleurs. Mais...

Pour ma part, je suis les derniers temps, et  
c'est à peine ma dernière expérience sur  
des skis.

Comme vous êtes sympathique et attentif -  
tous les soirs au concert - vous vous  
arrêtez régulièrement sur le côté de la piste  
pour m'attendre.

Et c'est là que le bât blesse, car c'est que  
vous m'attendez, au lieu, vous skiez.

Ah... aujourd'hui, je vous demande

afin de vous attendre vous tous : attendez-moi,  
attendez après l'accueil et laissez-moi me  
reposer un peu. Plus rapidement tous ensemble.

Voilà qui est dit.

Je vous aime !

Bonne



19.07.2025

Chère Fatima,

Oulu  
(Finlande)

Je t'écris à l'aube de la cinquantième  
maintenant,  
je mesure,  
avec le temps écoulé  
je pense à tous les instants  
à tous ces moments;  
tant de rencontres  
tant d'occasions  
m'ont été offertes que j'ai

devines  
surdouées,  
panacées,  
la mer - pures,

maintenant une étape s'impose.

Tu as un an de plus que moi et je me découvre  
marquée de ton empreinte,  
faite de traces et de lambeaux,  
la mémoire parsemée de traces;

Sous l'effet d'une rouserie ou d'une nitourcelle  
de la clairvoyance au brouillard  
tous ces instants penés loin de toi  
tapie à l'ombre et muette  
je bois l'eau à l'ombre de tes pas.

Pourtant depuis que je te reconnais je devine  
d'une affaire de regard, de faille, je ne saurais dire.  
L'air limpide, le vent silencieux  
En un souffle, je me suis sentie envahie mais mieux.

page 1 sur 2  
Courrier postal d'Oulu  
(FINLANDE)

Depuis ce jour, la couleur de ma vie a changé.  
Une sensation de plaisir, abreuver de tendresse  
Une ambiance faite de pluie suspendue  
En un éclair, reconquise ?



car

Depuis que tu es partie, je me rebelle.  
Une pincée d'aigreur, la volonté d'en demander  
Le jour clair obscur, l'atmosphère étouffante  
En un moment, l'humeur changée.

Depuis que tu es partie, je peure.  
Une incessante rengaine, de la haine  
Le temps incertain, le dimant peure

et maintenant, en un clin d'œil,  
d'un dessin de mort qui me surprend jaillit un été de  
vie.

Fatima, la goutte rebelle.

Posée par la lumière vive du jour de cette belle  
matinée d'été, elle est posée, immobile,  
impensable, à la surface qui la supporte, elle  
trône, gâgne du temps.

Sa forme constante est stable depuis déjà  
quelques minutes. La formule  $H_2O$  sculpe  
son hémisphère. Sur elle, seuls les rayons  
circulent en tonfente diffractant les  
ondes lumineuses en faïence aux couleurs : le  
jaune, le vert, le bleu bruissent.

Cette goutte posée sur l'avant-bras fait sentir  
une intense chaleur.

Page pour la  
Chère Fatima

Le grain cutané rougit, insiste et je reste  
immotable en espérant retrouver des sensations  
habituelles.

Ça a pas de trouver par le silence et reconstruit  
par le son.

Le pas motive le corps, le corps transpire des  
vibrations.

Lahima, le pas-encore des voix comme  
à mes oreilles bouchées par le calme apparent.

Personne à l'horizon, aucune présence visible,  
des végétaux lancers  
des feuilles qui cuisent sous les pas.

Ça pas la conduit aux bois. C'est un bois sauvage,  
enveloppant ou une suite de chemins l'amènent  
au cœur d'une forêt semi-aménagée ou un  
doux ensauvagement envahit les sens.

Malgré la crainte des promeneurs, avec ou sans  
chien, hésitation, auet, parfois le pas ralentit,

Malgré l'oreille aux abois  
le mouvement des feuilles  
la vie sous les pas et  
les autres matières qui courent, qui marchent  
et bougent la forêt,

elle avance vers toi, est-ce ainsi qu'elle se vide?

Ça a pas de laisser venir

se fier aux yeux, rester sain?

Signée: Tess, le 19.07.25 / Chère Lahima page 3 sur 3

Je t'aime.



Tem,

P. 5. : J'érigerai un autel  
dans un coin de chez moi ;  
siège de ton âme errante  
basta così !

Chère Fatima  
page 3 sur 4